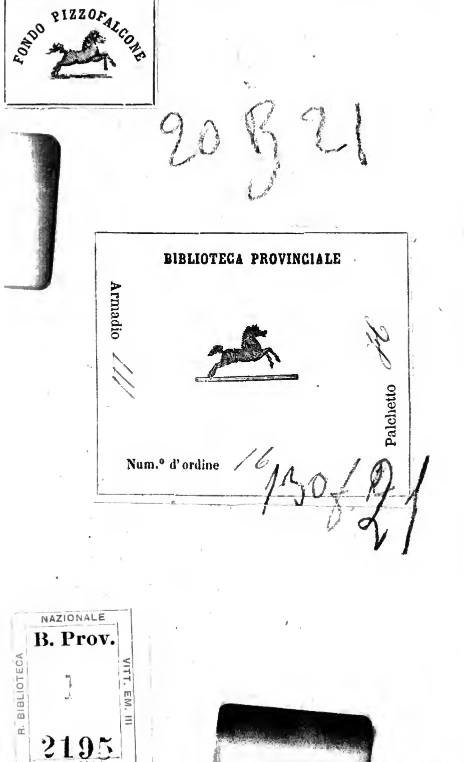

VITTORIO EM. III



FONDO PIZZOFALCONE
20 B 21
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d'ordine
NAZIONALE
B. Prov.
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III
2195
NAPOLI

RÉFLEXIONS

SUR LES

PRÉJUGÉS MILITAIRES.

La guerre eſt un métier pour les ignorans,
Et une ſcience pour les habiles gens. Fol.

RÉFLEXIONS
SUR LES
PRÉJUGÉS MILITAIRES.

PAR LE MARQUIS DE BREZÉ ADJUTANT GÉNÉRAL DE CAVALERIE AU SERVICE DU ROI DE SARDAIGNE.



Cagnoni fc

Primus Cæsar vibrare bipennem ausus — Lucan lib 3

A TURIN.
CHEZ LES FRERES REYCENDS.

MDCCLXXIX.



AVANT-PROPOS.

Un père voulant introduire ſon fils dans le monde, dans toutes les aſſemblées, où il le préſentait, débutait toujours par faire un petit éloge de ſon marmot.... Mon fils eſt un jeune homme, diſait-il, qui eſt aſſez bien du côté de la figure, il ne manque pas d'eſprit, & il a beaucoup d'érudition.

J'ai mis quinze ans à le façonner : ainſi j'eſpère qu'il ſera bien reçu par tout, où il ira. Je demande ſeulement grace pour quelques pe-

tits défauts, qu'il pourrait avoir, & dont je ne me ſerais pas apperçu.

SUR les propos du père, les gens du bel air décidèrent ſur le champ que le fils ne pouvait être qu'un ſot. A la vérité ils en auraient probablement jugé tous ainſi, quand même le père eût parlé comme un Caton: tant ces Meſſieurs ſont déciſifs.

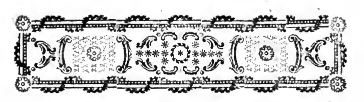
LES perſonnes ſenſées ſuſpendirent leur jugement, juſqu'à ce que le temps leur eût découvert les prétendus talens du jeune homme; alors ils conclurent tout doucement, que les pères ſont toujours pères;

ſurtout quand ils parlent de leurs enfans, ſur lesquels ils feraient peut-être mieux de ſe taire. Ainſi pour ne pas reſſembler à ce père, en préſentant cet Ouvrage au Public, je ne l'accompagnerai pas d'une préface; je le laiſſerai courir le monde tout ſeul, tant pis pour lui, s'il n'a pas les talens requis pour ſe faire rechercher par le très-petit nombre de ceux, dont on doit ſeulement ambitionner les ſuffrages.

Quelque ſémillant petit maître militaire dira ſans doute: " mais " voilà un ſingulier Auteur, qui " nous donne ſon livre ſans une

“ préface. Je crois, Dieu me par-
“ donne, qu'il prétend me forcer à
“ le lire, ou à m'en taire. L'alter-
“ native eſt plaiſante: mais, mon
“ petit Monſieur, vous y ſerez at-
“ trapé, parceque je ne vous lirai
“ pas: cependant comme la choſe
“ pourrait devenir ſérieuſe, il faut
“ que j'en confère avec mes amis;
“ car ſi ceci venait à prendre, &
“ que Meſſieurs les Auteurs ſe ra-
“ viſaſſent, à ſon exemple, de re-
“ trancher à l'avenir de leurs ou-
“ vrages les préfaces; où en ſe-
“ rions-nous reduits ?

A vous inſtruire, ou à vous taire.



RÉFLEXIONS
SUR LES
PRÉJUGÉS MILITAIRES.

AIGLE.

LE plus fort & le plus courageux des oiseaux de proie.

ON dit d'un homme, qui est d'un génie vaste, d'un esprit pénétrant, d'un talent supérieur, que c'est un aigle. Dans ce sens on peut appeller le Roi de Prusse, le Prince Henri, le Prince Ferdinand de Brunswick des aigles de guerre; car ainsi que cet oiseau de Jupiter ils tiennent la foudre dans leurs serres, & l'ont souvent lancée sur la tête de leurs ennemis. Il est vrai que rien n'a jamais empêché leur vol, ni gêné leur essor. Il est des pays, où il se rencontre

quelques fois de ces aigles; mais à force de leur rogner les aîles, de leur mettre des entraves aux jambes, à les voir, on les prendrait pour des oiseaux de basse cour.

Ils étaient cependant nés fiers, courageux, spirituels; mais la gêne, & la contrainte rendent nulles des qualités si rares (*a*).

(a) Voici ce que dit sur l'article des Généraux un illustre auteur, l'égal du premier des Césars par ses écrits ainsi que par ses exploits militaires.

Un Général, à qui le Souverain a confié ses troupes, doit agir par lui-même, & la confiance, que le Souverain a mise dans le mérite de ce Général, l'autorise à faire tout d'après ses lumières. Inst. Milit. du Roi de Prusse à ses Généraux Art. XXV.



ARMÉE.

C'EST une chofe très-remarquable dans l' hiftoire, que d'y voir les Généraux les plus ignorans, les plus incapables de conduire des hommes, faire tous leurs efforts pour raffembler les armées les plus nombreufes, & venir fe brifer contre des poignées de foldats choifis & bien commandés.

Qu'a fervi à Créfus cette immenfe armée de Lidiens, de Babiloniens, d'Egyptiens, d'Arabes raffemblés à la hâte, & rangés fur les bords du Paĉtôle vis-à-vis du rusé Cyrus, qui avec une armée moins forte des deux tiers le défit entiérement à la journée de Thimbrée (*a*)?

Qu'ont fervi à Darius, & à Xerxes les innombrables armées, avec lesquelles ils inondèrent la Grèce, fi non à éternifer la honte de leurs défaites! Marathon, Salamine, & Platée font autant de témoignages que la valeur, & la fcience ne doivent jamais redouter le nombre; car fi le nombre affûrait les viĉtoires (*b*), Alexandre avec quarante cinq mille hommes aurait-il vaincu Darius, & conquis la moitié du

(a) *Voyez Xénoph., Herodote, Polyen....*
(b) *Voyez Arrien.*

monde alors connu, sans perdre une seule bataille? Quel eut été le sort de César vis-à-vis des Suisses, contre Arioviste, à Alexie, à Pharsâle, à Thapse, à Munde &c., si avec la science, & la valeur on ne pouvait venir à bout de la multitude?

ENFIN Condé, Turenne, Luxembourg, Malborough, Eugene, Gustave Adolphe ont toujours combattu des ennemis supérieurs en nombre, même très-aguerris, & les ont perpétuellement battus. Je conviens cependant que la force des armées doit être réglée rélativement au pays, où l'on doit porter la guerre, aux expéditions, qu'on se propose de faire, à la facilité plus ou moins grande que l'on peut avoir d'établir des magasins abondants & sûrs, & jusqu'à un certain point aux forces de l'ennemi, que l'on doit combattre, eu égard cependant à l'habileté du Chef, qui commande l'armée opposée: mais c'est folie de croire, que si l'on n'est supérieur, ou du moins égal en nombre à l'ennemi, on ne puisse rien entreprendre sur lui.

PARCOUREZ l'histoire des campagnes des grands hommes, que j'ai cités ci-dessus, & vous serez bientôt convaincus du contraire. Mettez entre les mains d'un Général habile,

tel qu'un Fréderic, un Henri, un Ferdinand, un Broglie, un Loudohn soixante mille hommes. Ayez toujours en réserve un fond suffisant à entretenir cette armée complette, & vous verrez, s'ils n'oseront pas s'attaquer à des armées de quatre vingt, de cent mille hommes, & même encore plus fortes, selon, dis-je, l'habileté du Chef, qu'ils auront à combattre. Que d'embarras! Que d'hommes! Que de fraix n'epargnerait-on pas, si l'on savait se régler sur ces principes!

Si les Princes, si les Ministres connaissaient leurs vrais intérêts, & ceux de l'État, ils s'appliqueraient bien plus à se procurer d'habiles Chefs, pour les placer à la tête des armées, qu'à faire des efforts extraordinaires pour lever des armées nombreuses mal composées, embarrassantes, qui ruinent à la fois les finances, & dépeuplent les États. Plus une armée est nombreuse, & plus les inconvéniens de toute espèce augmentent, non en raison directe du nombre, mais en raison triple, & quadruple. Un Général, qui a une armée médiocrement forte, pourra beaucoup plus facilement asseoir ses camps avec avantage, en choisissant à la fois les postes les plus avan-

tageux & les endroits les plus ſains, & ſera moins ſujet aux inconvéniens du manquement de ſubſiſtance, inconvéniens très-facheux, parcequ'ils forcent ſouvent un Général ou d'abandonner des ſituations avantageuſes, ou bien de fatiguer ſes troupes par de longues traites de fourrage, ou de convois.

Dans une armée, qui n'eſt pas trop forte, la diſcipline militaire s'y maintient beaucoup plus exactement, on y veille les ſoldats de plus près: de là plus d'exactitude dans le ſervice & beaucoup moins de déſertions. Les hôpitaux ſeront mieux choiſis, c'eſt-à-dire, placés dans des endroits plus ſains; parceque l'armée étant moins fatiguée par des marches & ſéjournant dans des camps plus ſains aura moins de malades; ces malades ſeront donc mieux logés, mieux ſoignés; car on ne ſera plus obligé de les entaſſer les uns ſur les autres, ce qui corrompt l'air & fait périr les deux tiers des ſoldats, qui ont le malheur d'entrer à l'hôpital. De là, je le répète encore, moins de conſommation d'hommes, moins de dépenſes, & par conſéquent plus de reſſources pour ſoutenir une guerre. Ménager à la fois les finances & les hommes, c'eſt la maxime la plus utile d'un État, & le moyen le plus ſûr de le faire proſpérer.

ARMES.

LEs premières armes, dont ſe ſervirent les hommes, furent, comme dit Lucrèce, les mains, les ongles, les dents, les pierres, & les bâtons.

" Arma antiqua manus, ungues, denteſque
" fuerunt,
" Et lapides, & item ſylvarum fragmina
" rami (*a*).

LONG-TEMS après, le hazard ayant fait découvrir les métaux, on en forgea d'airain, & de fer.

" Poſterius ferri vis eſt, æriſque reperta,
" Et prior æris erat, quam ferri cognitus
" uſus (*b*).

NEMBRÔT, que d'autres appellent Bel, ou Belus, & qui, ſelon d'autres encore, eſt le même que le Dieu Mars, qui vivait environ 250. ans après le déluge, paſſe pour avoir été le premier, qui ſe ſervit des métaux pour fabriquer des armes; auſſi eſt-il le premier conquérant, dont l'hiſtoire faſſe mention. Ses armes n'étaient, à ce qu'on prétend, que d'airain, mais c'en était bien aſſez, pour lui donner la

(a) *Lucrèce Livr. V.*
(b) *Ibidem.*

ſupériorité ſur les hordes, qui l'environnaient, qui n'avaient que des bâtons, & des pierres à lui oppoſer, lorſqu'il les attaqua; auſſi les ſubjugua-t-il bientôt, & les força-t-il à bâtir Babylone.

DEPUIS lui juſq'aux baguettes de fer inventées par le Prince d'Anhalt (a), la ſupériorité des armes, tant offenſives, que défenſives, a preſque toujours décidé du ſort des nations.

PRÉSENTEMENT qu'on penſe être beaucoup plus ſavant & plus courageux, on a abandonné entiérement les armes défenſives: les Généraux, même ceux, qui commandent en chef, n'en veulent plus, ils croiraient donner mauvaiſe idée de leur courage, s'ils s'en ſervaient. De là il arrive, ou qu'ils ſe tiennent trop éloignés du fort de l'action, crainte de trop s'expoſer, ce qui les empêche ſouvent de rémédier aſſez à tems aux déſordres imprévus, ou qu'ils s'y font tuer comme le dernier goujat de l'armée, & cela arrive quelque fois au moment même, où ils ſeraient le plus néceſſaires pour achever une vi-

(a) *Voyez mém. pour ſervir à l'Hiſtoire de la Maiſon de Brandebourg. Tome ſecond page* 205. *Edit. de Berlin in* 4. 1767.



ſtoire, rétablir une affaire, ou diriger une retraite. Qu'on juge de là combien nous ſommes au deſſus de ces Généraux de l'antiquité, qui prenaient les plus ſages précautions pour ſe conſerver à leurs armées, & n'expoſaient leur vie qu'à bonnes enſeignes, c'eſt-à-dire, quand il n'était plus d'autre reſſource que de vaincre, ou de mourir?

QUANT aux armes offenſives, nous penſons bien plus à les multiplier, qu'à les perfeſtionner, & les meilleures armes encore, que nous ayons nous reſtent la plûpart du tems inutiles entre les mains. De nos jours il parait qu'on joue, à qui fera le plus de bruit. Des centaines de pièces de canons de bataillons de quatre livres de calibre font aſſurément bien du tapage; pour du mal, il faudrait, pour en faire, que l'ennemi eut la complaiſance de ſe tenir long-tems expoſé à leur feu au moins à deux cens pas de diſtance; car ſans cette condition, le mal qu'elles font, eſt bien petit en raiſon de leur bruit.

ET quant aux fuſils, comme le principal objet eſt toujours de faire beaucoup de fracas, on ne cherche point à déterminer quelle doit être la longueur, & l'épaiſ-

ſeur du canon, ainſi que le poids total de l'arme, afin qu'elle atteigne de plus loin & qu'elle porte des coups plus aſſûrés, comme auſſi ne s'occupe-t-on pas de la rendre plus propre à l'uſage de la baionnette. Ce n'eſt pas ces avantages qu'on cherche : on veut avoir des fuſils extrêmement légers & courts, afin que le ſoldat puiſſe charger, & tirer vîte. Voilà aſſûrément d'excellens moyens pour étourdir ſon monde, mais quelqu'un pourrait bien en trouver de meilleurs pour gagner des batailles.



ATTAQUE.

IL en eſt de différentes ſortes, comme on ſait, & dans preſque toutes, l'attaquant joue toujours un plus beau rôle, que l'attaqué; mais nous ne parlerons cependant ici que de l'action, par laquelle on attaque un ennemi rangé en bataille. Céſar au Liv. III. *de Bello Civili* déſapprouve fortement Pompée d'avoir ſuivi à la journée de Pharsâle le conſeil de Cajus Triarius, qui lui dit d'attendre les ennemis de pied ferme; car, dit-il, il y a dans l'homme une certaine ardeur & impétuoſité naturelle, qui ſe rallume par le mouvement, & qu'un Général doit tâcher d'entretenir plutôt que de laiſſer éteindre.

IL faut ſans doute qu'il y ait un avantage réel à attaquer, puiſque je vois par l'hiſtoire tant ancienne, que moderne, que tous les plus grands hommes de guerre ſe ſont donné cet avantage autant qu'ils ont pu. Alexandre au paſſage du Granique, à Iſſus, à Arbelle attaque toujours le premier malgré les obſtacles & le nombre infiniment ſupérieur de troupes, que Darius lui oppoſe. Il en fait de même contre Porus au paſſage de l'Hidaſpe (*a*).

(a) *Voyez Arrien, Plutarque, Quintecurce.*

César a eu souvent à combattre contre des ennemis redoutables; nous le voyons néanmoins, fidèle à sa maxime, marcher toujours le premier à eux, & même dans les postes, où des raisons de guerre l'obligent à attendre les ennemis de pied ferme dans des retranchemens, s'il y est un peu pressé, il en sort hardiment, & les attaque avec vigueur, méthode, qui lui a toujours réussi (*a*).

Condé, Turenne, Luxembourg, Eugene, Malborough ont toujours agi sur les mêmes principes, ils ont toujours préféré de donner la bataille à la recevoir. L'Alexandre du Nord, dont plusieurs victoires ont à jamais immortalisé le nom, dans ses instructions militaires en fait une loi à ses Généraux. *Je permets, dit-il, que les Troupes Prussiennes occupent aussi bien que les autres des postes avantageux & s'en servent pour un mouvement, & pour*

(a) Alii vallum manu scandere, alii fossas complere inciperent, tunc Cæsar, omnibus portis eruptione facta, equitatuque misso, celeriter hostes dat in fugam. *De Bel. Gal. lib. V.*

Labienus postquam neque aggeres, neque fossæ vim hostium sustinere poterant, coactis una de quadraginta cohortibus, quas ex proximis præsidiis deductas fors obtulit, Cæsarem per nuncios facit certiorem, quid faciendum existimet. Accelerat Cæsar, ut prælio intersit. *De Bel. Gal. Lib. VII.*

tirer avantage de leur artillerie : mais il faut qu'elles quittent tout d'un coup ce poste pour marcher fiérement à l'ennemi, qui au lieu d'attaquer, est attaqué lui-même, & voit tout son projet renversé (*a*). Dans un autre endroit il avait déjà dit: *toute la force de nos troupes consiste dans l'attaque, & nous ne serions pas sages, si nous y renoncions sans raison* (*b*).

Il est sûr que, si l'on considère les avantages de celui, qui attaque, on les trouvera très-grands. Celui de choisir le point d'attaque, qui lui convient le mieux, celui, quoiqu'inférieur en force, de pouvoir porter dans un moment un plus grand nombre de troupes dans un point donné d'une ligne ennemie, afin de faire tout à coup un grand effort, auquel l'ennemi ne pourra jamais ni résister, ni parer à tems, celui d'employer pour l'attaque véritable les troupes les plus aguerries, celui enfin, s'il venait contre toutes les apparences à échouer, de pouvoir faire sa retraite en bon ordre, & avec une médiocre perte. Voilà des avantages très-avé-

(a) *Instruct. milit. du Roi de Prusse pour ses Généraux Art. XXII.*

(b) *Le même Art. cité ci-dessus.*

rés du côté de l'attaquant ſur l'attaqué. Les avantages de ce dernier conſiſtent dans la ſituation avantageuſe, qu'il aura ſu choiſir pour mettre ſon armée en bataille, dans les obſtacles qu'il aura ſu y ajouter pour la rendre encore meilleure, dans quelques embûches, ou retraites ſimulées, au moyen desquelles il eſpérera d'attirer ſon ennemi dans quelque mauvais pas; mais le premier de ces avantages, qui conſiſte à ſe donner une ſituation très-forte par la nature, & par l'art n'eſt le plus ſouvent qu'une illuſion: car ces ſituations inattaquables ſont très-rares, & des troupes bien aguerries & bien conduites les ſurmontent preſque toujours. Quant au ſecond avantage d'attirer l'ennemi dans quelque mauvais pas, je ſais, que cela a réuſſi plus d'une fois: mais il faut être bien aſſûré de l'étourderie, ainſi que de l'incapacité d'un Général ennemi pour y compter deſſus. Ainſi à tout prendre, il en réſultera toujours que les avantages de celui, qui livre la bataille ſont très-réels, quand même il échouerait, tandis que ceux de celui, qui la reçoit, ne ſont fondés la plûpart du tems que ſur l'opinion de la force du poſte, qu'il occupe, ou ſur l'eſpérance des fautes, que commettra l'ennemi.

BAIONNETTE.

IL y a, felon le Père Daniel, un fiécle révolu, que la baionnette a été inventée (*a*). Aurait-on dit alors, que cette arme ferait reftée inutile tant d'années entre les mains des foldats, & qu'elle n'aurait figuré que comme un de ces ornemens d'épouvantail, dont fe coëffaient les nations barbares pour effrayer leurs ennemis dans les combats? Cependant rien n'eft plus vrai, & il n'y a point d'exagération à cela. Toutes les nations de l'Europe ont adopté la baionnette, & aucune n'en a fait ufage (*b*): auffi quand on voit deux armées en bataille vis-à-vis l'une de l'autre & rangée felon nôtre méthode ordinaire, on peut bien être affûré, que la baionnette ne fera pas de la partie. C'eft apparemment la raifon, pour laquelle on s'eft fi peu appliqué jufqu'à préfent à perfectionner cette arme; car je ne fais si l'on peut compter pour un grand avantage l'invention des baionnettes à doüille, qui n'empêchent pas de tirer, ni de charger les fufils. Les an-

(a) *Hiftoire de la Milice Françaife Tom. II. pag.* 422.

(b) A quelque occafion près où quelque Commandant particulier d'un corps ennuyé d'une tiraillerie inutile s'eft élancé fur l'ennemi avec la baionnette.

ciennes baionnettes, qu'on implantait dans le canon, opéraient au moins cet effet qu'on allait plus rondement à la charge, n'en étant point détourné par l'envie de faire feu en marchant. Il parait que l'invention moderne invite à manquer le but principal, qui eſt de choquer bruſquement. On peut conſulter là-deſſus les inſtructions militaires du Roi de Pruſſe à ſes Généraux, Article XXII. ainſi que les Mémoires du Maréchal de Saxe Livre I., Article VI. Je crois pourtant que, ſi jamais on vient à s'aviſer qu'on a une baionnette (comme quelques auteurs privilégiés l'ont déjà ſoupçonné (*a*)) & que cette arme pourrait bien être plus propre a décider promptement les affaires, ſurtout entre les mains de certaines nations adroites & pleines de feu, que des coups de fuſil à la vérité multipliés à l'excès, mais toujours exécutés à la hâte, & par conſéquent très-mal ajuſtés, alors on pourrait bien penſer à perfectionner cette arme. Je crois encore, qu'il n'y auroit aucun inconvénient, qu'il y aurait au contraire un avantage réel, ſi l'on adoptait l'idée de ſe ſervir de la baionnette en toutes les occa-

(a) *Voyez les ouvrages de Meſſieurs du Meſnil, Durand, de Maizeroi, & Sylva.*

ſions, de la ſouder au bout du canon, les coups en ſeraient plus rudes, & on les redoublerait bien plus aiſément; mais ſurtout il faudrait qu'on étudiat une façon un peu moin ridicule de la préſenter à l'ennemi que celle, que l'on a pratiquée jusqu'à préſent; car en vérité ſe ſervir d'un fuſil armé de ſa baionnette, comme on ſe ſert d'une queue de billard, ce n'eſt pas la manière la plus propre pour porter de grands coups, ni la façon la plus ſûre d'arrêter un cheval, qui heurte au grand galop. Un payſan un trident à la main, qu'un loup attaquerait, ne ſerait-il pas bien aviſé, s'il lui préſentait ſon trident, comme nos ſoldats préſentent leur baionnette à l'ennemi? Il y mettrait aſſûrément moins d'élégance; mais il tâcherait d'empoigner ſon trident bien ferme avec ſes deux mains, en effaçant un peu le corps, il allongerait des coups ſi rudes, qu'un ſeul, qui atteindrait, ſuffirait pour mettre à bas la bête.



BATAILLE.

De toutes les opérations de la guerre c'eſt la plus importante & preſque toujours la plus déciſive. On croit communément qu'il entre beaucoup de hazard dans le gain, ou dans la perte d'une bataille: mais ce hazard ſi fort à craindre dans un jour de combat, cette divinité ſi terrible aux ignorans eſt preſque toujours maîtriſée par les grands génies. D'ailleurs ſi on examinait bien ce qu'on appelle coup du ſort, jeu de la fortune, heur & malheur, on verrait que le plus ſouvent dans les affaires de la guerre tous ces événemens, qu'on appelle heureux & malheureux, ne ſont que le pur effet du génie des uns & de l'ignorance des autres.

Il en eſt des Généraux, à peu près comme des joueurs: les plus habiles gagnent preſque toujours, & s'ils commettent des fautes, ils les avouent aiſément; tout au contraire les ignorans aiment mieux quereller la fortune, s'excuſer par un déluge de mauvaiſes raiſons que de convenir de leurs ſottiſes.

Mais comme il ne ferait pas ſage de compter ſur le ſeul bonheur d'un joueur

pour entrer de part avec lui, il ne ferait pas prudent non plus à un Prince, ni à un Miniſtre de trop ſe fier ſur le ſeul bonheur d'un Général pour le mettre à la tête des armées.

QUAND un Général ignorant commet une faute, ou il ne la voit pas, ou s'il la voit, il n'en conviendra jamais, quand même on la lui ferait toucher au doigt: incapable de faire, ni de laiſſer faire à de plus habiles que lui, il finira par tout broüiller, gémir, ſe plaindre, quereller la fortune, & ſouvent inculper & perdre des gens, qui valent beaucoup mieux que lui. Un habile Général peut bien tomber dans quelque mauvais pas, commettre même une faute capitale; mais ſon génie fertile en expédiens lui fournira toujours mille moyens pour ſe tirer d'embarras.

LE Dictateur Fabius tenait Annibal enfermé dans les défilés de *Caſilinum*, où une équivoque de nom & ſa mauvaiſe étoile l'avaient entrainé: L'eſprit du Carthaginois fertile en expédiens lui fournit auſſitôt un moyen de ſe tirer d'affaire. Tout le monde connait le ſtratagème, dont il ſe ſervit pour tromper le Général le plus aviſé, que Rome eut alors, & ſortir

ſans aucune perte de ce mauvais pas. Un Général ignorant aurait péri à ſa place avec toute ſon armée, ou aurait mis honteuſement bas les armes, action la plus lâche que des troupes puiſſent jamais commettre.

Le Maréchal de Luxembourg non moins aviſé ni moins intrépide qu'Annibal, trompé par une fauſſe lettre, fut ſurpris par le Prince d'Orange dans ſon camp de Steinkerque. Cet habile Général ſans s'étonner de cette viſite, à laquelle il ne s'attendait pas, tira parti alors de l'attention & de l'exactitude, à laquelle il avait accoutumé ſon armée; il n'eut pas de peine à lui faire prendre les armes ſans confuſion, & elle fut dans un moment en bataille à la tête du camp. En attendant il avait fait porter un ſecours à ſa droite, qui ayant été ſurpriſe avait plié & reculé; elle reprit par ce moyen le canon, qu'elle avait d'abord perdu, & regagna le terrein qu'elle avait cédé. Enſuite toute l'armée marchant fiérement aux ennemis, qui avaient compté ſur une victoire aſſurée, les força à abandonner le champ de bataille, après l'avoir jonché de dix à douze mille morts des leurs (*a*).

(a) Feuquière chap. des batailles.

La Campagne de l'An 1760. nous fournit un autre exemple, qui nous servira encore à prouver qu'un habile Capitaine a toujours des reſſources infinies pour ſe tirer des ſituations critiques, où dans la complication des événemens d'une longue guerre, il ne peut éviter de ſe trouver expoſé quelquefois, ſurtout quand il ſe trouve avoir à faire à des ennemis habiles & fort ſupérieurs en force. On ſent bien que c'eſt du Roi de Pruſſe, dont il eſt ici queſtion. Ce Prince en 1760. était campé à Lignitz entouré de quatre armées ennemies, dont la première commandée par le Maréchal Daun campait à Hochkirchen; la ſeconde ſous les ordres du Général Laſcy était à Goldberg; la troiſième aux ordres du Général Beck campait à Katzbach, la quatrième commandée par le Général Loudohn ſe trouvait à Kotſchwitz. Déjà les quatre Généraux avaient réſolu d'attaquer tous quatre à la fois le Roi le 15. Août, quand ce Prince informé de leur projet ſans ſe troubler, & ſans perdre un moment de tems décampe la nuit du 14., dérobe ſa marche aux Généraux ennemis & tombe tout-à-coup avec toutes ſes forces ſur le Général Loudohn,

qu'il défait entiérement : & s'ouvrant ainsi le chemin de Breslau, il oblige le Général Russe de Czermichew, qui venait pour se joindre aux Autrichiens, à repasser l'Oder, remporte encore une autre victoire à Torgau le 3. Novembre, & finit cette campagne, au grand étonnement de l'Europe, aussi glorieusement que toutes les autres.

C'EST ainsi que les grands hommes maîtrisent les événemens & semblent se jouer des difficultés que les génies vulgaires croient insurmontables & auxquelles ils ne savent jamais opposer que des faiblesses, ou des lâchetés.



CAVALERIE.

" Les anciens, difent les difciples de
" Folard, ne rédoutaient nullement la Ca-
" valerie & favaient même s'en paffer;
" l'Infanterie Romaine, qui connaiffait toute
" fa force la méprifait fouverainement. Cé-
" far à Pharfâle avec mille chevaux a
" battu Pompée, qui en avait fept mille;
" & Montefquieu remarque que, quand
" les Romains furent dans la décadence,
" ils n'eurent prefque plus que de la Ca-
" valerie (*a*)". Les Officiers de Cavale-
rie répondent : " lifez avec attention Tite
" Live & Denis d'Halicarnaffe, ils avouent
" tous les deux que les Romains durent
" prefque toutes leurs victoires à la cavale-
" rie. Polybe dans fes réflexions fur la
" bataille de Cannes nous fait particulié-
" rement obferver que les Carthaginois
" eurent la principale obligation de cette
" victoire auffi bien que des précédentes à
" leur Cavalerie, & il ajoute; ils donnè-
" rent par là à tous les peuples, qui de-
" vaient naître après eux cette leçon écla-
" tante, qu'en tems de guerre il eft beau-

(a) *Confid. fur les caufes de la grandeur, & décadence des Romains.*

“ coup plus avantageux d'avoir moitié
“ moins d'Infanterie & d' être ſupérieur en
“ Cavalerie, que d'avoir des forces égales
“ à celles de ſon ennemi (*a*). Monteſquieu
“ lui-même, que vous venez de citer, dit
“ en propres mots : dans la première guer-
“ re Punique, Régulus fut battu dès que
“ les Carthaginois choiſirent les plaines
“ pour faire combattre leur Cavalerie, &
“ dans la ſeconde Annibal dut à ſes Nu-
“ mides ſes principales victoires. Scipion,
“ continue le même Auteur, ayant con-
“ quis l'Eſpagne & fait alliance avec Maſ-
“ ſiniſſa ôta aux Carthaginois cette ſupé-
“ riorité ; ce fut la Cavalerie Numide
“ qui gagna la bataille de Zama & finit
“ la guerre (*b*).

Ainsi comme l'on voit l'un & l'autre parti a ſes exemples & ſes textes ſous la main pour appuyer ſon opinion : rien ne prouve peut-être davantage l'utilité des deux armes & la néceſſité indiſpenſable d'un ſoutien réciproque, que ce partage d'opinions & cette eſpèce d'équilibre, qui ſe trouve entre les raiſons des deux partis.

(a) *Hyſt. de Polyb. Liv. III. Chap. XXIV.*
(b) *Grandeur, & décad. Rom. Chap. IV. pag.* 36. *Édit. d'Amſt. in* 8. 1760.

Il ferait cependant aſſez ſingulier que quelque habile Folarite (*a*) à force de chercher un ordre capable de réſiſter à la Cavalerie, en trouva un qui donna encore plus de tablature à l'Infanterie. Du reſte tout militaire inſtruit & qui ne ſe laiſſe pas aveugler par le préjugé ſait à quoi s'en tenir ſur l'article des deux armes; & mon intention n'eſt pas non plus de répéter ici ce que j'ai traité aſſez amplement dans un autre ouvrage (*b*). Quelques réflexions ſur la Cavalerie font l'objet de cet article: 1. Ce n'eſt que de la bonne Cavalerie, dont on peut ſe promettre des prodiges, la médiocre ne ſert qu'à faire nombre, & peut tout au plus rendre ces ſervices, auxquels cette arme ſeule eſt propre & encore ne faut il pas trop compter deſſus. La tout-à-fait mauvaiſe, je n'en parle point, c'eſt une trop grande folie que de l'entretenir à grands fraix pour qu'elle ne ſoit que d'embarras. 2. Pour qu'une Cavalerie ſoit bonne, il faut de toute néceſſité, outre le choix des Officiers & des ſoldats

(a) J'entens pour habiles Folarites ceux, qui méditent Folard ſans être ſes eſclaves & non ceux, qui ſe contentent de le citer au hazard.

(b) *Voyez Obſ. hiſt. & critiq. ſur les Comment. de Folard & ſur la Caval.*

qu'elle ſoit bien armée, bien montée & bien exercée, & je ne crois pas qu'en Europe il s'en trouve encore, qui réuniſſe ces trois qualités (*a*). 3. Il ne ſuffit pas qu'une Cavalerie ſoit excellente, il faut encore qu'elle ſoit conduite par un homme de tête & d'un courage éprouvé; ſur-tout dans les pays coupés & montagneux; car dans des pays de cette nature, une fauſſe démarche, une inattention, un inſtant perdu peuvent faire eſſuyer de terribles affronts: mais auſſi un Officier judicieux, hardi, entreprenant, qui ſait ſaiſir les inſtans & qui connait bien le local du pays, où il ſe trouve, peut faire des coups étonnans. Eumènes, Amilcar Barcas, Sertorius ont fait tant qu'ils ont vécu le déſeſpoir de leurs ennemis (*b*).

De nos jours Victor Amédée a été un grand maître dans l'art de bien conduire une Cavalerie. Plaines, pays coupés, montagnes, vallées, tout lui était égal, il maniait ſes nombreux eſcadrons avec autant de dextérité, que le plus habile écuyer manie un cheval de manège. En 1692. Mr. de Catinât Général habile fut chargé

(a) *Voyez le Tom. II. de l'ouvrage ci-deſſus cité.*
(b) *Voyez l'Hiſt. des ſucceſſ. d'Alex. Polyb. Plut.*

de la guerre en Piémont: on lui fournit cent bataillons & quarante escadrons (*a*). Le dessein de la Cour de France était d'empêcher Victor Amédée de faire aucun progrés pendant cette campagne. Monsieur de Catinât, ensuite des ordres, qu'il avait reçus, s'empare de tous les postes, occupe tous les passages, qu'il crut nécessaires, afin d'empêcher l'ennemi de pénétrer en France. Victor Amédée n'avait que trés-peu d'Infanterie, mais il était fort supérieur en Cavalerie (*b*). Dès qu'il eut bien reconnu la disposition du Général Français il se met à la tête de ses escadrons, amuse quelque tems l'ennemi, ensuite se jette tout-à-coup dans les Alpes, traverse le Mont Dauphin, amenant avec lui du canon, passe la Durance, assiége Gap & Ambrun, qu'il prend, & sans la petite vérole, dont ce Prince fut attaqué dans cette dernière Ville, il allait

(a) *Voyez Feuquiere chap. LIII. pag. 149. édit. de Lond. in 4. 1736.*

N'oublions pas l'illustre Général de Seidlitz digne d'entrer dans le très-petit nombre des habiles Officiers de Cavalerie, qui ayent jamais existé. Qu'on le demande aux Prussiens ce que leur a valu cet intrépide & intelligent Officier à la tête de leurs escadrons dans la dernière guerre.

(b) On lui comptait à peu près 18. bataillons, quelque milice, & 64. escadrons.

mettre en contribution le Dauphiné. Ainſi cet exemple prouve aſſez qu'il n'eſt pas tout-à-fait vrai que la Cavalerie ne ſoit bonne abſolument que dans les plaines. Dans les mains d'un chef habile elle ſervira par tout, où un cheval pourra ſe tourner en gros eſcadrons ou en petit corps, à pied comme à cheval : mais encore une fois, ce n'eſt que de l'excellente Cavalerie, dont on entend parler ici.



DISCIPLINE MILITAIRE.

IL faut conſidérer la diſcipline militaire comme formant deux parties. La première regarde les réglemens, ou ſtatuts, par leſquels on preſcrit aux troupes ce qu'elles doivent faire. La ſeconde concerne leur inſtruction particulière: ainſi l'on dit que des troupes ont une bonne diſcipline, quand les ordonnances militaires ſont telles, qu'elles tendent en tout point à former des ſoldats obéiſſans, infatigables & courageux: & l'on dit que les troupes ſont bien diſciplinées, lorſqu'elles exécutent avec la dernière précíſion ce qu'on leur a enſeigné, & qu'elles obſervent avec la dernière rigueur les ordonnances établies.

Il eſt ſûr qu'on peut calculer avec plus de raiſon le dégré de bonheur & de conſidération, auquel une nation peut parvenir ſur l'excellence de ſa diſcipline militaire que ſur la grandeur de ſes richeſſes, ou la multitude de ſes troupes.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à parcourir avec attention l'hiſtoire des différens peuples, depuis les tems connus juſqu' à nos jours; on verra que la ſeule ſupériorité de la diſcipline militaire a continuelle-

ment décidé du ſort des nations. Les richeſſes, le nombre, le courage même ont du ſuccomber ſous la fierté de la diſcipline. C'eſt par la vigueur de leur diſcipline qu'une poignée de Grecs a tenu tête contre les forces & les richeſſes immenſes de l'Aſie, c'eſt par la force & l'excellence de leur diſcipline que les Macédoniens ont conquis les vaſtes états de Darius. C'eſt encore par la ſupériorité de leur diſcipline que les Romains ont vaincu ces mêmes Grecs, ainſi que toutes les nations connues; & c'eſt enfin par le relâchement de cette diſcipline que l'Empire Romain a été détruit (*a*).

DANS ces derniers tems Guſtave Adolphe, le reſtaurateur de cette fière diſcipline, ne nous a pas moins fait voir de quoi eſt capable une nation, qui a des ſoldats bien diſciplinés; car ayant été attaqué à la fois par la Ruſſie, le Dannemarck & la Pologne, il força à la paix ces deux premières puiſſances, en même tems qu'il obligea la troiſième à lui abandonner la Livo-

(a) *Voyez conſid. ſur les cauſes de la grandeur, & décadence des Romains, comme auſſi obſerv. ſur les Romains par l'Abbé Mably.*

nie (*a*). Quelque tems après on l'a vu avec une poignée de ſoldats faire la loi à l'Allemagne, la parcourir en triomphateur, & par de grands ſuccès ſuivis faire trembler l'heureux Ferdinand ſecond ſur ſon trône même (*b*). Ses ſucceſſeurs fidèles obſervateurs de cette rigoureuſe diſcipline furent tous juſqu' à Charles XII. de grand Princes & par conſéquent d'heureux guerriers; & ſi ce dernier avait ſu mettre autant de prudence dans la conduite de ſes affaires qu'il mit de courage dans ſes actions & de diſcipline dans ſes troupes, non ſeulement il aurait éclipſé le héros, dont il ſuivait les traces (*c*); mais il aurait encore ſurpaſſé par la hardieſſe de ſes entrepriſes tout ce que les plus grands & les plus habiles guerriers avaient jamais fait avant lui de plus étonnant à la guerre. Auſſi Pierre premier, qui s'acquit à si juſte titre le ſurnom de Grand, vit bien, qu'il ne vien-

(a) *Voyez Pufend. Hiſt. univerſelle. Arkenholtz Hiſt. de Guſtave Adolphe.*

(b) Ce Roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brem, Verden, Wiſmar, la Poméranie, ſans compter plus de cent places en Allemagne rendues par la Suède après ſa mort. Il ébranla le trône de Ferdinand II. *Voyez Hiſt. de Charles XII.*

(c) Alexand., dont il liſait continuellement l'hiſt. Volt. hiſt. de Charles XII.

drait jamais à bout de ce fier antagoniste, s'il ne parvenait à discipliner ses troupes, comme celles de son ennemi. Pour y réussir il mit tout en usage, honneurs, recompenses, châtimens, rien ne fut négligé par ce grand homme (*a*) : & la journée de Léesno sera à jamais mémorable, soit par les cinq combats, qui s'y livrerent & que les Suédois soutinrent au nombre de 16. mille jusqu'à destruction presque entière sans jamais être mis en déroute contre 40. mille Russes, soit pour avoir été la première bataille que le Czar gagna contre ces terribles ennemis ; mais surtout par un point de discipline, qui fut établi pour toujours par Pierre le Grand, qui a rendu les Russes depuis lors inébranlables dans les combats ; à savoir, que tout officier ou soldat, qui serait assez lâche pour abandonner ses drapeaux serait tué sur le champ

(a) Il établit l'Ordre de S. André pour donner de l'émulation à ses troupes. Le Comte de Gallowin fut le premier, qui le reçut des mains de l'Empereur. *Pufend. hist. univers.*

Après la prise de Notebourg, place bâtie sur le Lac de Ladoga, le Czar distribua des medailles d'or aux Officiers & recompensa tous les soldats : mais aussi il en fit punir quelques uns, qui avaient fui à un assaut. Leurs camarades leur crachèrent au visage & ensuite les arquebusèrent, pour joindre la honte au supplice. *Voyez Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand.*

sans miséricorde (*a*). Dans la suite il affermit encore par de nouvelles loix cette discipline (*b*), qui a fait enfin des Russes, qui ne savaient que fuir, les troupes les plus fermes de l'univers entier.

A peu-près dans ces tems Frédéric Guillaume II. Roi de Prusse monta sur le trône. Ce Prince, qui se ressentait encore des affronts, que son ayeul & son père avaient essuyés, tantôt de la part des Suédois, tantôt de celle des Russes, & qui avait eu occasion de connaître combien la discipline militaire peut élever une nation & la rendre respectable, ne tarda pas de l'éta-

(a) Le Czar voyant que ses soldats commençaient à lâcher le pied plaça des troupes derrière l'armée, avec ordre de tuer indistinctement tous les fuyards, & lui-même s'il se retirait, usage que les Russes ont toujours suivi depuis.

(b) Aucun peuple, pas même les Romains, n'a porté la discipline militaire à un si haut point de rigueur que les Russes: aussi sont-ils les troupes les plus fermes de l'Europe dans les combats. On voit dans les mémoires du Général de Manstein, que des Généraux ont été dégradés pour leur mauvaise conduite, & ont été forcés de servir dans l'armée comme simples soldats. Mais l'Auguste Souveraine qui les gouverne aujourd'hui, & que l'on peut mettre, sans la moinde flatterie, au rang des plus grands hommes, en conservant cette exacte discipline y a encore ajouté les recompenses les plus éclatantes à tous ceux sans exception, qui se sont distingués dans ses armées. *Voyez Médailles sur les principaux évènemens de l'Empire de Russie, & les papiers publics du tems à l'article du Général Romanzow.*

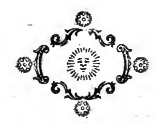
blir dans ſes troupes, & il l'affermit par des réglemens très-ſévères, qui ont toujours été obſervés avec la dernière rigueur.

C'EST à cette exacte diſcipline, que ſon ſucceſſeur dut ſes premières victoires, & c'eſt encore contre elle ſeule que vinrent ſe briſer les forces réunies des plus puiſſantes nations de l'Europe.

IL eſt cependant aſſez étonnant qu'après les exemples ſans nombre, qui depuis Cyrus juſqu'à nos jours nous prouvent invinciblement que le ſuccès des armées, & par conſéquent la proſpérité des nations a toujours entiérement dépendu de la bonté de leurs loix militaires, & de la vigueur de leur diſcipline, il ſe trouve encore des gens, qui en doutent, & qui diſent qu'il y a des nations vives, ſpirituelles, impatientes, qu'il n'eſt pas poſſible de plier à une diſcipline rigide.

JE ſuis bien éloigné de croire que de ſi excellentes qualités puiſſent jamais rendre une nation indiſciplinable; mais ſi malheureuſement une telle nation, à force de l'entendre répéter, venait à ſe le perſuader, & par conſéquent à négliger ſa diſcipline militaire, elle ferait aſſûrément fort à plaindre; car fût elle même entre toutes les

nations, une des plus puiſſantes, des plus peuplées, des plus riches, on la verrait, malgré tous ces avantages, eſſuyer ſouvent de terribles humiliations, juſqu'à ce qu' éclairée par ſes malheurs, elle rémédia, ſi elle était encore à tems, par la ſévérité de ſes loix, à l'indiſcipline de ſes troupes; car il eſt abſolument impoſſible qu'un habile Chef, qui ſait employer à propos & avec fermeté, d'un côté les châtimens, la honte, le mépris, & de l'autre les louanges, les honneurs, les récompenſes, ne vienne à bout de diſcipliner les troupes même les plus relâchées. Epaminondas, Scipion, Annibal, Marius, Céſar & tant d'autres excellens Capitaines nous l'ont aſſez prouvé, pour qu'il ne ſoit pas beſoin d'en dire davantage.



EMBUCHES, EMBUSCADES, PIÉGES, SURPRISES.

SOYEZ sûr que tout Général, qui n'aura jamais ni étudié l'hiſtoire, ni médité ſur ſon métier, tombera perpétuellement dans tous les piéges, qu'un ennemi ruſé voudra lui tendre. He! Comment pourra-t-il ſe garantir des artifices d'un adverſaire habile, qui connaîtra bientôt toute l'étendue de ſa bêtiſe? Sera-ce à force de tomber dans des piéges, qu'il apprendra à les éviter? ou bien ſera-ce les inſtructions, qu'on lui donnera de ſe tenir ſur ſes gardes, qui l'en empêcheront.

LE premier de ces moyens coute quelques fois un peu trop cher dès la premiere fois; & d'ailleurs c'eſt toujours une leçon un peu trop rude que d'apprendre à ſe corriger de ſes ſottiſes à force d'avoir été châtié de celles, que l'on a commiſes.

LE ſecond moyen, qui conſiſte dans les avertiſſemens, que l'on donne à un Chef de ſe tenir ſur ſes gardes, eſt toujours tout-à-fait inutile pour un Officier, qui ne fait rien, qui ne voit rien, & qui par conſéquent ne peut avoir aucune idée de ce qu'un ennemi ruſé peut entreprendre con-

tre lui. C'eſt tout comme ſi l'on permettait à un joueur imbécille & dupe, de jouer, en l'avertiſſant cependant de ſe tenir en garde contre les tricheries d'un adroit fripon. Il faut qu'il quitte entiérement le jeu, ou il peut être aſſuré qu'il n'en tirera jamais ſon épingle. On n'a qu'à lire les campagnes d'Annibal en Italie pour ſe convaincre de combien un Général habile & rusé l'emporte ſur un Général, qui n'a que de la routine, accompagnée, ſi l'on veut même, de la plus grande valeur? Tite Live a beau appeller Annibal, homme ſans foi, fourbe, ſcélérat, ce ne ſont que les cris de la faibleſſe & de l'humiliation, qui viennent au ſecours de l'ignorance. Annibal ſera toujours aux yeux de tout militaire éclairé un grand homme, un génie ſupérieur, un Général plein de reſſources.

Les premiers Généraux, que les Romains lui opposèrent, ſont pitié : on les voit continuellement donner dans tous les panneaux, qu'il plait au rusé Carthaginois de leur tendre. Ils ne montrent que du courage, & point de conduite; ils penſent qu'ils n'ont qu'à combattre leur ennemi pour en venir à bout; quelque ſuccès heureux, qu'ils ont eu avec les Gaulois, nation brave à

la vérité, mais mal armée & presque toujours commandée par des Chefs ignorans, les affermissent dans la pensée que personne ne peut tenir contre eux. Ils ne s'apperçoivent qu'après plusieurs honteuses défaites que c'est la tête du Général, qui fait le sort des armées, & que le courage mal dirigé n'est pas à compter pour beaucoup.

Si Sempronius à la bataille de la Trébie avait eu la moindre teinture de son métier, s'il avait un peu médité sur les opérations militaires des Généraux, qui avaient fait la guerre avant lui, aurait-il si bêtement donné dans tous les piéges, qu'Annibal lui dressa, & qui déciderent entiérement de cette bataille?

L'ADROIT Général Carthaginois, qui s'appliquait sur toute chose, nous dit Polybe, à bien connaître le génie & le caractère des Généraux, avec lesquels il avait à faire, s'apperçut bientôt que Sempronius n'avait que du courage & nulle science de la guerre. Le Romain ne voulait que combattre, & Annibal ne demandait pas mieux; car il ne pouvait avancer ses affaires dans le pays & s'y soûtenir, dit l'Auteur cité, que par de grands exploits.

En vain Publius Scipion collègue de Sempronius, qui s'était déjà mesuré avec Annibal, & qu'une blessure empêchait alors d'agir, voulut-il empêcher Sempronius de combattre. Toutes les raisons, qu'il apporta pour le détourner de ce dessein furent inutiles. Annibal, qui n'ignorait rien de ce qui se passait entre les deux Consuls, pour affermir toujours de plus en plus Sempronius dans la résolution de livrer bataille, le leurra par un petit avantage, qu'il lui laissa prendre la veille du combat. En attendant pendant la nuit il dresse une embuscade, & le lendemain il lui offre la bataille, bien sûr qu'il ne la refusera pas.

Annibal ayant dressé son embuscade se propose encore de prendre le Général Romain au dépourvû, afin de l'empêcher, s'il peut, de faire repaître son armée avant la bataille; & pour cela, à la pointe du jour, il rassemble toute sa Cavalerie Numide, l'instruit de quelle façon elle doit combattre pour amuser l'ennemi, l'irriter, & l'attirer au combat. Après cette instruction il lui fait passer la Trébie, & la fait approcher du camp des Romains, afin d'y attacher l'escarmouche. En attendant de son côté il fait repaître ses gens, & préparer

les armes & les chevaux : " Dès que Sem-
„ pronius vit la Cavalerie Numide, il ne
„ manqua pas de lâcher la ſienne & de lui
„ donner ordre d'en venir aux mains : elle
„ fut ſuivie de ſix mille archers à pied,
„ il ſortit enfin lui-même des retranche-
„ mens avec tout le reſte des troupes. Il
„ était ſi fier de la nombreuſe armée, qu'il
„ commandait, & de l'avantage, qu'il avait
„ remporté le jour précédent, qu'il s'imagi-
„ nait que pour vaincre il n'avait qu'à ſe
„ préſenter. On était alors en plein hyver,
„ il neigeait ce jour la même & feſait un
„ froid glaçant, & l'Armée Romaine s'était
„ miſe en marche ſans avoir repû (*a*) ".
Le Conſul lui fit traverſer la Rivière, quoique ce jour là elle fut fort enflée par les torrens, qui y étaient tombés des montagnes voiſines pendant la nuit, de façon que les ſoldats eurent de l'eau juſques ſous les aiſſelles : il s'avança ainſi, ſans ſeulement ſe donner la peine de faire foüiller le pays qu'il traverſait, juſqu'à mille pas du camp des Carthaginois. Annibal voyant tout réuſſir au gré des ſes ſouhaits n'oppoſa d'abord à tant d'imprudence que la ruſe : il fit tourmenter, tant qu'il put, par ſes Numides

(a) *Polyb. Liv. III. Chap. XV.*

l'Armée du Consul, qui se fatiguait inutilement contre des gens accoutumés à fuir, quand on les attaquait, & à revenir aussitôt à la charge pour lâcher le pied sur nouveaux frais. Enfin quand l'habile Carthaginois vit les Romains bien mâtés, qui s'approchaient de son camp, il fit sortir ses gens, qui étaient frais & bien repûs, & les rangea en bataille vis-à-vis de l'ennemi. Les deux armées étaient à peu-près d'égale force, d'environ quarante mille hommes chacune : mais Annibal était plus fort du double en Cavalerie. (*a*). La bataille commença des deux côtés par les troupes légères, celles d'Annibal fraîches, & bien nourries eurent le dessus : ensuite la Cavalerie chargea : celle des Romains fut renversée & emportée du premier branle par la Carthaginoise : les pesamment armés en étant venu aux mains à leur tour combattaient avec un avantage assez égal, lorsqu' Annibal donna à Magon son frère, qui était embusqué derriere l'Armée Romaine, le signal convenu. Alors les Numides sortant de leur embuscade chargerent les légions en queue ; celles-ci pressées de tous côtés ne purent soutenir davantage le combat :

(a) Sans compter les Éléphans.

Cependant le corps de bataille des Romains, au nombre de dix mille hommes, par un effort de courage extraordinaire, se fit jour au travers de l'armée ennemie, & se retira jusqu'à Plaisance. Le reste de l'armée fut presque tout taillé en pièce par la Cavalerie Carthaginoise, ou foulé aux pieds par les éléphans. L'action vigoureuse de ces dix mille hommes, qui se firent jour au travers d'une armée victorieuse, nous fait assez voir que les Romains égaux en nombre aux Carthaginois, l'étaient encore en valeur. Ce ne fut que la sotte présomption, & l'étonnante bêtise de leur Général, qui trompèrent leur courage & causèrent leur ruine.

Que d'intelligence! Que de finesse! Que d'art il y a dans la conduite d'Annibal! & combien d'ignorance & d'étourderie dans celle du Consul? Si ce dernier avait eu la moindre théorie de son métier, aurait-il ignoré qu'il est toujours très-dangereux de s'exposer dans une plaine rase, vis-à-vis d'un ennemi de beaucoup supérieur en Cavalerie, & encore d'une Cavalerie enhardie par une victoire, qu'elle venait de remporter sur les bords du Tesin sur son propre Collègue? Aurait-il encore ignoré qu'une pareille présomption avait

été la cauſe de la défaite de l'armée d'Attilius Regulus dans la premiere guerre Punique? La moindre notion ſur la façon de conduire une guerre, ne lui aurait-elle pas fait connaître que l'intérêt d'Annibal était de combattre ſans ceſſe, afin d'étonner les peuples dans le pays deſquels il ſe trouvait, & où il ne pouvait autrement ſe ſoûtenir, ni ſe faire des alliés que par des faits éclatans: qu'ainſi de ſon côté il devait éviter tout combat périlleux, & dans lequel il aurait pu courir le moindre riſque d'une défaite? avec un peu d'intelligence de ſon métier, ſe ſerait-il laiſſé arracher de ſon camp par une poignée de Numides, qu'il devait faire chaſſer par ſes troupes légères, & qu'il pouvait même châtier de leur audace, ſans bouger de ſon poſte, au lieu de ſe laiſſer échauffer la bile au point de leur courir après avec toute l'armée, ſans prendre les moindres précautions? Il oublie, ou bien il néglige de faire repaître ſon armée, avant de lui faire prendre les armes; il lui fait traverſer une rivière aſſez profonde ſans penſer que ni la ſaiſon, ni la journée n'étaient nullement propres pour ce paſſage, que d'ailleurs ſon poſte était excellent, & qu'ainſi,

si l'ennemi voulait la bataille, c'était à lui à passer la rivière & à l'aller chercher. Il ne pense pas davantage à faire foüiller le pays, qu'il laisse derriere lui. On dirait du train, qu'il y va, & tant il se hâte, qu'il a peur qu'Annibal ne lui échappe: aussi reçut-il la juste récompense, que méritait sa pitoyable conduite. Il est seulement étonnant qu'à Rome on n'ait pas châtié tant d'imprudence. Si on l'avait fait, la République aurait probablement évité bien des malheurs, dans lesquels elle tomba par l'incapacité, & la sotte présomption de ses autres Généraux.

En vérité quand on réfléchit sur la conduite du Sénat Romain, dans les premieres années de cette seconde guerre Punique, on ne sait que penser de ces graves Sénateurs : il parait que quelques années de paix, dont ils avaient joüi, les avaient entiérement déroutés du métier de la guerre. Il leur fallut des secousses bien fortes pour les remettre sur le bon chemin, & leur faire comprendre enfin, qu'une guerre conduite par des Chefs ignorans ne peut jamais avoir une issue heureuse. Deux batailles perdues ne suffirent pas pour leur ouvrir les yeux sur l'article important du choix

des Généraux. A l'imprudent Sempronius ils firent ſuccéder le préſomptueux & très-ignorant Flaminius : auſſi ſi le premier perdit par ſon imprudence une grande bataille, & les deux tiers de ſon armée, celui-ci plus pétulant & plus inepte encore fit périr l'armée entière. Polybe nous dépeint très-bien ſon caractére : " à l' égard de " Flaminius, nous dit-il, c'était un hom-" me à grands talens pour s'inſinuer dans " l'eſprit de la populace ; mais qui, ſans " en avoir aucun, ni pour le gouverne-" ment, ni pour la guerre, ſe croyait très-" habile dans l'un & dans l'autre (*a*)". Voilà l'homme, que le Sénat, & le peuple Romain choiſirent pour faire tête à Annibal. Celui-ci ayant terminé ſon étonnante marche à travers le marais de Cluſium laiſſa repoſer quelques jours ſon armée, pendant lesquels il s'informa exactement des forces des Romains, de la nature du pays, qu'il avoit à traverſer pour aller à eux, & ſurtout, du caractère de ſon adverſaire. Il apprit que Flaminius était un homme vain, d'un tempérament violent, & facile à s'irriter, que quelques ſuccès, qu'il avait eu dans ſon premier Conſulat, l'avaient rendu

(a) *Liv. III. Chap. XVII.*

présomptueux & téméraire à l'excès. Sur toutes ces connaissances Annibal forma le projet de prendre le Consul par son faible, pour l'attirer plus aisément dans ses filets.

Ainsi ayant décampé d'autour de Fésules, il se porta par des marches détournées au delà du camp des Romains, & là il se mit à faire le dégat dans la campagne, à ruiner & incendier les villes par tout, où il passait. Le Consul irrité & hors de lui, prit cette conduite du Général Carthaginois pour une insulte, & un outrage fait à sa personne, ainsi il résolut aussitôt de marcher à lui pour le combattre. « Son conseil de guerre eut beau lui dire, qu'il ne devait pas se presser d'aller aux ennemis, qu'il n'était pas à propos d'en venir sitôt aux mains avec eux, qu'une Cavalerie si nombreuse méritait toute son attention, qu'il ferait mieux d'attendre l'autre Consul, & de suspendre son courroux jusqu'à ce que les deux armées pussent combattre ensemble : non seulement il n'eut aucun égard à ces remontrances, il ne pouvait même supporter ceux, qui les lui fesaient (a) ». Avec de telles dispositions, il était facile de prévoir ce qui devait lui arriver.

(a) *Polyb. Liv. III. Chap. XVII.*

Annibal attentif aux demarches du Général Romain, s'apperçut bientôt qu'il l'avait mené au point, qu'il souhaitait : mais pour l'irriter toujours plus, il prit le chemin de Rome, en augmentant sur sa route les désordres & les ravages.

Alors Flaminius furieux n'écoute plus ni la raison, ni les conseils de personne : il se met sur les pas de l'ennemi, & le suit à grandes journées, impatient de le joindre pour le combattre, comme s'il eût été sûr de la victoire. Polybe nous dit, qu'il se tenait si certain de vaincre, qu'il portait avec lui quantité de chaînes, & de liens pour enchaîner les Carthaginois, qui auraient survéçu à leur défaite. Cependant Annibal avançait toujours vers Rome observant attentivement tous les endroits, par où il passoit, afin d'en choisir un, où il pût combattre avec avantage; en effet il en trouva un, tel qu'il le désirait, auprès du lac de Thrasimène. Le Carthaginois y fit dresser ses tentes, le reconnut à loisir, & vers la fin du jour ayant appris que le Consul venait d'arriver, & qu'il campait peu loin de lui, il forma d'abord le dessein de profiter de la situation du pays, pour lui dresser une embuscade.

L'ENDROIT, dit Tite Live, *paraiſſait fait exprès pour y ſurprendre les ennemis.* D'un côté le lac de Thraſimène, de l'autre les montagnes de Crotone, entre deux un chemin, qui menait par un défilé aſſez étroit dans un vallon fort uni, & bordé de deux chaînes de montagnes dans toute ſa longueur. Ce vallon était fermé au fond par une colline eſcarpée & de difficile accès.

ANNIBAL y fit la diſpoſition la plus ſavante qu'on puiſſe imaginer, & par laquelle il ne riſquait rien, quelqu'eut été l'événement. Sur la colline, qui fermait le vallon, il y plaça les Eſpagnols & les Africains, à droite derrière les hauteurs, qui bordaient le chemin en face du lac, il y cacha ſes troupes légères, compoſées des frondeurs des îles Baléares & autres gens de trait; la Cavalerie couverte de quelques côteaux était maîtreſſe de la plaine, & s'étendait de manière que les derniers turmes touchaient au défilé, par lequel on entrait dans le vallon. Par ce judicieux arrangement on voit qu'Annibal avoit pourvu à tout ce, qui pouvait arriver, & qu'il ne riſquait rien; car ſi le Conſul eût éventé l'embuſcade, il était le maître de céder

insensiblement avec les troupes, qui étaient sur les hauteurs vis-à-vis du lac, & par une retraite simulée attirer les Romains dans la plaine, où il les aurait toujours combattus avec un très-grand avantage par sa grande supériorité en Cavalerie; d'autre côté si le Consul était assez inconsidéré que de se jeter dans le défilé sans le reconnaître, il se promettait bien de ne pas laisser échapper un seul Romain pour porter la nouvelle. Annibal passa presque toute la nuit à perfectionner son embuscade, ensuite il se tint coi en attendant l'événement.

FLAMINIUS dès le point du jour se mit en marche par un brouillard très-épais, & sans songer à faire reconnaître les endroits, où il devait passer, il se jeta dans le chemin étroit, qui était entre le lac & les montagnes sans rien soupçonner des troupes, qui étaient cachées, & auxquelles le brouillard était encore très-favorable. Dès qu'il fut entré dans la plaine, que formait le vallon, & que l'armée commençait à s'étendre, Annibal donna tout-à-coup le signal du combat. Les Romains furent assaillis de tous côtés en même tems; en front par les Espagnols & les Africains, qui fermaient

le vallon; dans la plaine par la Cavalerie & les Gaulois; dans le chemin au bord du lac par les troupes légères, qui étaient sur la montagne. Flaminius surpris d'une attaque si imprévue, & voyant à peine au tour de lui, ne savait ni quels ordres il avait à donner, ni où il devait porter du secours. Dans cette confusion il fut attaqué lui-même par quelques Gaulois, qui le firent expirer sous leurs coups. De toute cette armée, dit Polybe, il n'y eut qu'environ six mille hommes, qui renversèrent les troupes, qui les combattaient de front, & qui se retirèrent dans une bourgade de la Thyrrenie, où Maharbal eut ordre de les poursuivre avec les Espagnols & les troupes légères, & les ayant atteint, il les fit tous prisonniers.

N'oublions cependant pas de remarquer que cette armée fut plutôt trahie, comme dit Polybe, par la stupidité du Chef, que vaincue faute de courage; car on voit ici comme à la Trébie, que les Romains se battirent en gens de cœur, puisque les six mille hommes, qui purent combattre, renversèrent l'ennemi & lui passèrent sur le corps: mais ils étaient trop mal conduits pour en pouvoir faire davantage. Ainsi l'on peut dire que les malheurs

de la Trébie & ceux de Thrasimène ne furent que les résultats de la présomption & de l'ignorance des Généraux, qui commandaient les armées.

A Rome quand on reçut la nouvelle de l'anéantissement total de l'armée de Flaminius, on fut dans la plus grande consternation, & cette consternation fut encore extrémement augmentée par la nouvelle, qu'on y reçut trois jours après, qu'un corps de quatre mille chevaux, que Servilius, l'autre Consul qui était auprès d'Ariminum, avait expédié au secours de son Collègue, & à qui Flaminius n'avait pas donné le tems de joindre, était tombé entre les mains d'Annibal, qui l'avait en partie détruit, & en partie fait prisonnier. Alors la désolation fut si grande à Rome, qu'on fit cesser toutes les autres affaires pour ne s'occuper que des moyens de faire tête aux Carthaginois.

POUR cette fois on alla avec un peu plus de prudence dans le choix du Chef, qu'on destinait à commander l'armée. On convint d'abord qu'il fallait créer un Dictateur, & tout le monde jetta les yeux sur Quintus Fabius Maximus, comme l'homme de la République le plus digne de remplir un

poste si important : on lui donna pour Général de la Cavalerie Marcus Minutius Felix.

PENDANT que l'on fesait ces préparatifs à Rome, Annibal s'avançait vers Adria en traversant l'Ombrie & le Picenum, & arriva dans dix jours de marche sur le territoire d'Adria.

DANS sa route il fit un butin immense, & chemin fesant il fesait faire main basse sur tout ce qui se rencontrait de Romains en état de porter les armes. Il rendait ainsi aux Romains en Italie les horreurs, que Régulus avait fait essuyer aux Carthaginois en Afrique. Arrivé dans ce beau & fertile pays, qui est au tour d'Adria, il y campa, & ne s'occupa plus d'autres choses que de refaire ses troupes des grandes fatigues, qu'elles avaient essuyées soit dans la Gaule Cisalpine, soit dans les passages des marais de Clusium. Il fit prendre un soin particulier des chevaux, & comme ils étaient presque tous couverts de gale & de plaies, il les fit laver avec du vin vieux, dont il avait grande abondance : & ne négligeant rien de ce, qui pouvait contribuer à rendre son armée meilleure, il se servit des armes, qu'il avait prises sur les Romains pour en revêtir & armer ses Africains :

plus ſage en cela que les Généraux Gaulois, qui ne réfléchirent jamais, que la ſupériorité des armes des Romains ſur les leurs avait été une des principales cauſes de leurs continuelles défaites.

QUAND le Général Carthaginois vit ſon armée en bon état, il ſe mit en route, & ſe porta dans le pays des Marſes, des Marrucins, des Frentans, & par tout, où il paſſait, il pillait, maſſacrait & reduiſait tout en cendres. De là il entra dans l'Apulie, ravagea Lucèrie Colonie Romaine, puis ayant aſſis ſon camp à Hyppone, il parcourut ſans obſtacle le pays des Argypiens & toute la Daunie.

PENDANT qu'Annibal était dans ces quartiers, Fabius créé Dictateur partit de Rome à la tête de quatre légions. Il fut joint dans ſa route ſur les frontières de la Daunie par les troupes de Servilius, qui venaient d'Ariminum, & continuant ſa route, il alla camper en un lieu appellé *aigues* non loin d'Arpi à cinquante ſtades du camp des Carthaginois.

A peine le Dictateur fut-il arrivé qu'Annibal, pour jeter l'épouvante dans cette nouvelle armée, ſort de ſon camp, s'approche de celui des Romains, & leur pré-

ſente la bataille. Fabius, qui n'était ni ſi vain, ni ſi préſomptueux que ſes dévanciers, ſe garda bien de ſortir de ſes retranchemens, & d'expoſer ſes nouveaux ſoldats aux riſques d'une bataille.

Il avait pris la réſolution de ne rien hazarder témérairement, & il s'y tint ſi ferme que rien au monde ne put jamais le faire changer.

Annibal voyant qu'il n'y avait pas moyen d'attirer le Dictateur hors de ſon camp pour le combattre, prit en habile homme une autre réſolution. Ce fut celle de le décrier aux yeux des Romains en le feſant paſſer pour un homme puſillanime & ſans courage; ainſi il abandonna ſon camp, ſe mit à ſaccager la Daunie, enſuite il paſſa l'Apennin, & s'avança dans le pays des Samnites, qu'il ravagea. De là il fit une incurſion ſur Bénévent Colonie des Romains, prit Venuſia, ville aſſez forte, & où ſon armée fit un butin immenſe. Fabius le ſuivait toujours en ſe tenant à quelque diſtance des Carthaginois, ne voulant pas courir les riſques d'être forcé à combattre malgré lui. Il tâchait cependant, quand l'occaſion s'en preſentait, & qu'il pouvait le faire ſans ſe compromettre, de livrer de tems en tems quelques petits

combats, afin d'aguerrir peu-à-peu ſes troupes.

ANNIBAL ne tarda pas à s'appercevoir qu'il avait à faire à un homme un peu trop prudent pour lui, & que cette façon de faire la guerre ne lui convenait nullement; cependant il n'ignorait pas que dans le camp Romain on commençait à murmurer ſur la conduite du Dictateur; Minutius ſurtout le feſait paſſer pour un homme craintif & ſans réſolution : mais Fabius était au-deſſus de tous ces diſcours, & ſe tenait conſtamment attaché à ſon premier projet, de ne rien hazarder ſans une aſſûrance preſque certaine de réuſſir.

ANNIBAL pour faire voir aux peuples, qu'il était le maître de la campagne, puiſque les Romains n'oſaient s'oppoſer à aucun de ſes mouvemens, & dans l'intention auſſi de détacher quelques uns de ces peuples de leur alliance, forma le deſſein de ſe porter dans la Campanie, eſpérant par là ou de ſe rendre maître de Capoue, ou de forcer par d'affreux dégats le Dictateur à combattre.

C'EST dans cette occaſion, qu'ayant pris un guide, il lui ordonna de le conduire à *Caſinum*, parcequ'en occupant ce poſte

il aurait fermé entiérement aux Romains le chemin, & les aurait empêché de fécourir leurs alliés; mais comme il avait de la peine à bien prononcer certains mots latins, il prononça la feconde fillabe de *Cafinum* en traînant, ce qui fit que le guide entendit *Cafilinum*, ainfi en le faifant paffer par le pays d'Allipha, il le mena par un chemin plein de défilés dans la plaine de Stellatine (*a*). Annibal fe voyant tout-à-coup dans un pays entouré de montagnes, & fermé par des rivières, demanda au guide où il l'avait mené. Le guide lui repondit qu'il l'avait mené à *Cafilinum*; alors Annibal connaiffant l'erreur, qu'il avait commife, & foupçonnant le guide de malice, le fit mettre en croix. Cependant il tint bonne contenance, retrancha fon camp, envoya dans les terres de Falerne Maharbal avec fa Cavalerie, alla enfuite camper fur les bords du fleuve Vulturne, & mit en feu le plus beau pays de l'Italie. Fabius fe contentait de le fuivre, campant toujours fur le fommet du Mont Maffique; mais lorfqu'Annibal eut épuifé inutilement toutes fes rufes pour forcer le Dictateur à combattre, & que chargé de butin il dut fe re-

(a) *Tite Live Liv. III, Décad.*

tirer par le même chemin qu'il avait fait, chemin très-étroit & plein de défilés, Fabius, ſur la nouvelle de ſa marche, lui envoit au devant quatre mille hommes pour lui couper le paſſage, & va lui-même avec la plus grande partie de ſon armée ſe placer ſur une hauteur, qui commandait le défilé. L'armée Carthaginoiſe arrive, & campe dans la plaine aux pieds des montagnes, non loin du défilé. Les Romains tous joyeux penſaient déjà tenir Annibal & ſon butin. Fabius ne penſait plus qu'à voir quels poſtes il occuperait, & par où il commencerait l'attaque; mais il remit le tout au lendemain, jugeant Annibal abſolument ſans reſſource pour ſe tirer de ce coupe gorge.

Le Général Carthaginois, qui connut tout ce qu'il y avait de fâcheux dans ſa ſituation, ne perdit cependant point courage; mais profitant du délai, que les Romains lui donnaient, il mit en uſage un ſtratagème aſſez ſingulier qu'il accompagna des plus ſages diſpoſitions. Voici quel fut ſon ſtratagème, & quelles furent ſes diſpoſitions: Il fit appeller Aſdrubal, & lui ordonna de faire ramaſſer par les pionniers de l'armée le plus de bois ſec, qu'il pourrait, d'en faire faire des torches

bien goudronnées, enſuite il fit choiſir ſur tout le butin de l'armée deux mille bœufs des plus forts, les fit conduire à la tête du camp, ordonna que tout le monde eût à repaître, & à ſe repoſer. Vers la troiſième veille de la nuit il ordonna aux pionniers de l'armée d'attacher les torches bien ferme aux cornes des bœufs, de les allumer, & de pouſſer ces animaux à grands coups au ſommet d'une montagne, qu'il leur indiqua, & qui commandait le paſſage, dont les Romains s'étaient emparé. Avec les pionniers il fit marcher les armés à la légère pour leur aider à preſſer les bœufs, & en même tems pour gagner les hauteurs, en leur recommandant de faire le plus de bruit qu'ils pourraient pour attirer les ennemis à eux, & tout de ſuite il s'avança avec toute l'armée vers les défilés, ayant à ſon avant-garde l'Infanterie peſamment armée, au centre la Cavalerie ſuivie du butin, & à l'arrière-garde les Eſpagnols, & les Gaulois.

A la lueur de ces torches, les Romains, qui étaient à la garde du défilé, penſent qu'Annibal veut les tourner, & que pour cet effet il prend ſa route vers les hauteurs, ils quittent bêtement leurs poſtes, & cou-

rent tous effrayés, partie au camp du Dictateur, & partie vers les hauteurs, où ils voyaient les feux, pour y prévenir les ennemis.

Fabius lui-même n'osant sortir de ses retranchemens, crainte de quelque surprise, se contenta de faire prendre les armes à ses troupes & d'attendre le jour; cependant Annibal profitant des fautes des Romains & de leur frayeur, s'empare aussitôt avec ses troupes légères des postes, qu'ils venaient de quitter, & fait passer à son armée tous les défilés sans le moindre obstacle. Le jour venu, Fabius, qui s'apperçut qu'il avait été joué, voulut au moins attaquer les troupes légères des Carthaginois, qui fesaient l'arrière-garde: mais Annibal ayant prévu ce qui en pourrait arriver, les fit soûtenir par les Espagnols, qui attaquèrent si à propos les Romains qu'ils leur tuèrent beaucoup de monde, & les obligèrent à se retirer. C'est ainsi que ce grand homme se tira avec gloire d'une situation, où tout autre Général moins éclairé & moins intrépide que lui aurait péri avec toute son armée.

Fabius dans cette occasion me parait avoir poussé un peu trop loin la retenue:

il est des momens à la guerre, dit le Maréchal de Saxe, *où les seuls sages ne valent rien.* Je crains fort que cette sentence du Maréchal ne doive être appliquée ici au Général Romain; car enfin, puisqu'il s'était une fois déterminé à attaquer l'ennemi, & qu'il en avait reconnu tout l'avantage, pourquoi remettre les choses au lendemain? Il devait le faire à la chaude, & tandis qu'Annibal était encore dans la surprise d'un événement, auquel il ne s'était pas attendu; s'il l'avait fait, je ne sais si le Carthaginois, tout Annibal qu'il était, s'en serait tiré à son honneur.

Une autre faute du Dictateur est celle de ne s'être pas mieux assuré de l'intelligence & du courage de l'Officier, qu'il préposait à commander les troupes destinées à garder le défilé. S'il avait choisi pour cette commission un Officier de tête & courageux, il aurait connu toute l'importance de son poste, & se serait bien gardé de l'abandonner. Il aurait aussi empêché ses soldats de s'éparpiller pour courir sans savoir où. Par cette conduite la ruse du Carthaginois aurait été réduite à l'absurde. Il pouvait encore pendant la nuit renforcer ses postes, & surtout ceux du défilé

& ne s'embarraſſer en aucune façon de la route qu'Annibal aurait pu prendre à travers les hautes montagnes; car il eſt certain, que par cette route il n'aurait jamais pu faire paſſer ni ſes équipages, ni ſon butin ; & d'ailleurs ayant commencé ſa marche vers la troiſième veille de la nuit, il devait juger qu'il ne pourrait guères la terminer avant le retour du jour, de façon qu'il aurait toujours été à tems de l'attaquer avec avantage : mais revenons à notre ſujet.

Annibal ſorti par cette ruſe du territoire de Falerne alla paiſiblement camper, où il voulut, & n'eut plus d'autre embarras que de ſe procurer de bons quartiers d'hyver pour ſes troupes.

Cette nouvelle portée à Rome donna plus de priſe à la cabale, qui s'était formée contre le Dictateur, & plus de force à la calomnie. Annibal, qui de ſon côté était informé de tout ce qui ſe paſſait à la Ville, & qui aurait été bien aiſe qu'on l'eut débarraſſé d'un homme, dont la façon de conduire la guerre ne lui convenait nullement, tâchait par ſes démarches de faire croire que les accuſations, qu'on avait intentées contre le Général Romain, étaient fondées.

C'EST pour cette raiſon que le ruſé Carthaginois ayant commandé de mettre en feu tout le pays aux environs, défendit expreſſement de rien toucher aux terres de Fabius. Il y mit lui-même des ſauvegardes afin que ces ménagemens euſſent l'air d'un accord paſſé entre eux deux. Cette conduite d'Annibal ne manqua pas d'avoir ſon effet à Rome; ajoutez à cela les lettres de Minutius Felix, dans lesquelles il traitait ſon Général d'homme timide, & incapable de terminer une guerre; il l'accuſait auſſi d'avoir laiſſé échapper pluſieurs belles occaſions, qui s'étaient préſentées de battre les Carthaginois. Cependant Fabius mépriſait tous ces diſcours, & rappellé à Rome pour quelques ſacrifices il ordonna expreſſement, avant de partir, à Minutius, de ne rien entreprendre en ſon abſence, & de penſer beaucoup moins à remporter quelque avantage ſur les Carthaginois, qu'à empêcher qu'ils n'en remportaſſent ſur lui; mais ce Général de la Cavalerie fit ſi peu d'attention à cet ordre, obſerve Polybe, que, pendant qu'il le recevait, il n'était occupé que de la penſée de combattre.

AUSSI, à peine le Dictateur eut-il quitté l'armée, que Minutius abandonna les montagnes, deſcendit dans la plaine, & campa

ſur une petite colline proche de Larinum, non loin des Carthaginois. Quelques jours après Annibal ayant envoyé au fourrage un tiers de ſon armée, Minutius, avec ſa Cavalerie & ſes troupes légères, ſe jeta ſur les fourrageurs, en tua pluſieurs, & les pourſuivit juſque dans leur camp.

ANNIBAL étonné de tant d'audace ſort de ſes retranchemens, le repouſſe, & l'aurait entiérément défait ſans l'arrivée imprévue de Numerius Decimus Chef des Samnites, qui menait aux Romains huit mille hommes de pied & cinq cent chevaux. Le Carthaginois voyant paraître à ſon dos cette troupe, crut que c'était Fabius lui-même, qui revenait de Rome avec un nouveau renfort, & craignant quelque embûche, il ſe retira: Minutius le ſuivit, & avec le ſecours de Numerius il prit deux Châteaux à ſa vue. Il y eut dans cette occaſion ſix mille Carthaginois de tués & près de cinq mille Romains (*a*). Minutius envoya auſſitôt à Rome la nouvelle de ce prétendu avantage, qu'il appellait une grande victoire.

ROME nageait dans la joie, & on ne parlait partout que de cet exploit du Géné-

(a) *Plutarque vie d'Annibal.*

ral de la Cavalerie. Tous les clabaudeurs de Rome vantaient ſon courage, & aſſûraient la populace, qui dans ce tems avait entiérement pris le deſſus ſur le Sénat & les Patriciens, que ſi l'armée n'avait rien fait pendant toute cette campagne, ce n'était pas que les ſoldats manquaſſent de bonne volonté, ni de courage, mais qu'il fallait s'en prendre à la timide circonſpection, & à la prudence exceſſive du Dictateur.

Fabius de ſon côté mieux informé par des gens ſages de tout ce qui s'était paſſé, du péril que Minutius avait couru d'être entiérement défait, du petit avantage, qu'il avait remporté, mais qu'il devait bien plus encore à la fortune, qu'à ſa bonne conduite, & ſurtout du péril, que courait l'armée entre les mains d'un homme ſi préſomptueux, Fabius diſait hautement & avec fermeté, que Rome n'avait rien tant à craindre que la fortune du Général de la Cavalerie, & il ajoutait, qu'il *allait ſe rendre au plutôt à l'armée pour châtier la témérité de Minutius, qui avait combattu contre ſes ordres, & que ce n'était pas la fortune qu'il fallait conſidérer dans un Général, mais le bon ſens, & la bonne conduite* (a).

(a) *Plutarque vie d'Annibal.*

Le discours du Dictateur, que l'on connaissait assez pour un homme ferme, & qui se souciait fort peu des cabales de ses ennemis, quand il s'agissait du bien public, allarmèrent tous les partisans de Minutius. Ils ne savaient comment s'y prendre pour le soustraire à la rigueur des loix militaires, & à la puissance redoutable du Dictateur, à laquelle il ne leur était pas possible de pouvoir s'opposer ; cependant un certain Metellius Tribun du peuple, esprit turbulent & factieux, s'unit avec Caius Terentius Varro, homme de la lie du peuple, pétulant & fanfaron à l'excès, & que l'on verra bientôt mettre par son imprudence la République Romaine à deux doigts de sa perte. Ces deux hommes osèrent former le projet le plus extraordinaire, que l'on ait jamais pu imaginer, qui consistait à faire élire par le peuple un second Dictateur, *chose*, dit Polybe, *auparavant inouie chez les Romains.* Metellius fit assembler le peuple, & accusa devant lui Fabius non seulement d'incapacité pour conduire une guerre, mais encore de jalousie envers Minutius, qu'il avait toujours, disait-il, empêché de profiter des occasions favorables, qui s'étaient présentées de détruire

l'ennemi, & que s'ils en voulaient une preuve, ils n'avaient qu'à réfléchir ſur ce qui venait de ſe paſſer: qu'à peine le Dictateur avait quitté le camp, que les troupes délivrées de la dure contrainte, où il les tenait, étaient ſorties de leur retranchemens, & que, ſous la conduite de Minutius, elles avaient mis l'ennemi en fuite. Quand le diſcours du Tribun eut diſpoſé le peuple en faveur de Minutius, alors Varro oſa le propoſer pour ſecond Dictateur. Il fut élu à la pluralité des ſuffrages, & le Sénat eut la baſſeſſe de ſouſcrire à cet infame décret, qui aurait déshonoré à jamais un des plus grands hommes, qu'eût alors la République, ſi la vertu n'était hors des atteintes des caprices des hommes.

Fabius était à peine parti de Rome pour ſe rendre à l'armée, qu'il reçut dans ſa route des lettres du Sénat, qui lui apprirent que Minutius avait été crée ſecond Dictateur. Il reçut cette nouvelle, dit Plutarque, que je copie ici « avec cette fermeté d'ame, qui lui avait fait ſoutenir « avec tant de magnanimité toutes les calomnies, que l'on avait ſemées contre lui; « bien ſûr que les Romains, en lui égalant

" Minutius en autorité n'avaient pu le lui
" égaler en capacité & en habileté ".

En arrivant au camp il trouva Minutius plein de fierté & d'arrogance. Ils s'abouchèrent tous deux : Minutius lui propofa de commander alternativement un certain tems chacun à fon tour. Fabius vit très-fagement, qu'en confiant toute l'armée au pouvoir & à la témérité de fon Collègue, il aurait trop expofé la République. Il lui dit, qu'il ne partagerait point avec lui le tems du commandement, mais qu'il partagerait l'armée : efpérant par là qu'il pourrait peut-être parer en partie à l'imprudence de fon Collègue en fe tenant peu éloigné de lui, & furtout en ne perdant point de vue Annibal. Enfin il efpérait que du moins il aurait toujours confervé une partie de l'armée à la République. Minutius accepta le parti, & alla auffitôt camper dans un lieu féparé à quinze cent pas de Fabius.

Annibal informé de tout par fes efpions & par les prifonniers, qu'il fefait, reffentit une joie exceffive en voyant d'un côté Fabius affaibli de moitié, & de l'autre Minutius livré à toute fon étourderie, fur

tôt ſon Infanterie légère, & lui donne ordre de diſputer ce poſte avec vigueur, un moment après il fait marcher toute ſa Cavalerie pour la ſoutenir; enfin voyant qu'Annibal marchait lui-même au ſecours des ſiens, qui étaient ſur le côteau, il s'avança contre lui avec toutes ſes forces. Comme il ne vint pas dans l'eſprit de Minutius, que ce combat pût être engagé avec art, le croyant au contraire le pur effet du hazard, il fut ſi occupé de ce qui ſe paſſait à la colline, qu'il ne fit aucune attention à l'embuſcade. Dès que les armées furent en préſence, la Cavalerie de part & d'autre ne tarda point à charger; celle des Romains fut enfoncée par la Carthaginoiſe beaucoup ſupérieure en nombre, & ſe retirant vers ſes légionnaires y jetta le trouble & la confuſion. Cependant le combat ſe ſoutenait avec aſſez d'opiniatreté, & la victoire paraiſſait encore douteuſe, lorſqu' Annibal voyant que Minutius avait donné pleinement dans le piége, ſi bien qu'il prétait le dos à ſes troupes, qui étaient cachées, leur donna le ſignal. Elles ſe lèvent bruſquement en jetant de grands cris, & fondent à dos des Romains: alors toute l'armée ſe trouva dans le plus grand danger

d'être entiérement détruite, ce qui ferait infailliblement arrivé, fi Fabius informé des démarches de fon Collègue n'eût pris la précaution de faire prendre les armes aux fiens, pour fe tenir prêt à tout événement: & afin d'être mieux informé de ce qui fe pafferait, il fe porta lui-même fur une hauteur, qui était près de fon camp, d'où voyant les deux armées, il pouvait juger des événemens du combat. Ainfi dès qu'il vit le péril, auquel l'armée de Minutius était expofée, il fortit fur le champ à la tête de fes troupes, & vint au fecours de fon Collègue. Les Romains déjà débandés voyant arriver ce fecours, fe raffûrent, reprennent courage, fe rallient & fe retirent du moins en ordre vers Fabius. *Une grande partie de l'Infanterie légère périt dans cette action : mais il périt encore plus des légionnaires, & des plus braves. Annibal fe garda bien d'entreprendre un nouveau combat contre des troupes fraîches, & qui venaient en bon ordre* (*a*). Il ceffa donc de pourfuivre, & fe retira content d'avoir abaiffé l'orgueil de fon ennemi; d'ailleurs il ne fut nullement furpris de l'arrivée de Fabius: il avait bien jugé qu'il

(a) *Polyb. Liv. III. Chap. XXII.*

ne ferait pas toujours resté les bras croisés & sans rien faire. L'armée de Minutius eut de son côté de quoi se convaincre, que la vaine confiance de son Général avait été la cause de son malheur, & qu'elle ne devait son salut qu'à la sage conduite de son Collègue.

L'ACTION de Minutius après le combat ne doit pas être oubliée ici : elle est trop belle, trop rare, & d'un trop grand exemple pour la passer sous silence. Il fut le premier à reconnaître sa faute, & à l'avouer. Il assembla ses soldats, & après leur avoir fait un beau discours sur l'utilité, qu'il en revient d'obéir toujours à ceux, qui en savent davantage, il leur avoua qu'ils ne devaient leur salut qu'à la sage & généreuse conduite de Fabius : qu'ainsi ils se préparassent à se ranger de nouveau sous ses drapeaux, & qu'il allait le premier leur en donner l'exemple. Après cette harangue il fit lever le camp, & se porta dans celui de Fabius, l'alla trouver à sa tente, l'appella son père, & le pria instamment en présence de toute l'armée de lui pardonner ses fautes passées : ensuite il déclara, qu'il se démettait dès le moment même de sa Dictature, & que désormais il se tiendrait

trop heureux de lui obéir. Cette action de Minutius lui valut l'estime de tous les honnêtes gens, & fit entiérement oublier ses fautes.

Ses compatriotes ne furent pas si sages que lui, quoique Polybe nous dise qu'on sentit aussi à Rome combien la vraie science de commander, & une conduite toujours judicieuse & constante l'emportait sur une bravoure téméraire, & une folle démangéaison de se signaler (*a*). Les Romains oublièrent bientôt ces belles maximes, & le tems de la sagesse n'était pas encore arrivé pour eux.

Comme la saison était fort avancée on songea de part & d'autre à prendre des quartiers d'hyver. Du côté des Romains on se conduisit sur les avis & les lumières de Fabius, & les Carthaginois profitèrent de leurs magasins pour se refaire de leurs fatigues, & tout le monde se tint tranquille pendant l'hyver.

Au printems suivant on procéda à Rome à l'élection de deux nouveaux Consuls. Il parait à tout homme sage, vu les malheurs, que les Romains avaient déjà soufferts par

(a) *Polyb. Liv. III. Chap. XXII.*

la ſtupide ignorance, & l'inſupportable préſomption de leurs Généraux, qu'on aurait dû continuer à Fabius le commandement de l'armée; mais à Rome on oublia bientôt & les malheurs paſſés, & les ſervices importans, que Fabius venait de rendre. J'ai déjà dit, que dans ce tems là, la populace avait pris le deſſus ſur le Sénat & les Patriciens, & que par conſéquent elle diſpoſait à ſon gré des emplois de la République. Le Sénat très-redoutable au déhors était faible & tremblant dans ſes murs: il pliait continuellement ſous l'invincible opiniatreté des Tribuns, & ſous la licence effrénée du peuple. Terentius Varro le même, qui avait ſi fort cabalé pour faire élire Minutius ſecond Dictateur, bien loin d'imiter la modeſtie de ce généreux citoyen, ſe crut ſeul capable de terminer cette guerre. Cet homme, de la lie du peuple était fils d'un boucher, & avait, ſelon Tite Live, exercé lui-même cette profeſſion, dans laquelle il s'était enrichi (*a*); mais comme les richeſſes ne peuvent pas donner des talens, qui ne s'achètent jamais, & ne ſervent au contraire qu'à rendre un ſot tou-

(a) *Liv. II. Décad. III.*

jours plus impertinent & plus insupportable, celui-ci porta au suprème dégré l'une & l'autre de ces qualités. Il se servit de ses richesses pour gagner la multitude, & persécuter les gens de bien, Fabius surtout. Il dit dans une assemblée du peuple, *que la guerre, que les Nobles avaient attirée en Italie, n'en sortirait jamais, quand même on aurait plusieurs Généraux comme Fabius: que pour lui, il la terminerait le jour même, qu'il verrait l'ennemi* (a). Ces discours très-propres à émouvoir & à persuader une populace hébétée eurent tout leur effet. Le Sénat voulut contrecarrer cet insolent plébéien; mais ce fut envain. Bebius Herennius Tribun du peuple, parent de Terentius Varro, lui gagna la faveur du peuple & par là rendit son parti le plus fort. Il fut élu Consul avec Lucius Emilius.

COMME Annibal commençait à remuer, & que même il s'était déjà emparé de la Citadelle de Cannes, où les Romains avaient leurs entrepôts de vivres & autres munitions, qu'ils tiraient de Canusium, on envoya les deux Consuls à l'armée: ainsi l'ont vit de nouveau le commandement de l'armée par-

(a) *Plutarque vie d'Annibal.*

tagé entre deux Chefs, faute énorme, qui penſa encore une fois perdre entiérement la République, & qui ſera éternellement fatale à tous ceux qui l'imiteront. Cependant les préparatifs avaient été immenſes pour cette campagne, le Sénat avait augmenté la force de la légion, qui auparavant n'était que d'environ quatre mille fantaſſins & deux cent chevaux, & elle fut portée à cinq mille des uns & trois cent des autres, & on en leva quatre de plus, de façon que l'armée était de huit légions & d'autant d'auxiliaires, feſant en tout quatre vingt mille hommes d'Infanterie, & environ ſept mille de Cavalerie. Jamais les Romains n'avaient fait des efforts ſi grands: mais à quoi ſervent les nombreuſes armées entre les mains des mauvais Généraux, ſi non qu'à accélérer leur perte & à augmenter leur honte? Les deux Conſuls étant arrivés à l'armée, Annibal en fut ravi; car l'hyver ayant conſommé toutes ſes proviſions, il ne pouvait plus avoir des vivres que très-difficilement. Ainſi quoique ſon armée ne monta qu'à quarante mille hommes de pied & dix mille chevaux, il ſouhaitait avec ardeur d'en venir aux mains.

ÉMILIUS homme ſage, qui avait été inſtruit par Fabius ſur la façon de diriger cette guerre, & qui lui avait promis de ſe conduire ſelon ſes principes, ſachant d'ailleurs dans quelle diſette de vivres était Annibal, ne fut pas d'avis de précipiter les choſes, il ſe contenta donc en arrivant à l'armée de ſe camper à ſix milles du camp des Carthaginois pour les obſerver, mais Varro ſon Collègue fut d'un avis contraire, il voulait que ſans attendre on marcha à l'ennemi: ainſi la diviſion ſe mit parmi les Chefs; rien ne pouvait arriver de plus heureux pour Annibal. Comme les deux Conſuls commandaient tour-à-tour l'armée, le jour de Varro étant venu il décampa malgré les avis de ſon Collègue & s'approcha de l'ennemi. Annibal alla à ſa rencontre avec ſes armées à la légère & la Cavalerie, & l'attaqua vivement. Le Conſul ſoutint ce choc à la faveur de quelques corps des peſamment armés. Le combat s'échauffa & dura juſqu'à la nuit. Fut-ce à deſſein, ou fut-ce par la ſupériorité des peſamment armés, qui ſoutinrent à propos les Romains, il eſt certain qu'Annibal eut du deſſous dans ce combat. Auſſi Varro ne manqua pas de s'énorgueillir de ce petit ſuccès;

il avait si bonne opinion de lui-même, qu'il régardoit déjà Annibal comme vaincu, & attaché à son char de triomphe.

Le lendemain Emilius, qui, comme je l'ai déjà dit, n'était pas d'avis de combattre, car, quoique du double supérieur en force, il craignait de se commettre dans une plaine rase à la terrible Cavalerie d'Annibal, beaucoup plus nombreuse que la sienne, fit donc passer à son armée la rivière de l'Aufide, à la réserve d'un corps, qu'il laissa bien retranché de l'autre côté; par ce mouvement en s'éloignant un peu de l'ennemi, il s'était cependant mis à portée de soutenir ses fourrageurs, & d'incommoder ceux des Carthaginois, en attendant une occasion favorable de combattre avec avantage.

Annibal ne manqua pas de se présenter sur les bords de l'Aufide & de lui offrir la bataille; mais Emilius craignant toujours le désavantage du terrein, & jugeant d'ailleurs que la disette des vivres obligerait bientôt Annibal à décamper, ne sortit point de ses retranchemens, & se contenta seulement de bien faire garder les deux camps.

Annibal après avoir quelque tems morgué l'ennemi, voyant qu'il n'y avait pas moyen d'attirer Emilius hors de ses retran-

chemens, fit retirer l'armée dans son camp, conservant l'espérance de mieux réussir avec l'autre Consul. En attendant il détacha sa Cavalerie Numide contre ceux du petit camp, qui étaient obligés de venir à l'Aufide chercher de l'eau. Cette pétulante Cavalerie passa jusqu'aux retranchemens mêmes & empêcha les Romains d'approcher de la rivière. Cela piqua jusqu'au vif Varro, qui prenait cette action d'Annibal pour une cruelle insulte, & la sage retenue de son Collègue pour une insigne lâcheté, mais ne pouvant rien faire ce jour là, il attendit avec la plus grande impatience le lendemain, que c'était à son tour de commander l'armée.

Brulant d'en venir aux mains dès le point du jour, il fit prendre les armes & passer l'Aufide aux troupes du grand camp, qu'il joignit à celles du petit, ensuite il rangea son armée en bataille (*a*).

La Cavalerie Romaine A fut placée à l'aîle droite appuyée à la rivière, l'Infanterie B sur une plus grande profondeur qu'à l'ordinaire, & avec de très-petits intervalles entre les cohortes, eut le centre, & la Cavalerie des alliés C formait l'aîle gauche.

(a) *Voyez plan. 1.*

Des troupes légères DD, partie fut placée devant cette Cavalerie, & partie devant le front de l'armée.

PAR cet arrangement l'armée Romaine, quoique du double plus forte que celle des Carthaginois, parait avoir eu moins d'étendue (*a*). Emilius fut placé à la droite, Varro se mit à la gauche, & les deux Proconsuls eurent le centre.

ANNIBAL, avant de rien entreprendre, voulut bien reconnaître la disposition de l'ennemi : il ne tarda pas à s'appercevoir que les Romains cette fois s'etaient écartés de l'esprit de leur tactique pour s'approcher de l'ordonnance de la Phalange. De là il jugea qu'il ne lui convenait nullement de les affronter à la fois par toute l'étendue du front de bataille, puisque, comme il lui était impossible de se ranger sur autant de profondeur qu'eux, sans risquer d'être de beaucoup dépassé aux aîles, il n'aurait jamais pu ni les ébranler, ni soutenir leur choc. Il songea donc en habile Capitaine à rémédier au désavantage du nombre par

(a) Peut-être elle dépassait celle des Carthaginois de quelque peu à l'Infanterie : mais Annibal étant supérieur en Cavalerie, & s'étant rangé sur une moindre profondeur, le front de son armée devait égaler sur le total celui de l'armée Romaine.

une ſavante diſpoſition de ſes troupes, & par la fineſſe des manœuvres.

SUR ces judicieuſes réflexions, après avoir fait paſſer l'Aufide par deux endroits à ſon armée, il la rangea en bataille ſur une ſeule ligne. Il plaça ſa Cavalerie Eſpagnole & Gauloiſe E ſur l'aîle gauche appuyée à la rivière, pour l'oppoſer à la Cavalerie Romaine. Il fit paſſer la Cavalerie Numide F à ſon aîle droite vis-à-vis de celle des alliés. Son Infanterie Africaine GG, ſur laquelle il comptait le plus, & qu'il avait eu ſoin d'armer à la Romaine, il la partagea moitié ſur la droite, moitié ſur la gauche de ſon corps de bataille. L'Infanterie Eſpagnole H & la Gauloiſe I fut placée au centre, & les troupes légères KK repandues ſur tout le front de l'armée.

ANNIBAL ayant ainſi diſpoſé le tout ſelon ſes vues, il inſtruiſit en peu de mots ſes Officiers Généraux de ce qu'ils avaient à faire, & envoya chacun à ſa place. Aſdrubal fut mis à la tête de la Cavalerie de la gauche: Hannon eut le commandement de la droite: Annibal ſe plaça au centre avec ſon frère Magon (*a*). Après les harangues

(a) Je penſe bien que les lecteurs militaires verront que c'eſt pour ne pas multiplier les planches que je

accoûtumées, l'action commença des deux côtés par les troupes légères. Annibal avait bien recommandé aux siennes de faire durer le combat autant qu'elles auraient pu. 1., afin de donner le tems à sa Cavalerie de la gauche de défaire entiérement celle des Romains, sur quoi il ne mettait aucun doute, vu la bonté, & la supériorité de la sienne sur celle de l'ennemi. 2. Il voulait encore profiter du tems, que lui laisserait ce premier combat, pour faire exécuter à son centre les mouvemens en avant, qu'il s'était proposé, afin de présenter ce centre aux Romains comme une amorce en leur refusant les aîles.

Tout ce que ce grand homme avait prévu arriva, soit par la précision, avec laquelle tout ce qu'il avait ordonné fut exécuté, soit par l'ignorance des Généraux Romains, qui ne comprirent rien aux mouvemens d'Annibal, & qui ne s'apperçurent jamais qu'il rusait. Ainsi tandis que les armés à la légère en étaient aux mains, Asdrubal à la tête de la Cavalerie Espagnole, & Gauloise attaqua avec tant de furie la Ca-

---

présente les deux armées presque sur le point d'en venir aux mains, & non précisement comme elles furent d'abord rangées.

valerie Romaine, qu'il la culbuta. Dans ce rude choc plusieurs Cavaliers Romains furent renversés, les autres sautèrent à bas de leurs chevaux, manœuvre non moins ridicule que folle; aussi payèrent-ils cher leur sottise; car ils périrent tous presque jusqu'au dernier. Polybe dit expressement que ce ne fut plus qu'une vraie boucherie. Dès qu'Annibal s'apperçut de l'avantage de sa Cavalerie de la gauche, il commença sa manœuvre du centre, qui fut toute simple, puisqu'il ne s'agissait que de faire avancer les compagnies Espagnoles, & Gauloises, lesquelles étant sur seize de profondeur, à mesure qu'elles avançaient, les huit derniers rangs se deployaient en tiroir à droite & à gauche, & restaient en arrière pour se tenir appuyées à leur ligne, de façon qu'ils formaient comme les deux côtés d'une potence en arrondissant un peu les angles, ce qui donna à cette figure plutôt la forme d'un croissant que d'une potence. Quand ce mouvement fut achevé, il fit donner le signal aux troupes légères de se retirer. Par cette retraite le croissant se présenta à découvert. Les Romains, dont les troupes légères s'étaient aussi retirées derrière leur armée, se jettèrent avec fureur sur le sail-

lant de ce croiſſant ; les Eſpagnols, & les Gaulois ſe battirent avec courage. En attendant, Annibal, qui dirigeait lui-même toutes ces manœuvres, à meſure que les Romains ſe preſſaient au centre, feſait inſenſiblement couler à droite & à gauche les compagnies, qui formaient les côtés de cette potence arrondie, de façon qu'elles dépaſsèrent en arrière de toute leur longueur leur propre ligne. Alors le front, ou le travers de la potence combattant toujours en retraite vint ſe placer à l'autre bout. Ainſi toutes ces troupes finirent par former en arrière une potence renverſée, dont les côtés appuyés à leur ligne furent tout de ſuite renforcés par les troupes légères LLL, qui s'étaient retirées derrière l'armée (*a*).

Les Romains, qui penſaient qu'il ne s'agiſſait plus que de pouſſer leur pointe pour être victorieux, avançaient avec vigueur ; mais à meſure que leur centre s'allongeait en avançant, les intervalles d'entre les cohortes diſparurent, & leurs aîles ſe racourcirent de façon, que leur armée prit la forme d'un angle obtus, qui alla bientôt ſe précipiter dans ce gouffre, qu'Annibal lui avait ouvert. *Alors la plus gran-*

(a) *Voyez plan. 11.*

de partie de l'armée Romaine, dit Polybe, *fut enfermée des deux côtés entre les Africains, qui tournant une partie de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite chargèrent les ennemis en flanc des deux côtés*, tandiſque les troupes du croiſſant renverſé les combattaient en front, & les empêchaient de percer tout-à-fait au delà de la ligne. Les Romains étaient ſi ſerrés entr-eux, qu'ils ne pouvaient preſque plus ſe ſervir de leurs armes.

Sur ces entrefaites arrive Aſdrubal avec ſa Cavalerie M victorieuſe des deux aîles, qui je jeta avec fureur à leur dos, alors il n'y eut plus de reſſource pour eux, ils furent tous paſſés au fil de l'épée. Le Conſul Emilius couvert de bleſſures y fut tué après avoir vendu chérement ſa vie. Les deux Proconſuls Attilius, & Servilius y perdirent auſſi la vie en braves gens : cependant Varro cet homme déteſtable ſe ſauva à Venuſe avec ſoixante & dix Chevaliers.

PENDANT qu'il ſe fesait au centre cet affreux carnage, les Numides de leur côté pourſuivaient les fuyards de l'aîle gauche N, dont la plûpart furent joints, & taillés en piéce ſans miſéricorde.

Enfin, ſelon Polybe, ſoixante & dix mille Romains périrent dans cette bataille (*a*). Car il ne ſe ſauva de cette grande armée, de la Cavalerie Romaine, qui montait à plus de ſix mille hommes, que les ſeuls ſoixante & dix Chevaliers, qui ſe ſauvèrent avec Varro; & de la Cavalerie des alliés à peine trois cent maîtres purent ſe ſouſtraire aux épées de la Cavalerie Numide. De toute l'Infanterie, il n'y eut auſſi qu'environ trois mille hommes, qui ſe ſauvèrent dans les villes voiſines. Dix mille hommes de pied furent encore faits priſonniers dans les deux camps après la bataille.

Du côté des Carthaginois il y périt environ quatre mille Gaulois, quinze cent tant Eſpagnols, qu'Africains, & deux cent Cavaliers. Voilà quel fut le ſuccès de cette furieuſe bataille de Cannes, où périrent par la ſeule ignorance du Général Romain tant de braves Citoyens, & peu s'en fallut qu'elle ne cauſa encore l'entière ruine de la République.

Princes, Miniſtres, Chefs des nations, jetez un moment les yeux ſur ce triſte morceau de l'hiſtoire Romaine, & voyez à

(a) Tite Live fait monter la perte des Romains dans cette bataille à près de quatre vingt & dix mille hommes.

quels malheurs font exposés les États, lorſqu'ils manquent d'habiles Généraux, ou que la cabale & l'intrigue leur font préférer ces inſectes brillans, dont toute le mérite conſiſte dans un grand fond de vanité & une préſomption ſans bornes.

Vous êtes remplis d'humanité; car je vous vois émus de compaſſion, lorſque dans vos Villes pleines de tumulte & de fracas, un maladroit Roulier écraſe de ſa lourde charrette un malheureux Cretin : vos cœurs ſenſibles vous portent à donner les ordres les plus ſévères, afin de prévenir ces fâcheux accidens: mais que ſont ces déſaſtres, auſſi rares qu'inévitables dans le tumulte des Villes, & dans la complication des événemens de ce monde, en comparaiſon des malheurs que le mauvais choix d'un Général peut cauſer?

Pensez qu'une guerre conduite par des Chefs ignorans dépeuplera vos États, vous fera perdre vos Provinces, vous forcera à faire une paix honteuſe, & ce qui eſt pis encore avilira vôtre nation peut-être pour long-tems.

FORTERESSES.

LEs forteresses placées avec discernement, construites avec intelligence & bien approvisionnées sont assûrément d'excellentes barrières pour empêcher l'entrée d'un État, quand leur défense est confiée à des gens habiles : mais des exemples sans nombre, épars dans l'histoire de tous les tems, nous prouvent aussi que sans cette précaution ces redoutables boulevards des États n'ont été que de bien faibles obstacles contre des ennemis habiles, rusés & entreprenans. Je ne finirais pas sitôt si je voulais ici rapporter tous les exemples de places très-fortes & regardées, peut-être même avec quelque raison, comme imprenables, qui ont cependant succombé en très-peu de tems, soit par l'avarice, la faiblesse ou l'ignorance de ceux, qui les défendaient, soit par la hardiesse, & l'habileté de ceux, qui les ont attaquées.

Nous choisirons parmi cette foule de faits mémorables, que l'histoire nous présente, quelques uns des plus récens, comme moins ignorés, & plus instructifs pour s'être passés sous nos yeux.

La guerre du 1742. & celle du 1756.

m'en fourniſſent d'aſſez frappans pour le ſujet que je traite ici.

BERG-OP-ZOOM Ville très-forte par ſes fortifications & par ſon aſſiette (étant environnée de marais) le chef d'œuvre du célébre *Cohorn*, qui avait reſiſté en 1588. aux efforts du fameux Prince de Parme (*a*), & en 1622. aux attaques furieuſes du Marquis Spinola, qui y perdit inutilement plus de dix mille hommes, ce boulevard de la Hollande, qui s'était acquis le titre d'invincible, fut attaqué en 1747. par le Comte de Lowendal. Cette place était défendue par une garniſon très-forte, par deux cens pièces de canons, par des proviſions de toute eſpèce, qu'elle tirait de l'Eſcaut.

TOUS ces avantages rendaient ce ſiége ſi difficile, nous dit l'hiſtorien du ſiécle de Lovis XV., que l'on crut que l'entrepriſe échouerait.

Lowendal fut preſque le ſeul, qui compta ſur le ſuccès, & ce ne fut pas envain.

IL attaqua cette place avec tant d'habileté, & de valeur qu'au bout de trois ſemaines il l'emporta l'épée à la main (*b*),

(a) *Strada Iſt. della guerra di Fiandra Libro X.*
(b) *Vol. Siécle de Louis XV.*

ce qui lui valut le bâton de Maréchal, dont le Roi l'honora tout de ſuite.

Quelques méſintelligences parmi les Chefs, qui commandaient dans la Ville, l'audace éclairée du Comte de Lowendal, & le courage intrépide des troupes employées dans ce ſiége, mirent en trois ſemaines de tems, comme je viens de le dire, entre les mains de Louis XV. cette place regardée comme le plus fort boulevard des Hollandais dans les Pays bas, & que l'on tenait pour imprenable (*a*).

Il y fallut peut-être le concours de toutes ces circonſtances pour faire tomber une place, qui s'était autre fois ſi bien défendue avec moins de force, & de moyens contre les attaques de deux Capitaines des plus fameux, tels que Farneſe & Spinola.

Les Français, & les Eſpagnols réunis n'avaient pas été ſi heureux en Piémont en 1744. lorſqu'ils aſſiégèrent Coni. Cette Ville était alors bien loin de ce qu'elle eſt aujourd'hui : ſes fortifications n'étaient qu'à moitié faites, & l'on avait eu à peine le tems de réparer avec des faſcinages les endroits les plus expoſés, & ceux, où les murailles

(a) *Voyez le détail de ce ſiége dans la belle hiſtoire du Comte de Saxe par le Baron d'Eſpagnac.*

manquaient prefqu'entiérement : mais Charles Emanuel fut bien remédier à tous ces inconvéniens en confiant la défenfe de cette place à deux des plus grands hommes, qu'il eut alors dans fes troupes. L'un était le Baron de Leutron, & l'autre Monfieur Pinto. Le premier né en Allemagne fervait depuis long-tems dans les troupes du Roi de Sardaigne, où il s'était acquis beaucoup de réputation. Le fecond fimple Capitaine dans le génie, n'était bien connu alors que de fon maître, qui le choifit pour diriger les opérations de ce fiége fous les ordres du premier. Ces deux grands hommes, dont le zéle pour le fervice de leur maître ainfi que le génie, & le courage étaient égaux, fe promirent bien de défendre cette place jufqu'à la dernière extrémité, & de s'enfevelir plutôt fous fes ruines, que de la rendre avant d'avoir épuifé toutes les reffources de l'art : auffi foutinrent-ils quarante jours de tranchée ouverte, fans perdre un feul ouvrage extérieur. L'affiduité des travaux des affiégeans, la bonne volonté, & les prodiges de valeur des troupes des deux Couronnes, animées par la préfence des Princes, qui les commandaient, durent céder à la fermeté inébranlable de Leutron, foutenue de l'intelligente activi-

té de Pinto. Envain Monſieur de Bélidor ſi avantageuſement connu par ſes ouvrages fut-il envoyé à l'armée pour conduire les travaux de ce ſiége, il n'eut que la gloire de ſe meſurer avec un ennemi digne de lui, & l'occaſion de ſe convaincre qu'il y avait en Piémont un homme très-habile dans l'art ſublime de défendre les places. Envain l'Infant & Monſieur le Prince de Conti gagnèrent-ils le 30. Septembre la bataille de la Madone de l'Olme, cette victoire, qui honora leur courage, fut inutile pour l'avancement du ſiége. Coni continua à être défendu avec autant de courage que d'intelligence. La Ville était en cendres; mais les fortifications étaient en bon état; car on avait continuellement réparé pendant la nuit les dommages que les ennemis y feſaient durant le jour.

On était déjà bien avancé dans le mois d'Octobre, & l'armée des deux Couronnes ne pouvait encore ſe flatter de la moindre eſpérance de voir tomber cette Place. La rigueur de la ſaiſon, qui commençait à ſe faire ſentir, les pluies, qui tombaient en abondance, le danger, que l'on court dans ce pays, ſi l'on s'y arrête un peu tard, d'être ſurpris par les neiges, qui peuvent

dans une ſeule nuit fermer entiérement tous les paſſages des montagnes, toutes ces raiſons firent réſoudre les aſſiégeans à la retraite, & malgré un renfort de ſix mille hommes que Monſieur de Mirepoix conduiſait, & qui était prêt à joindre, le ſiége de Coni fut levé le 22. Octobre (*a*).

Le Roi de Sardaigne ſe rendit dans cette Ville deux jours après que les ennemis l'eurent quittée, il fit en préſence de tout le monde un accueil des plus diſtingués au Baron de Leutron, & l'établit Gouverneur de cette même Ville, que ſon courage avait ſi bien défendue; mais Leutron était trop grand pour ne pas aimer à partager ſa gloire avec le digne compagnon de ſes travaux. Après avoir fait des éloges en général de toute la garniſon, & l'avoir recommandée aux bontés du Roi, il lui préſenta Pinto, & lui dit ces mots: *Sire, il me ſerait impoſſible de dire à V. M. tout ce que ce brave Officier a fait pour la défenſe de cette place: ſa valeur, ſon intelligence, & ſon activité ſont au-deſſus de mes éloges.*

Charles Emanuel, qui ſavait ſi bien apprécier les ſervices importans, qu'on lui

(a) *Storia dell' anno 1744. lib. III. edit. d'Amſt.*

rendait, combla dans la ſuite Pinto d'honneurs & de récompenſes, & l'employa dans toutes les expéditions difficiles, dont cet excellent Officier ſe démêla toujours en grand homme (*a*).

(a) Il dirigea le ſiége d'Aſti en 1746. où cinq mille Français furent faits priſonniers de guerre; attaqua & prit dans la même année le Fort de Savone; cet homme incomparable aujourd'hui Comte Pinto, Lieutenant Général des armées du Roi de Sardaigne & Chef du génie, eſt un de ces hommes extraordinaires, que l'on ne voit guéres paraître que de loin à loin. Il s'eſt fait une maniére de fortifier les places, qui eſt uniquement à lui. Il a entiérement abandonné l'uſage de tous ces ouvrages extérieurs, dont on ſurcharge ordinairement les places ſous prétexte d'en retarder la priſe, qui ſouvent ne font que l'accélerer, & qui étant plus faits pour ſurprendre l'eſprit de certaines perſonnes, qu'utiles pour la défenſe de la place ne ſervent qu'à faire perdre inutilement bien de braves ſoldats, & à faciliter en même tems aux lâches les moyens de déſerter. Dans ſes ouvrages cet homme unique s'eſt réduit abſolument à la défenſe la plus eſſentielle, c'eſt-à-dire à la défenſe unique du corps de la place: auſſi met-il par cette méthode les Gouverneurs dans la néceſſité abſolue de ſe bien défendre, ſoit en conſervant à ceux, qui ſont braves leurs ſoldats le plus qu'il eſt poſſible, ſoit en ôtant à ceux, qui ſont lâches toute excuſe pour ſe rendre, ſous prétexte que leur garniſon eſt diminuée dans la défenſe de quelques ouvrages extérieurs, penſant après cela avoir aſſez fait pour mettre à couvert leur réputation, & qu'ainſi ils peuvent en tout honneur rendre la place.

Un autre avantage qui réſulte de la manière de conſtruire les forteresſes de cet homme admirable, c'eſt qu'elles ſont faites de façon qu'on y peut faire entrer, ſi on le juge à propos, des garniſons très-nombreuſes, en même tems que l'on peut auſſi les défendre avec très-peu de ſoldats,

Les événemens de la guerre de 1756. me fourniſſent un troiſième exemple. Il eſt des plus étonnans ; c'eſt un de ces coups de maître, qui ne peuvent être conçus, entrepris, & bien exécutés que par des Généraux du premier ordre.

En 1761. le Général Loudohn après avoir fait ſa jonction avec les Ruſſes, ſe propoſait d'attaquer le Roi de Pruſſe ; mais ce Monarque prit une poſition ſi avantageuſe ſur les hauteurs de Pitzchenberg entre Strigau & Schweidnitz, & fortifia ſi bien ſon camp, qu'il ne fut plus poſſible de l'attaquer.

Mais tout ce que je puis en dire ici n'eſt rien : ſi l'on veut connaître toute l'étendue du génie de ce grand homme, il faut aller en Piémont voir Demont, Coni, Exilles, & quelques autres places encore, qui ſont tous les jours l'étonnement des voyageurs inſtruits : cependant n' oublions pas de remarquer, que ſi le Comte Pinto a ſurpaſſé dans l'art de fortifier les places, tout ce qu'il y a eu juſqu'à préſent de grands hommes dans l'Europe, comme ſes chefs d'œuvres nous l'atteſtent aſſez ; il le doit en grande partie à la connaiſſance que les Princes mêmes, au ſervice deſquels il a le bonheur d'être, ont de cet art ſublime. Seul jugé par ſes maîtres, Pinto a pu donner tout l'eſſor à ſon génie, ſans jamais eſſuyer de ces contradictions qui font ſi ſouvent échouer les choſes les plus utiles. La jalouſie & l'ignorance forcées à ſe taire n'ont pu en aucune façon traverſer ſes deſſeins ; auſſi l'on peut avec raiſon mettre le Comte Pinto dans le très-petit nombre de ceux, qui font mentir le proverbe : *que nul n'eſt prophête dans ſa patrie.*

L'ARMÉE combinée resta ainsi deux semaines assez près de celle du Roi sans oser rien entreprendre; mais comme les fourrages commençaient à lui manquer il fallut songer à se separer. Le 9. Septembre l'armée Russe décampa de Strigau, & se retira vers le bas Oder, à vingt mille hommes près que le Feld Maréchal Butterlin laissa avec Monsieur de Loudohn. Le Roi de Prusse continua à garder son camp inattaquable de Pitzchenberg, ou comme d'autres l'appellent de Bruntzelvitz, jusqu'au 29. Septembre qu'il décampa & se porta à Grossnossen, s'avançant ainsi vers Neiss.

CE Prince était bien loin de penser qu'en s'éloignant de Schweidnitz cette place eût à courir le moindre danger: mais le Général Loudohn, qui était aux aguets, & qui depuis quelque tems avait formé des projets sur cette place, se garda bien de perdre un seul moment de tems pour les exécuter. Il fit secrétement préparer des échelles, & fit sur le champ des dispositions si judicieuses, que la place fut investie, sans que les troupes commandées pour cette expédition pussent seulement connaître de quoi il était question, car il les tint assez éloignées de la Ville, soit pour leur

cacher ſes deſſeins, ſoit pour ne point donner d'allarme aux ennemis, qui étaient dans la place. Et dès la nuit du 30. Septembre au premier Octobre il fit marcher ſes troupes ſur quatre colonnes, qui attaquèrent à la fois les quatre ouvrages extérieurs de Schweidnitz. Cette attaque fut ſi prompte, ſi bien dirigée, & exécutée avec tant de courage, que les aſſiégés n'eurent pas ſeulement le tems de tirer leur canon, que les quatre ouvrages étaient déjà emportés. Alors les Autrichiens pénétrèrent de toute part par les glacis, traversèrent le chemin couvert, & après avoir tué ou fait priſonniers tous ceux, qui défendaient les ouvrages extérieurs, ils eſcaladèrent la Ville, qui fut auſſi emportée avec tant de rapidité, que le Général Pruſſien de Zaſtrow n'eut pas ſeulement le tems de propoſer une capitulation. Il fut fait priſonnier de guerre avec les cinq bataillons, qui étaient en garniſon. On trouva dans la place plus de 150. pièces de canon, pluſieurs mortiers, des magaſins très-conſidérables, & une caiſſe militaire bien remplie.

On peut juger quelle fut la ſurpriſe du Roi de Pruſſe lorſqu'il apprit que Schweidnitz était au pouvoir des Autrichiens. Une

place si bien fortifiée, si bien munie, & défendue par une forte garnison. A peine trente six heures s'étaient ecoulées depuis qu'il s'en était un peu éloigné, que la voila déjà tombée entre les mains des ennemis; cela lui parut incroyable (*a*).

Ces trois exemples, que je viens de rapporter, suffisent, je pense, pour prouver ce que j'ai avancé, que le sort des places dépend bien plus des talens, & du courage de ceux, qui sont chargés de les attaquer ou de les défendre, que de l'excellence de leurs fortifications, & des moyens extraordinaires, que l'on emploit souvent bien inutilement pour prévenir leur perte. Ainsi c'est avec raison que l'on dit, qu'il n'est point de place imprenable, s'entend, si elle est attaquée par un habile homme, ou défendue par un sot Gouverneur.

(a) On n'a qu'à voir la lettre que ce Monarque écrivit au Général de Zastrow à cette occasion.

GÉNÉRAL CHEF COMMANDANT D'UNE ARMÉE.

UN jour étant dans ma bibliothèque, où j'ai tâché de raſſembler tous les Auteurs militaires de quelque conſidération tant anciens que modernes, qui ſont parvenus à ma connaiſſance, je m'occupais à parcourir les endroits de leurs ouvrages, où ils traitent des qualités eſſentielles à un Général d'armée. Xénophon, Onoſander, Végèce, Montecuculi, Feuquières, Santacruz, Folard, Puyſegur &c. tous passèrent tour-à-tour par mes mains. Je vis, comme je m'y étais bien attendu, que tous ces illuſtres auteurs s'accordaient ſur les qualités requiſes à un Général, qui doit commander une armée. Ils ne diffèraient entre eux que du plus au moins. Un âge mûr ſans être trop avancé, un tempérament robuſte & ſain, un génie pénétrant, un air martial, un cœur bon & une ame ferme, prudence, fidélité, libéralité, politeſſe, affabilité, éloquence, courage, vigilance & activité, telles ſont les qualités, qu'ils exigeaient. Un Général, qui les poſſéderait toutes, n'aurait pas beſoin des préceptes, que donnent enſuite ces auteurs; car un Général

prudent n'eſt point dans le cas qu'on l'avertiſſe, qu'il ne faut pas qu'il s'emporte dans la chaleur du combat, comme il eſt aſſez inutile de dire à un homme courageux qu'il faut qu'il paye de ſa perſonne, quand les circonſtances le demandent: auſſi nos actions ne ſont elles pour l'ordinaire, que les conſéquences ou les réſultats de nos vertus ou de nos vices.

Après avoir long-tems réfléchi ſur le grand nombre de qualités excellentes que ces auteurs prétendent devoir concourir dans la même perſonne pour former un Général parfait, je commençai un peu à douter que ce phénix des Généraux ait pu jamais exiſter. Ainſi pour en juger avec connaiſſance de cauſe, je me mis à lire avec attention l'hiſtoire de la plûpart des grands capitaines, qui ont exiſté depuis les tems connus, en confrontant toujours les divers auteurs, qui parlant de la même perſonne ſe contrediſent ſi ſouvent. Je vis d'abord qu'Alexandre à l'age de 30. ans avait déjà fini ſes conquêtes, & que la ſobriété n'était pas ſon partage. Céſar & Alcibiade avaient été de francs débauchés, Marius méchant & très-cruel, Lucullus très-gourmand, Agéſilas petit, boiteux &

très-vieux, quand il fit une guerre heureuse en Egypte à l'age de quatre vingt ans (*a*), Pausanias arrogant, & infidèle à ses concitoyens. Malbourough était avare, Anhalt brutal & emporté (*b*), Luxembourg contrefait & intriguant: cependant tous ces guerriers malgré quelques vices, qui peuvent avoir imprimé des tâches plus ou moins grandes à leur réputation, & les ont fait exclure du rang des hommes parfaits, ont pourtant été de grands hommes, tous ont été de vrais héros. Et la raison en est, que nul d'entre eux n'a été dépourvu de ces qualités fortes, qui constituent le grand homme, & qui sont l'essence de l'héroisme.

Parcourez attentivement l'histoire de leur vie, vous verrez par leurs actions, que tous ces grands guerriers ont été doués d'un génie actif, d'un courage invincible,

(a) Nam & statura fuit humili, & corpore exiguo, & claudus altero pede. *Corn. Nep. in vita Ages.*

Cum annorum octoginta subsidio Thaco in Ægyptum ivisset. *Ibid.*

(b) " Ce Prince joignait beaucoup de prudence à une " rare valeur: mais avec beaucoup de grandes qualités, il " n'en avait guères de bonnes: *Mémoire pour servir à l'Histoire de la Maison de Brandebourg Tom. II. pag.* 200. *Edit. de Berlin in* 4. 1767.

& d'une fermeté d'ame extraordinaire. Toutes les autres vertus, telles que la bienfaisance, l'humanité, la modestie, la bonté, la libéralité, la sobriété, la politesse vous feront chérir, vous feront estimer; mais c'est par les premières qu'on s'élève au-dessus des autres hommes, & qu'on s'attire leur admiration: aussi ce n'est que, lorsqu'on les possède au suprême dégré, qu'on est capable d'entreprendre, & d'exécuter les choses les plus difficiles: c'est alors que l'on est en état de diriger les plus grandes affaires, & que fait pour commander aux autres hommes, on est digne d'être placé à la tête des armées, dont la conservation & le succès dépendent presque toujours d'une seule tête. Voyez les armées Françaises toujours victorieuses sous les Condé, les Turenne, les Luxembourg, les Crequi, les Catinât, les Vendôme, les Villars, les Saxe. Les armées Espagnoles que n'ont elles pas fait sous les Philibert, les Egmont, les Albe, les Farnèse? L'Autriche doit ses plus brillans succès aux Bade, aux Montecuculi, aux Eugene. Une suite presque non interrompue de Princes, tous grands guerriers, ont porté la Maison de Savoye au point de splendeur,

où on la voit aujourd'hui. Perſonne n'ignore les prodiges de valeur des armées Suédoiſes ſous la conduite des Guſtave Adolphe, des Bannier, des Charles XII., des Renſchild, des Levenhaupt. Les armées Polonaiſes ont eu les plus brillans ſuccès quand elles ont été commandées par les Sigiſmond I., les Ladislas, Sigiſmond IV., les Jean Sobieski. Les Ottomans doivent leurs plus grandes conquêtes aux Orcan, aux Amurat, aux Mahomet I. & II., aux Soliman II. En Ruſſie un ſeul homme, un Prince doué d'une force d'ame extraordinaire a ſuffi pour tirer une grande nation de la barbarie, où elle était plongée. Le génie actif de Pierre le Grand a crée un nouveau monde, & ſa valeur guerrière s'eſt tranſmiſe à ſes ſoldats, qui la conſervent encore de nos jours toute entière. Enfin il ſerait trop long de faire ici l'énumération de toutes les autres nations, dont un ſeul homme placé à propos à la tête des armées a ſouvent prévenu la ruine, fait la gloire, & qu'il a rendues tout-à-coup reſpectables. Je laiſſe ce ſoin au lecteur philoſophe, qui pourra ajouter aux événemens paſſés ceux, qui ſont arrivés de nos jours, & conclure.

Qu'on ne penſe pas ſur ce que je viens de dire, que mon intention ait été de faire ici l'éloge des conquérans ; bien loin de là je regarde tous les conquérans dévaſtateurs, tels que les Attila, les Gengiskan, les Thamas Kouli-Kan, comme les plus grands fléaux, dont la terre puiſſe être affligée ; quoique je convienne cependant, que pour avoir fait ce qu'ils ont fait, il faut qu'ils ayent été doués d'un génie actif, d'un courage intrépide, & d'une force d'ame extraordinaire. Ainſi on peut les compter avec raiſon dans le nombre des habiles guerriers, & des grands conquérans ; mais ils ſeront éternellement exclus eux, & leurs pareils du nombre des bons Rois, & des bienfaiteurs du genre humain.

Ce que je me ſuis proposé de démontrer ici, c'eſt qu'un ſeul grand Général placé à la tête des armées ſuffit ſouvent pour faire briller une nation, la faire reſpecter, & en même tems aſſûrer ſon repos. Ainſi le premier ſoin d'un Prince, ou d'un Miniſtre, qui gouverne un État, devrait être de ne rien épargner pour ſe procurer des hommes ſi utiles & ſi rares.

GUERRE.

JE veux faire la guerre, diſait autre fois certain Prince à un Philoſophe, j'ai des droits à faire valoir, j'ai des affronts à venger. Fort bien, repondit le Philoſophe, la juſtice, même la plus rigoureuſe, permet qu'on faſſe valoir ſes droits quand ils ſont bien avérés, & il ne faut pas non plus ſouffrir des affronts; car ſi l'on paſſe légérement ſur ûn, on riſque d'en avoir bientôt cent à venger.

LE PRINCE.

JE ſuis enchanté de vous entendre approuver ma réſolution, je ne vous ai invité à ma cour que pour prendre vos conſeils; ainſi ce printems mon armée ſera prête à commencer les premières hoſtilités.

LE PHILOSOPHE.

PRINCE, n'allons pas ſi vîte. Si je vous ai dit, qu'il faut ſoutenir vos droits quand ils ſont inconteſtables, & ne point ſouffrir un affront pour ne pas s'expoſer à en recevoir d'autres, je ne vous ai pas pour

cela conseillé de faire la guerre. He! Comment aurais-je pu être si téméraire? moi, qui ne suis que d'aujourd'hui à votre cour, & qui ne connois ni vos moyens, ni vos ressources.

LE PRINCE.

Je n'ai qu'à ouvrir la bouche, tous mes sujets s'armeront, tous exposeront leurs jours pour mes intérêts.

LE PHILOSOPHE.

Je n'en suis point surpris, cela prouve qu'ils vous aiment comme leur père, & qu'ils vous respectent comme leur Souverain; mais des bras seuls ne suffisent pas pour faire une guerre heureuse.

LE PRINCE.

Eh bien! assemblons un conseil de guerre, mes Ministres, mes Généraux diront chacun leur avis; de cette façon nous connaîtrons ce qu'il y a de mieux à faire.

LE PHILOSOPHE.

Je vois deux grands inconvéniens à cela. L'un que vous ne viendrez jamais à bout de réunir toutes les volontés ; car chacun, pour ſe faire valoir, ſoutiendra opiniatrément ſon avis, & les intérêts particuliers n'auront pas moins d'influence ſur eux, de manière que vous ſerez toujours plus embarraſſé à déterminer ce qu'il vous convient de faire. L'autre inconvénient eſt que, quoique je ſois très-perſuadé qu'il n'y a aucun traître dans votre conſeil, il peut cependant ſe trouver un indiſcret, & un ſeul mot éventé peut vous être d'un grand préjudice. Le ſécret eſt l'ame des opérations militaires.

LE PRINCE.

Que me conſeillez vous donc de faire?

LE PHILOSOPHE.

Si vous voulez m'en croire, faites vous-même votre plan; digérez-le bien, que la modération, & l'équité préſident ſeules à

votre confeil. Perfonne ne peut mieux connaître vos vrais intérêts que vous; enfuite fi vous le jugez à propos, appellez, une à la fois, ces perfonnes, en qui vous connaiffez le plus de lumières, de franchife & de défintéreffement: faites leur examiner en votre préfence votre plan : ordonnez leur de vous dire librement leur fentiment, & faites le leur mettre par écrit: alors toute rivalité ceffant entr'eux, chacun fera de fon mieux pour vous bien fervir : chacun ignorant ainfi ce qu'un autre vous aura dit, vous les mettrez tous dans l'impoffibilité de fe contredire; par ce moyen leurs lumières, & leurs avis pourront vous être de quelque utilité.

LE PRINCE.

Je fuis d'autant plus frappé de la vérité de votre raifonnement, que ce que vous venez de me dire m'eft arrivé plus d'une fois; mais je veux faire encore mieux que ce que vous me propofez. Je veux, mon ami, que vous foyez mon feul confeil, je vous prie de me faire vous-même le plan de ma campagne.

LE PHILOSOPHE.

A DIEU ne plaiſe que je me mêle d'un métier, que j'ignore: n'entendant point l'art de la guerre, je me garderai bien de faire ce que vous me demandez: mais comme j'ai un peu étudié l'hiſtoire, j'ai eu occaſion d'obſerver quelles ont été les cauſes de tant de guerres malheureuſes! Combien de nations ſont tombées dans l'aviliſſement & l'eſclavage? Que de Rois ont fait le malheur de leurs ſujets, où même ſont deſcendus du Trône pour avoir entrepris mal à propos une guerre, c'eſt-à-dire pour avoir voulu faire la guerre quand il leur manquait preſque tout ce qui eſt néceſſaire pour la faire heureuſe? Ainſi je vous crois trop ſage pour vouloir entreprendre une guerre ſans avoir premiérement bien examiné, ſi rien ne vous manque pour la faire avec ſuccès.

LE PRINCE.

Vous parlez trop ſenſément; je me garderai bien de négliger un conſeil ſi ſalutaire: mais comme l'amour propre pourrait m'aveugler, aidez moi de vos lumières dans un examen de cette importance.

LE PHILOSOPHE.

J'Y consens, car jusques là je suis assez en état de vous satisfaire ; mais auparavant il me faut de votre part un aveu, qui devient un préliminaire indispensable, puisque vous voulez me consulter sur des affaires de la dernière importance.

LE PRINCE.

JE vous le promets.

LE PHILOSOPHE.

PRINCE ! êtes vous bien persuadé que, lorsque je suis venu à votre cour, sur un seul mot de votre part, ce n'est point l'espérance d'acquérir des honneurs, ni d'amasser des richesses, qui m'y a déterminé ?

LE PRINCE.

J'EN suis plus que persuadé. Il est assez aisé de juger à la vie, que vous meniez dans votre solitude, que les honneurs vous seraient à charge, & les richesses inutiles : cependant mon intention était de vous of-

frir l'un & l'autre, ſi cela pouvait vous attacher à ma cour.

LE PHILOSOPHE.

Non, je ſuis peu fait pour les premiers & je mépriſe trop les ſecondes pour m'en occuper; mais je ne vous ſuis pas moins attaché, & lorſque je me ſuis retiré dans ma ſolitude, je n'ai pas fait vœu d'être inutile au monde. Quand vous m'avez demandé, ſi j'avais eu des aîles, je m'en ſerais ſervi pour être plutôt auprès de vous. Vous avez & des talens & des vertus, qui font le bonheur de vos peuples. Pardonnez cette louange, qui m'eſt échappée. C'eſt la première, & elle ſera auſſi la dernière qui ſortira de ma bouche (*a*).

LE PRINCE.

Ah mon ami! qui vous recompenſera, ſi ce n'eſt moi des ſervices, que vous me rendez?

(a) Quand un Prince mérite des éloges il faut le dire à toute la terre. Mais en ſa préſence il faut ménager ſa modeſtie. Ses vertus, ſes bienfaits parleront bien plus haut que toutes les bouches de l'univers réunies.



LE PHILOSOPHE.

Né votre ſujet, je vous dois tous les inſtans de ma vie, & ſi je puis vous être utile, ſi je puis augmenter votre félicité en même tems que je ferai mon devoir, j'acquerrai une gloire, qui ſera au-deſſus de tous les biens, dont vous pourriez me combler, ainſi quand je vous deviendrai inutile, quand je quitterai votre cour je n'emporterai avec moi, que ma beſace & mon bâton. Maintenant que vous connaiſſez la pureté de mes intentions, quand vous le jugerez à propos nous diſcuterons vos intérêts.

LE PRINCE.

Nous ſommes ſeuls, j'ai du tems de reſte: nous pouvons dès à préſent entrer en matière. Je vous ai déjà dit les raiſons, qui me portent à vouloir la guerre. Maintenant examinons enſemble & les moyens, dont il faut ſe ſervir, & les précautions, qu'il faut prendre pour s'en promettre une heureuſe réuſſite.

LE PHILOSOPHE.

Je ne doute nullement, que les raiſons, qui vous déterminent à vouloir la guerre, ne ſoient très-ſolides : mais n'avez-vous point eſſayé de terminer auparavant les affaires à l'amiable?

LE PRINCE.

Oui, j'ai fait agir mes Miniſtres, qui ont expoſé mes droits, ils ont même été reconnus pour très-réels; mais des paroles, des délais, quelques propoſitions illuſoires, voila tout ce que j'ai pu obtenir jusqu'à préſent. Voudriez-vous après les démarches que j'ai faites, que j'euſſe la faibleſſe de renoncer à mes droits? & donnerai-je par là occaſion à mon adverſaire de croire que je le crains? affermirai-je par une lâcheté ſon opiniatreté à éluder toutes mes demandes?

LE PHILOSOPHE.

Vous avez raiſon, les faibleſſes, les lâchetés, ainſi que les demi-vengeances, & toutes ces ſublimes fineſſes, reſſources des eſ-

prits bornés ne peuvent jamais accréditer un Prince, & encore moins faire la prospérité d'un État. Le second Philippe, Antiochus, & Persée en rendront bon témoignage. Ils se sont tous trois perdus, pour avoir été faibles dans la guerre & lâches dans la paix, qu'ils n'ont jamais su demander autrement qu'à genoux (*a*).

LE PRINCE.

J'AI assez de raisons de me croire bien loin de ces extrémités : mais je périrais plutôt les armes à la main, que de faire quelque chose indigne de mon nom.

LE PHILOSOPHE.

HÉ bien puisque vous avez & le courage & la fermeté d'ame, vertus si nécessaires pour réussir dans les entreprises les plus difficiles, ne négligez point les autres avantages, puisqu'il ne dépend que de vous, de vous les donner.

(a) *Voyez Plutarque, Polybe.*

LE PRINCE.

Parlez, je vais vous prêter la plus grande attention, & je ne vous interromprai point, tâchez de votre côté de ne rien oublier.

LE PHILOSOPHE.

Pour procéder avec règle à l'examen, que nous nous propoſons, commençons par jeter un coup d'œil ſur les finances. Voyez ſi elles ſont en état de ſubvenir au moins aux fraix néceſſaires pour les préparatifs de la guerre, & pour ſoutenir ceux d'une première campagne, ſans recourir aux emprunts, ni anticiper ſur vos revenus; car rien ne fait plus d'honneur aux affaires d'un Prince , quand on ne le voit pas recourir à ces moyens dès le commencement d'une guerre: je ne vous parle point d'impoſitions; car vous ſavez trop, que ménager le bien de vos ſujets, c'eſt ménager votre propre bourſe, & que c'eſt un fond, qui eſt toujours prêt, mais dans lequel il ne faut puiſer que dans le dernier beſoin. Des finances, paſſez à examiner quels ſeront les alliés, que vous pourrez vous donner. De ceux-ci vous ſavez

qu'il ne faut compter que ſur ceux ou qui auront un intérêt direct à vous ſervir, ou à qui du moins votre proſpérité pourra être de quelque avantage. Pour ceux, qu'un ſimple mécontentement paſſager aura aliénés de votre ennemi, il eſt toujours bien fait de ſe les attacher, ſi l'on peut, ne fût ce que pour les ôter à votre adverſaire; mais il ne faut pas trop compter deſſus, parceque ou ils n'agiront que très-mollement, ou au moindre avantage, qu'ils vous verront prendre ſur votre ennemi, ils vous abandonneront; car il ne faut pas ſe flatter que de petits intérêts paſſagers puiſſent les faire agir contre l'intérêt de leurs propres états. Après avoir bien calculé avec vos finances, & après avoir adroitement négocié pour vous donner le plus d'alliés, qu'il vous ſera poſſible, deux points très-eſſentiels pour bien établir une guerre, paſſons à un autre non moins important: c'eſt celui des Généraux. Avez-vous au moins parmi vos troupes un de ces génies ſupérieurs, de ces hommes rares, de ces ames fermes, qui ne s'étonnent jamais de rien, & qu'on voit ſe tirer des plus grands dangers, comme en ſe jouant? Vous me répondrez, que vous vous mettrez

vous-même à la tête de vos troupes. Cela eſt fort bien, un Prince eſt toujours à compter pour beaucoup à la tête de ſes ſoldats; mais une maladie, des affaires d'état, ou de famille peuvent faire, que vous ſoyez obligé de quitter l'armée; alors il vous faut pour remplir cette place un homme, ſur lequel vous puiſſiez compter, un homme, qui ſoit en état, non ſeulement de ſuivre vos deſſeins, mais qui ſoit capable de prendre ſur le champ un parti, & de profiter, s'il le faut, des fautes, que l'ennemi pourrait commettre en votre abſence, & dont il ne pourrait jamais être à tems de vous informer auparavant que d'agir. Vous ſavez que les inſtans ſont précieux à la guerre, & qu'il ne faut pas les laiſſer échapper. Enfin il vous faut un homme, ſur lequel vous puiſſiez vous repoſer entiérement. Si au contraire vous mettez votre armée dans les mains d'un homme médiocre, ſoyez ſûr qu'il ne fera que des choſes bien médiocres, & ce ſera même beaucoup, s'il s'en tire avec un médiocre honneur. N'allez pas compter pour beaucoup les inſtructions, que vous lui donnerez en quittant l'armée; car comme il n'en ſaiſira pas l'eſprit, il s'y tiendra ſi ſervilement attaché qu'il

ruinera vos affaires, à force de vous obéir. Je ne parle point d'un Général ignorant, vous aimez trop vos troupes pour jamais les confier en de telles mains.

QUAND je lis l'hiſtoire, & que je vois les voies ténébreuſes, que certaines gens ont tenues, & les cabales indécentes, qu'ils ont ourdies pour parvenir à la tête des armées, dont ils n'ont pas manqué de faire le malheur, je ſuis ſi fort courroucé contre eux, que je ſerais tenté d'approuver la coûtume de certains peuples, qui mettent leurs Généraux en croix quand ils échouent dans la guerre.

Vos troupes ſont belles, & je les crois bien diſciplinées; mais ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'elles ſoient infatigables; des troupes qui ne ſont point accoûtumées au travail, ſouffrent conſidérablement au commencement d'une guerre, les maladies en emportent beaucoup. Or que ce ſoit les maladies, ou l'ennemi, qui tuent vos ſoldats, la choſe ſera également funeſte pour vous.

APRÈS les troupes donnons un coup d'œil aux places. Je ſais que vous en avez d'excellentes, & qui plus eſt, qui ſont très-bien munies; mais ne croyez pas que ni la hauteur de leurs murailles, ni l'épaiſſeur de leurs tours coupées dans le roc

ſuffiſent pour les défendre contre un ennemi adroit & entreprenant. Si vous n'y mettez un Commandant habile, & d'une trempe d'ame auſſi dure que le roc, dont vos places ſont formées, elles ſeront emportées en moins de tems que vous ne penſez, ſi ce n'eſt par force, ce ſera par ruſe ou par adreſſe. Il n'y a qu'à ouvrir l'hiſtoire pour voir combien de bicoques ont fait le déſeſpoir des armées les plus fortes, qui ſe ſont morfondues quelque fois ſous leurs murs ſans en venir à bout, & cela par la ſeule valeur, & habileté de celui, qui les défendait; tandiſque de très-fortes places ont été emportées en très-peu de tems par la lâcheté, l'ignorance, ou l'imbécillité de ceux, qui les défendaient. Ainſi vous voyez combien il eſt important d'avoir de bons Ingénieurs tant pour défendre vos places, que pour attaquer celles de l'ennemi.

Il en eſt de même de vos machines de guerre de toute eſpèce : il eſt bon que votre arſenal en ſoit bien fourni, comme il l'eſt ; car une armée doit en avoir un nombre ſuffiſant à oppoſer à celles de l'ennemi; mais ici encore il vaut mieux s'appliquer à les perfectionner, ainſi qu'à bien choiſir les Officiers, qu'on deſtinera

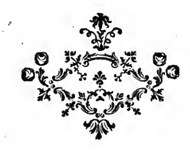
pour les diriger, que de s'occuper à les multiplier à l'excès. D'ailleurs toutes utiles qu'elles vous puiſſent être, n'en faites jamais votre principal, elles ne doivent être qu'un acceſſoire, elles doivent vous ſéconder dans vos opérations; mais c'eſt dans la tête du Général, & dans la valeur des troupes, qu'on doit mettre toute ſa confiance.

Il me reſte encore à vous parler d'un abus très-grand, que j'ai remarqué en parcourant l'hiſtoire, lequel ſe gliſſe facilement dans les armées; c'eſt la trop grande quantité d'équipages, qui eſt toujours d'un grand empêchement aux opérations militaires. Il faut veiller avec attention à modérer autant que l'on peut cet abus; mais il eſt bien plus néceſſaire encore d'en bannir le luxe, & la magnificence: dans une armée il ne doit y avoir d'autre métal que le fer. Toutes ces robes de pourpre, ces manteaux brodés, ces houſſes, ces caparaçons, ces brides, ces épées, où l'or, l'argent, les pierreries brillent à l'envi, tout cela n'eſt qu'un appât de plus, qui aiguillonne l'audace de l'ennemi. On eſt bien plus entreprenant contre une armée affaiſſée ſous ſes richeſſes, que contre une, où il n'y a rien que des coups à gagner. Je

pourrais tolérer à mon armée quelques aiſes de plus, que la ſévérité de la diſcipline militaire ne le comporte, parcequ'elles ſont devenues preſque indiſpenſables ſelon notre façon de vivre actuelle. Mais je ne permettrais jamais à qui que ce fût d'avoir ni dans ſa parure, ni dans ſes meubles, ni dans ſes uſtenciles pour une drachme d'or, ni d'argent. Et c'eſt avec raiſon qu'Alexandre, voyant ſes ſoldats chargés de riches, & immenſes dépouilles priſes ſur les Perſes, fit mettre à leur inſçu le feu à leurs équipages, en commençant par le ſien, afin d'en débarraſſer ſon armée. Si Annibal en avait uſé de même avec ſes ſoldats, ſon armée ne ſe ſerait pas corrompue dans ſon quartier d'hyver à Capoue.

VOILA, Prince, les réflexions, que j'ai faites en parcourant attentivement l'hiſtoire. Ce ſont autant de préceptes invariables pour tous les tems, pour tous les lieux, & pour toutes ſortes d'armées. Aucune Puiſſance ſur la terre ne peut s'en écarter ſans en reſſentir, plus ou moins, les triſtes effets. Je n'entrerai point dans les autres parties de la guerre, telles que la façon d'aſſembler les armées, de les camper, des différentes eſpèces de camp, des marches

en avant, des retraites, des passages de rivières, par ruse ou par force, des fourrages, des escortes, des enlévemens de postes, de quartiers, de convois, des batailles, des quartiers d'hyver, de l'attaque, & défense des places, des espions, des guides, des vivres, des hôpitaux, &c. Toutes ces parties regardent le Général en chef, & je ne pense pas qu'on puisse établir des règles certaines de conduite à cet égard. Ainsi, comme vous le voyez, les préceptes pour diriger une guerre avec succès, se divisent en deux parties: la première regarde le Souverain, la seconde c'est l'affaire du Général.



HABILLEMENT.

LA façon d'habiller la troupe peut-elle être une chofe fi indifférente, de fi peu d'importance, & par conféquent fi arbitraire, qu'elle ne dépende entiérement que du caprice? ou bien, peut-il y avoir des raifons affez fortes pour déterminer à cet égard un choix de préférence, tant pour la couleur, que pour la forme de l'habit du foldat? Voilà, ce me femble, un point d'économie militaire affez important pour mériter une petite difcuffion à part. Ainfi je demanderai d'abord s'il ne ferait pas de la plus grande utilité, que l'habit du foldat eût les trois qualités fuivantes.

Premiérement qu'il fût d'une couleur peu éclatante, afin d'éviter que le foldat foit vu de trop loin, parceque, quelque foit l'expédition militaire, que l'on veuille exécuter, plus on s'approchera de l'ennemi fans être apperçu, & plus on fera affûré de la réuffite, & moins auffi l'on perdra d'hommes dans l'approche. Quel avantage n'aurait-on pas fi l'on pouvait fe rendre invifible? Donnons nous donc cet avantage autant que cela dépend de nous.

2. Il devrait être fait de façon à pouvoir s'en revêtir le plus promptement possible ; car il est clair qu'il ne faut pas que la toilette du soldat soit longue : il est des occasions à la guerre, où le retard d'une seule minute peut être très-préjudiciable. Evitons donc cet inconvénient puisqu'il nous est si facile d'y rémédier.

3. Il doit encore être fait de manière à ne jamais incommoder le soldat dans aucun de ses mouvemens, & surtout à ne point gêner la circulation du sang ; ce qui occasionne une infinité de maladies, & rend beaucoup de soldats cacochimes. Le soldat, le fantassin surtout, en tems de guerre est au moins huit, ou neuf mois dans chaque campagne sans se dépouiller. Comment prétendre qu'il puisse se conserver en santé s'il est continuellement gêné, & resserré dans son habillement comme dans un étui ? Donnons donc au soldat, si nous voulons le conserver sain, un habillement propre à le reparer des intempéries des saisons, & qui ne lui empêche ni les digestions, ni la circulation des humeurs.

Pour parvenir à bien juger quelle peut être la façon la plus commode d'habiller le soldat, il ne faut pas le considérer tran-

gé en parade ſur une belle place, mais ſe le repréſenter à travers les champs, paſſant des marais, graviſſant des hauteurs, ſe fourrant dans les bois, traverſant des rivières, fouillant la terre, & ſouvent excédé de fatigue, expoſé aux pluyes, aux vents, aux froids les plus rigoureux. C'eſt en l'enviſageant ſous tous ces points, que l'on s'appercevra que tel habillement, bien joli pour faire une parade, n'eſt ſouvent que très-incommode, & nullement propre pour la guerre.

Était-on bien ſage, il y a quelques années, quand la manie de vêtir le ſoldat d'un habillement ſi étroit, qu'il pouvait à peine ſe mouvoir, avait gagné preſque toute l'Europe. Ses ſouliers avaient des talons fort hauts, pour le faire paraître plus grand, ſes guêtres étaient ſi ſerrées, qu'il lui fallait un crochet de fer, & beaucoup d'effort pour ſe guêtrer, & quelque fois on lui ajoutait encore des gras de jambes poſtiches. Les culottes, la veſte, & l'habit même étaient ſi étroits, qu'ils le laiſſaient à peine reſpirer. Enfin nos ſoldats vêtus de la ſorte, pouvaient très-bien être comparés à ces animaux, que quelques naturaliſtes nous décrivent avec des membres ſi roides,

qu'une fois qu'ils ſont couchés ils ne peuvent plus ſe relever. On s'eſt à la vérité un peu corrigé depuis quelque tems ſur cet article: mais que l'on eſt encore loin, & qu'il reſte bien de préjugés à vaincre, auparavant qu'on en vienne à donner aux ſoldats un habillement tel, qu'il leur faudrait pour rémédier à tous les inconvéniens, dont nous venons de faire l'énumération.



INFANTERIE.

SI l'on veut avoir de bonne Infanterie, il faut premiérement qu'elle ſoit ſolide, c'eſt-à-dire, conſtante & fidèle à ſes drapeaux, de façon à aimer mieux perdre la vie que de les abandonner. Et il n'eſt pas ſi difficile qu'on le penſe de la rendre telle, ſi l'on ſait s'y prendre comme il faut (*a*).

CHEZ les Romains le ſerment était une attache bien forte pour empêcher les ſoldats d'abandonner leurs enſeignes. Les Ruſſes tiennent un peu des Romains ſur cet article, & ils s'en trouvent très-bien.

2. ELLE doit être en état de faire des marches longues, & rapides dans toutes ſortes de terreins, ſans être excédée, & c'eſt en la tenant en haleine par des fréquentes promenades, que l'on parvient à lui donner cette légéreté, qui fait l'eſſence d'une bonne Infanterie (*b*).

3. ELLE doit ſavoir fouiller la terre, afin de pouvoir dans le beſoin élever des retranchemens, former des redoutes, ſe faire des épaulemens &c. &c.

(a) *Voyez ci-après l'Article* Solde.
(b) *Voyez ci-après l'Article* Pas.

Je ſens, qu'en l'exerçant à cette ſorte de travail, ce qu'on appelle aujourd'hui *la bonne tournure du ſoldat*, pourra un peu en ſouffrir ; car des ſoldats, auxquels on fera foüiller la terre, auront les épaules un peu moins applaties, & les mains plus rudes : mais ſera-ce un ſi grand malheur quand même ils perdraient un peu de cet air perruquier, que l'on s'efforce de leur donner dans preſque toute l'Europe, pour ſe former un tempérament plus robuſte, & acquérir un air un peu plus martial, qui leur ſiérait peut-être mieux ? Il ne faut cependant pas ſe flatter que l'Infanterie puiſſe ſervir en tems de guerre à la conſtruction de ces ouvrages journellement ſi néceſſaires, ſi on ne lui a appris en tems de paix à ſe ſervir des outils propres à remuer la terre, en l'occupant à des travaux utiles.

4. Notre façon de faire la guerre exige encore que l'Infanterie ſache bien charger ſes armes, & parfaitement bien ajuſter ſes coups, ſans cela elle ne fera qu'étourdir l'ennemi par un grand bruit ſans lui faire beaucoup de mal ; témoin la battaille de Czaslau, où l'Infanterie Pruſſienne tira un million ſept cent mille coups de fuſil, & il y eut à peine deux mille Autrichiens morts, ou bleſſés.

L'INFANTERIE du Roi de Sardaigne ajusta mieux ses coups à l'affaire de l'Assiette (*a*).

AINSI il faut sur toute chose apprendre aux soldats à bien charger leurs armes, & ne pas épargner la munition, si l'on veut avoir d'excellente Infanterie pour la guerre. Ce n'est qu'à force de la faire tirer à différentes distances, & dans toutes sortes de positions, qu'on parviendra à lui former l'œil & la main : c'est à peu près de cette manière qu'un habile maître de chapelle se forme la main à force de toucher son cla-

(a) *Voyez le siecle de Louis XV. Storia dell' Anno* 1747. Le Piémont est peut-être le pays, où l'on peut le plus facilement former d'excellente Infanterie. Comme le port des armes n'est point défendu, tous les paysans savent parfaitement manier le fusil, plusieurs sont excellens chasseurs. D'ailleurs dans toutes les Villes, & dans presque tous les Villages du Piémont il y a des endroits établis, où la jeunesse tous les ans pendant trois ou quatre mois s'exerce à tirer au blanc, & il y a des prix fixés pour ceux, qui portent les plus beaux coups, outre que c'est un point d'honneur parmi eux, que de bien tirer. Les paysans dans ce pays, surtout ceux des montagnes & des collines, sont légers, bien bâtis, & fort endurcis à la fatigue, enfin tels qu'il les faut pour faire d'excellens fantassins. Si dans ce pays on savait exclure des troupes tous ces mauvais garnemens, qu'on enrôle dans les Villes, comme perruquiers, valets, garçons, apprentifs &c. tous libertins fieffés, qui ne sont que débaucher les autres, & les induire à la désertion, si, dis-je, on prenait cette précaution, on y formerait la plus solide, & par conséquent la meilleure Infanterie de toute l'Europe.

vier, & qu'il parvient à faire des paſſages très-difficiles, ſans y ſonger, par la grande habitude, qu'il a de toucher de cet inſtrument.

Voila les qualités principales, qui doivent concourir pour former une bonne Infanterie. Maintenant en Europe l'Infanterie Ruſſe eſt peut-être celle, qui en réunit le plus.



LACHETÉ, POLTRONNERIE.

DEUX vices, qui semblent se toucher de bien près. Ils sont si vilains, si horribles, que je défie qu'une constitution militaire put subsister, si jamais ils étaient ouvertement tolérés. Cependant, quoiqu'on doive toujours sévir avec la plus grande vigueur contre ces deux vices, qui de leur nature rendent infame tout militaire, qui en est atteint, si l'on veut y réfléchir, on trouvera pourtant une assez grande différence entre eux. L'homme lâche est bien autrement vilain, dégoutant, exécrable encore que le poltron. *Un poltron*, dit très-bien un Auteur moderne, *peut être un fort honnête homme, tant qu'il n'occupera pas la place d'un homme courageux* (*a*) (car dès lors il cesserait de l'être), mais un lâche, en quelqu'endroit qu'on le place, on ne peut absolument rien en attendre de bon. Méchant, craintif, soupçonneux, si malheureusement il a du pouvoir, il persécutera tous les honnêtes gens, & sera l'ennemi caché de tous ceux, en qui il connaîtra du courage. Toujours prêt à être corrompu,

(a) *Mes loisirs page* 12. *édit. de Paris en* 12. 1756.

ſa vilaine ame ne calculera ſes démarches, que ſur le profit, qui pourra lui en revenir. Une action quelqu'atroce, quelqu'injuſte, quelque baſſe qu'elle puiſſe être, ſoyez ſûr qu'il la commettra, dès qu'il pourra la faire ſans riſque.

Q'UN ennemi lui faſſe des menaces, quelques chimériques qu'elles ſoient il l'épouvantera ſi fort, qu'il le réduira à ce qu'il voudra; s'il aime mieux l'acheter, il ſera toujours prêt à ſe vendre à beaux déniers comptans. Enfin il eſt impoſſible de dire juſqu'à quel point une ame lâche peut porter ſon infamie, cette affreuſe maladie tient à ſon eſſence, & devient par cette raiſon abſolument incurable; & il vaudrait cent fois mieux n'être pas né que de poſſéder une telle ame. Enfin un homme lâche eſt toujours à coup ſûr un inſigne poltron.

LA poltronnerie au moins ne rend infame celui, qui en eſt atteint, que lorſqu'il a la témérité aveugle d'occuper, comme nous avons dit, une place, dont le courage doit être la première vertu. D'ailleurs un homme ſans courage toutes les fois, qu'il n'aura aucun riſque à courir pour ſa per-

fonne, pourra être un citoyen utile, un homme honnête, un efprit éclairé, & pourra même vifer à cette efpèce de gloire, que l'on peut acquérir fans péril.

Demosthènes fut un infigne poltron. Tout le monde fait qu'à la bataille de Chéronée il jeta fes armes pour fe fauver plus vîte; mais fur la tribune aux harangues il était le premier homme de la République. Je laiffe à part l'hiftoire de la coupe d'or, qu'il reçut d'Harpalus; car il faut pour fauver fon honneur, penfer que ce fut plutôt la beauté de l'ouvrage, qui la lui fit accepter, que le vil profit, qui pouvait lui en revenir (*a*). La valeur ne fut pas non plus, à ce qu'il me paraît, le partage de Ciceron, à en juger par fes démarches vis-à-vis de Céfar & d'Augufte. Auffi Montagne, dans le jugement qu'il porte de ce célébre Romain, ne s'en laiffe pas impofer par fes exploits de Cilicie. *Quant à Ciceron*, dit il, *je fuis du jugement commun que hors la fcience, il n'y avait pas beaucoup d'excellence en fon ame* (*b*). Par ces deux exemples on voit, qu'il n'eft pas im-

(a) *Voyez Plutarque vie de Demofthènes.*
(b) *Effais de Montagne Liv. II. Chap. X.*
Voyez auffi Plutarque vie de Ciceron, & de Demofthènes.

possible, pas même bien rare de trouver des grands hommes parmi ceux, à qui la nature a refusé cette disposition d'ame, qui porte à entreprendre des actions hardies, au risque même d'une existence, de laquelle on doit faire abstraction quand on veut exécuter de grandes choses. Mais je défie de trouver jamais dans la classe des ames lâches de tels hommes.

Quel parti voulez-vous tirer d'un Therfite, d'un Bessus? Le premier ne savait qu'invectiver contre ce qu'il y avait de plus braves dans l'armée des Grecs, jusqu'à ce qu'ayant osé s'attaquer à Achile même, ce héros lui fit subir le sort de certains insectes quand ils deviennent trop incommodes; car il l'écrasa d'un coup de poing. L'autre plus infame encore oubliant à la fois & la fidélité, qu'il devait à son Souverain, & les bienfaits, qu'il en avait reçus (*a*), osa porter sur lui sa main sacrilège, croyant par là faire sa cour à Alexandre, comme si un véritable héros pouvait tolérer de si infames trahisons, ou souffrir un moment la présence d'un lâche: aussi il reçut la juste punition de son crime; Alexandre sans seulement daigner jeter les

(a) Il l'avait fait Gouverneur de la Bactriane.

yeux ſur lui, ordonna qu'on le fit mourir du ſuplice des eſclaves (*a*).

OBSERVONS encore, que le courage n'eſt autre choſe, que le ſentiment réel, ou imaginaire qu'un homme a de la ſupériorité de ſes forces. Un Flibuſtier était ſi perſuadé qu' il valait ſeul vingt Eſpagnols (*b*), que dans l'occaſion il n'héſitait pas un moment à les attaquer; de façon que l'on peut dire, qu'il acquérait en forces idéales par ſon courage ce qui lui manquait réellement en forces phyſiques.

AINSI pour former des troupes vraiment invincibles on ne ſaurait jamais leur donner aſſez de cet enthouſiaſme guerrier, qui leur fait regarder le courage comme la première des vertus, & afin d'entretenir cet eſprit héroïque, ſi néceſſaire à des gens deſtinés par leur état à affronter les plus grands périls, il faut avoir l'attention de ne jamais ſouffrir parmi eux aucun individu, qui ait donné la moindre marque de faibleſſe.

(a) *Voyez Plutarque vie d'Alexandre.*
Diodore de Sicile dit qu'Alexandre livra Beſſus au Frère de Darius, qui le fit couper en petits morceaux. *Voyez Liv. XVII.*

(b) *Voyez l'hiſtoire philoſophique Tom.* 4. *de l'édition en* 12.

Tout Officier, ou ſoldat convaincu de lâcheté doit être ſur le champ flétri, & chaſſé des troupes. Il n'eſt quelque fois même, que trop malheureuſement néceſſaire, pour le bien des affaires de confondre l'innocent avec le coupable.

C'est pour cette raiſon, que l'on ne ſaurait déſapprouver la conduite d'un Prince, qui de nos jours ne voulut jamais plus entendre parler d'aucun de tous ceux, qui ſe trouvèrent faire partie d'un corps de troupes, qui dans une occaſion, ſi l'on veut aſſez périlleuſe, préféra de conſerver la vie, en rendant les armes, à une mort glorieuſe, que des troupes vraiment courageuſes auraient choiſi ſans héſiter.

Un autre moyen infaillible pour augmenter le courage des troupes conſiſte à ſavoir leur donner des Chefs, en qui elles ayent une entière confiance, c'eſt-à-dire pour leſquels elles ayent une véritable eſtime bien ſentie. Comment les ſoldats d'un Condé, d'un Luxembourg, d'un Eugene auraient-ils pu être des lâches, quand de ſi braves Chefs leur tranſmettaient leur valeur héroïque, comme la bougie la plus pure communique ſa vive flamme à cent mille autres bougies ſans rien perdre de ſon éclat?

On peut encore augmenter le courage du ſoldat en tâchant de rendre invulnérables les parties de ſon corps les plus expoſées, en les couvrant d'armes défenſives avec l'attention cependant de les choiſir telles, qu'en lui procurant cet avantage, on ne lui faſſe rien perdre du côté de la légéreté. Par exemple il eſt ſûr qu'une Infanterie, qui aurait la tête, & les épaules à l'abri du coup de ſabre du cavalier, affronterait la Cavalerie avec bien plus d'intrépidité, qu'étant toute nue, telle qu'elle eſt aujourd'hui.

Le ſoldat Romain, le légionnaire ſurtout était preſque ſûr de ſon fait. Il n'était vraiment en péril que, lorſqu'il était entiérement épuiſé de forces.

C'est un point, qui me parait aſſez important pour mériter la plus grande attention : cependant l'Europe entière ſemble l'oublier, & n'y pas ſeulement ſonger. Ne pourrait-on pas attribuer cette négligence à un peu de préjugé (*a*)?

(a) J'ai propoſé dans un ouvrage ſur la Cavalerie une petite plaque d'acier pour couvrir le chanfrin du cheval, & une autre de la largueur de ſix pouces pour le poitrail, ainſi que ſur la têtière de la bride; ſi avec ce peu d'armes défenſives, on ajoutait des épaulettes faites en écaille de poiſſon, ou bien de deux petites lames

d'acier, & une calotte de cuir un peu épaiſſe, à être placée ſur le chapeau, on donnerait une ſupériorité ſi decidée à ſa Cavalerie, qu'elle battrait infalliblement à valeur égale, quoiqu'inférieure en nombre, toute autre Cavalerie qui oſerait ſe préſenter devant elle, dénuée des mêmes avantages. Si on voulait ſe donner la peine de l'eſſayer ſeulement par quelques Régimens de groſſe Cavalerie, on ſerait étonné de l'effet que cela produirait; d'ailleurs ces armes défenſives ſont ſi légères, que bien loin d'en être incommodé, on ne ſent pas ſeulement de les avoir. *Voyez obſerv. hiſtoriq. & critiq. ſur les comment. de Fol., & ſur la Caval. Tom. II. Chap. XIV. édit. de Turin* 1772.



MANIEMENT DES ARMES.

LE maniement des armes a fait de tout tems une partie très-essentielle de l'exercice, que l'on enseigne aux troupes. Il comprend tous les mouvemens, qu'on leur fait faire de pied ferme. Il est sûr que des troupes, qui sauront parfaitement bien manier leurs armes, combattront tant de près, que de loin avec un très-grand avantage (*a*).

IL est encore d'une très-grande utilité pour accoûtumer le soldat à l'attention, le former, & lui donner cet air martial & fier, qui influe beaucoup sur le courage. Aussi a-t-on remarqué de tout tems, que les soldats, qui manient le mieux leurs armes, sont aussi ceux, qui combattent avec le plus de valeur.

C'EST pour cette raison que nous voyons dans l'histoire les plus grands Capitaines, non seulement s'appliquer avec soin à perfectionner cette partie de l'exercice, mais encore l'enseigner eux-mêmes à leurs soldats.

C'EST ainsi qu'en agirent tous les plus grands Capitaines de l'antiquité, tels que Cyrus, Chabrias, Philippe, Alexandre

---

(a) *Voyez ci-devant l'Article* Infanterie.

ſon Fils, Pyrrhus, Scipion, Céſar, & tant d'autres (*a*).

Parmi les modernes Guſtave Adolphe, Charles XII., le Prince d'Anhalt s'occupèrent les premiers à perfectionner le maniement des armes (*b*), & parvinrent par là à donner plus d'attention aux troupes, à y établir le ſilence, & à rendre leurs ſoldats plus adroits, ce qui leur valut pluſieurs victoires.

Un Prince aujourd'hui regnant, qui connaît toute l'importance de cette partie des exercices militaires a voulu être lui-même le créateur d'un maniement des armes pour ſes troupes, & dans ſes nouveaux réglemens il n'a pas oublié la maxime de Montecuculi, qui dit que, *lorſqu'on apprend aux troupes des choſes inutiles, l'on n'a plus le tems de leur enſeigner les néceſſaires* (*c*). En conſéquence de cette maxime il a établi un maniement d'armes court, vif, naturel, & facile, qui répond admirablement bien au but, auquel il doit tendre, qui eſt de mettre le ſoldat en état

---

(a) *Voyez Xénophon, Diodore de Sicile, Cornelius Nepos, Plutarque.*

(b) *Je paſſe ſous ſilence Machiavel, qui n'était pas militaire.*

(c) *Voyez ſes mémoires.*

de ſe ſervir de ſes armes avec avantage en toutes occaſions. Ainſi, quoique l'on ſe ſoit permis dans quelques articles de cet ouvrage, de gloſer un peu ſur cette eſpèce de fureur, qui avait gagné preſque toutes les troupes de l'Europe ſur l'article du maniement des armes, que l'on avait pouſſé juſqu'à l'excès, en introduiſant dans cette partie de l'exercice des mouvemens inutiles, peu naturels, ou de pure parade, on voit que l'on eſt bien loin de conteſter ſa grande utilité, toutes les fois qu'on s'en tiendra aux vrais principes, ſur lesquels un maniement d'armes doit être établi, & qu'il ne fera pas négliger les autres points d'inſtructions, non moins importans pour former des ſoldats propres à la guerre.



ORDONNANCE, DISPOSITION, ARRANGEMENT.

SI quelqu'un de ces fameux Généraux anciens, de ces maîtres de l'art, tel qu'un Epaminondas, un Marius, un Céſar revenait au monde, & qu'on le tranſportât tout-à-coup ſur un de nos champs de bataille, où il y eut deux armées rangées ſur deux lignes par bataillon à trois de hauteur, & prêtes à combattre, quel ſerait ſon étonnement! D'abord il ne ſe douterait jamais que cette diſpoſition fut faite pour livrer bataille; il penſerait plutôt que ces troupes ne ſont là en parade que pour faire les honneurs, & amuſer un moment quelque belle Princeſſe, à peu près comme Cyrus le jeune arrangea ſon armée quand il reçut la Reine de Cilicie dans ſon camp (*a*).

MAIS ſi tout en l'aſſûrant que telle eſt notre ordonnance d'aujourd'hui, on le promenait d'un aîle à l'autre entre les deux lignes, il ne ſaurait comprendre ni comment un Général peut pendant le combat envoyer ſes ordres, ni comment il peut veiller ſur une armée d'une ſi grande étendue, encore

(a) *Voyez Xénophon. Retraite des dix mille Liv. I.*

moins comment il prétendrait la mouvoir. Quant à la feconde ligne il penferait tout au plus, qu'elle n'eft là, quoiqu'un peu éloignée, que pour s'appuyer à la première en cas qu'elle vienne à être battue. Nos foldats dénués abfolument d'armes défenfives ne l'étonneraient pas moins. Pourquoi, demanderait-il, expofez-vous ainfi vos foldats aux coups de l'ennemi? Le fang de vos concitoyens ne vaut-il pas bien la peine qu'on l'épargne autant qu'on peut? Fi, lui répondrait un Officier de nos jours, nous prenez vous pour des gens fans cœur, pour nous couvrir d'armes défenfives? Voyez notre Général lui-même il n'ofe s'en fervir crainte qu'on ne foupçonne fa valeur. Il s'expofe comme le dernier de fes foldats. D'ailleurs toutes ces armes défenfives fatiguent trop, & nous aimons bien mieux perdre quelques milliers d'hommes de plus dans un jour de combat, & être même un peu moins fûrs de battre l'ennemi, que d'être haraffé par le port de ces armes pendant toute une campagne. Ajoutez encore que nos armes frappent des coups bien plus rudes qu'aucune de celles, dont vous fefiez ufage anciennement, de façon que toutes ces armes défenfives, dont vos

ſoldats étaient chargés ne pareraient tout au plus aujourd'hui que la moitié des coups, qu'ils recevraient, & c'eſt une bagatelle, à laquelle il ne vaut pas la peine de faire attention.

Si c'était à Marius, par exemple que ce diſcours s'adreſſât, il pourrait répondre : de toutes les raiſons, que vous m'avez alléguées contre l'uſage des armes défenſives, il peut ſe faire que la dernière ſoit de quelque poids : je ne connais pas l'effet de vos armes offenſives pour en juger dans le moment: mais pour les deux autres raiſons, elles ſont pitoyables. Vous appellez poltronnerie le ſoin, qu'un Général prend de ſe défendre, lui & ſes ſoldats le plus qu'il peut des coups de l'ennemi ! J'ai commandé des armées, j'ai livré des batailles très-ſanglantes, ſurtout aux Teutons, & aux Cimbres, à qui j'ai tué dans deux batailles trois cent mille hommes, & fait plus de cent quarante mille priſonniers : mais j'ai toujours pris les plus grandes précautions pour me conſerver à mon armée. J'avais l'orgueil de m'y croire trop néceſſaire pour expoſer mes jours mal-à-propos & ſans néceſſité : je ne prenais pas moins de précautions pour épargner le ſang de mes

ſoldats, & plut à Dieu que j'euſſe de même reſpecté celui de mes concitoyens, je n'aurais jamais acquis les ſurnoms de farouche & de barbare, qu'on m'a donnés: mais ceux-mêmes, qui m'ont qualifié de déteſtable citoyen, ont néanmoins reſpecté mon courage, & jamais on n'a dit que Marius fut un poltron. Quand au poids des armes, dont vous craignez ſi fort d'être ſurchargés, cette molleſſe digne d'un autre ſexe eſt une vraie lâcheté. Vous aimez mieux courir les riſques d'une honteuſe défaite, que de ſupporter une légère fatigue, à laquelle on s'accoûtume ſi aiſément: mes ſoldats étaient bien loin d'être auſſi efféminés que les votres. Je leur feſais porter dans leurs marches, outre leurs armes ordinaires, deux épieux pour retrancher le champ, tout leur équipage, & pour quinze jours de blé. Il reſte encore de vos jours des veſtiges de mes anciens ouvrages (*a*), qui atteſtent aſſez combien mon armée était accoûtumée au travail & faite à la peine. Mes ſoldats étaient ſi forts, ſi robuſtes, ſi patiens, & ſi exercés à la fatigue, qu'on leur donna le ſobriquet de

(a) *Foſſamariana en Provence. Voyez Plutarque vie de Marius.*

mulets de Marius. Ce ſobriquet devint ſi honorable qu'on le donna depuis à tout ſoldat, qui ſe portait volontiers au travail, & qui exécutait, ſans mot dire, ce qui lui était ordonné (*a*). Mais puiſque nous ſommes en train de parler, expliquez-moi, je vous prie, tous les ſecrets de votre tactique; car en verité je n'y comprens rien, tant tout ce que je vois eſt différent de ce qu'on pratiquait de mon tems. Eſt-il poſſible que notre tactique, avec laquelle nous avons vaincu preſque toutes les nations de la terre, ſoit abſolument oubliée?

L'OFFICIER MODERNE.

MAIS non .... pas tout-à fait oubliée, on en parle encore, il eſt même des auteurs militaires, qui, après avoir long-tems médité ſur l'eſprit de votre tactique, voudraient nous perſuader que, quoiqu'aujourd'hui la façon de faire la guerre ſoit changée, les principes en ſont cependant toujours les mêmes, & ils oſent avancer que vous ſerez toujours nos maîtres (*b*). Par

(a) *Voyez Plutarque vie de Caius Marius.*
(b) *Voyez la préface du cours de tactique théoriq. de Maizeroi. Mémoires ſur l'art de la guerre du Maréchal de Saxe Art. VI. Penſées ſur la tactique.*

bonheur, il eſt d'autres auteurs, & ſurtout quelqu'un, qui écrit avec beaucoup d'eſprit & de feu, qui n'en conviennent pas.

MARIUS.

J'ESPÈRE que, ſi vous avez la complaiſance de répondre aux queſtions, que je vais vous faire, je ſerais bientôt dans le cas de dire mon ſentiment là-deſſus. Commencez, je vous prie, par m'expliquer pourquoi ces deux lignes contigues ſi minces & ſi allongées. Eſt-ce que réellement vous allez combattre dans une ordonnance ſi bizarre? Vos files de trois hommes ne pourront jamais ſoutenir le moindre choc des ennemis.

L'OFFICIER.

APPRENEZ que, ſi notre armée eſt ſi allongée, c'eſt 1. parceque telle eſt la coûtume: 2. parceque nous voulons pouvoir faire un grand feu: 3. c'eſt encore afin de n'être point tourné, & de pouvoir nous mêmes entourer l'ennemi, au cas qu'il veuille bien nous le permettre. Pour ce choc, dont vous craignez ſi fort que nos files

ne ſoient renverſées, il n'eſt plus de mode; d'ailleurs l'ennemi eſt rangé tout comme nous, ainſi probablement il ne quittera pas plus ſa place, que nous ne bougerons de la notre.

MARIUS.

Mais comment donnerez-vous la bataille ſans en venir aux mains?

L'OFFICIER.

Voyez-vous cette arme, que nos ſoldats portent appuyée à l'épaule gauche? Eh bien c'eſt cette arme, qui décide ſeule aujourd'hui de toutes nos batailles, ſoit par le fracas, qu'elle fait, ſoit par les coups, qu'elle frappe de loin.

MARIUS.

Jusqu'a préſent je ne comprens encore rien. Vous appellez cette arme?

L'OFFICIER.

Un fuſil.

MARIUS.

Et cette petite brochette, qui eſt au bout, c'eſt apparemment là cette arme que vous lancez contre vos ennemis.

L'OFFICIER.

Point du tout c'eſt une baionnette. Tenez, examinez de près cette arme. Voyez-vous ce tube de fer, qui va s'encaſtrer dans cette croſſe de bois? Eh bien dans ce tube on met une demi once d'une poudre noire, & par-deſſus une balle de plomb d'une once, cela s'appelle charger l'arme. Cette poudre eſt extrémement inflammable, la moindre petite étincelle l'allume, & c'eſt au moyen de cette pierre, qui va frapper contre ce morceau d'acier que cela ſe fait; cette poudre en s'allumant développe un fluide élaſtique, qui pouſſe avec force, & fracas cette balle au delà de trois cent pas, de façon que ſi elle frappe ſon homme en plein, elle l'étend ſur le carreau.

MARIUS.

Vous commencez à m'éclairer, & je trouve cette arme très-ingénieuſe: elle eſt peut-être

ſupérieure à toutes nos anciennes armes de jet ; mais je ne comprens point encore à quoi vous ſert ce bout de lame, que vous appellez baionnette, ni comment vous pretendez vous en ſervir.

L'OFFICIER.

ENTRE nous je vous avouerai, que ce n'eſt pas abſolument pour nous en ſervir que nous la portons : mais elle fait un très-bon effet placée au bout du fuſil, & quelque fois elle nous ſert à intimider nos ennemis ; par exemple, ſi nos aîles de cavalerie viennent à être victorieuſes, nous avançons alors vers l'ennemi, lequel croyant que nous allons tout de bon le charger avec la baionnette, s'enfuit au plus vîte ; alors la bataille eſt gagnée, quoique quelque fois ſur ſoixante mille hommes on n'en aura pas perdu douze cent.

MARIUS.

COMMENT ? vous oſeriez avec une ordonnance ſi mince & ſi allongée, vous oſeriez vous élancer vers l'ennemi ? Ma foi je penſe qu'il vaudrait bien mieux vous

couvrir d'un foſſé bien large & bien profond, ou bien vous remparer avec un bon retranchement crainte que l'ennemi ne vienne à vous.

L'OFFICIER.

Je vois bien que tout grand Général que vous avez été, vous n'entendez pas le fin de notre tactique: apprenez donc que, ſi nous feſions tant que de nous retrancher de quelque façon que ce fut, l'ennemi ne manquerait pas de nous venir attaquer, & nous ſerions preſque ſûrs d'être battus. C'eſt ce que nous avons vu arriver tant de fois.

MARIUS.

Je ne comprens rien à cela: Quoi? lorſque vous êtes entiérement à découvert dans une ordonnance nullement propre aux combats de main, & que vous n'avez d'autres reſſources que dans vos coups de fuſil, vous ne craignez point d'être attaqués, & quand vous pouvez vous aider d'un bon retranchement, vous vous tenez pour battus, ſi l'ennemi, qui a la même ordon-

nance, à ce que vous m'avez dit, que vous, vient vous attaquer! il me parait au contraire que, s'il s'opiniâtrait à vouloir vous forcer dans vos retranchemens, il s'y ferait entiérement écraser.

L'OFFICIER.

Vous pourriez avoir raiſon ſi l'ennemi était aſſez ſtupide que de venir nous attaquer dans un ordre mince, tel que celui, qui eſt en uſage pour les batailles; mais ſachez que, lorſqu'il s'agit d'attaquer des retranchemens, ou bien que l'on veut efficacement chaſſer l'ennemi de quelqu'endroit, où il s'eſt retranché, alors la décoration change, nous nous rangeons dans un ordre plus épais, nous formons des corps, dont la profondeur eſt plus grande que le front, que nous appellons colonnes, ce qui revient à peu près, je penſe à ce que vous appelliez autre fois *Embolons*, *Cuneus*, *Globulus*. Nos ſoldats formés ainſi redoublent auſſitôt de force & d'audace, vous feriez étonné de leur intrépidité à ſe jeter dans un foſſé, quelque fois même pas encore entiérement comblé, & delà grimper hardiment aux paliſſades, qu'ils cou-

pent, arrachent, briſent avec un courage prodigieux; alors ſi quelques ſoldats ſeulement font tant que de percer dans le retranchement, tout eſt dit, l'ennemi ſe ſauve à vauderoute. Ce n'eſt pas que quelque fois on ne put venir à bout de rechaſſer l'attaquant; mais l'uſage veut que, dès que deux ou trois ſoldats ſe font voir dans un retranchement, il faut que tout le monde l'abandonne, & il eſt très-rare que cela arrive différemment.

MARIUS.

Il faut que je vous avoue tout naturellement que plus je donne d'attention à ce que vous me dites, moins je comprens les reſſorts ſecrets de votre tactique, par exemple, dites-moi, je vous prie, puiſque vous réuſſiſſez ſi bien avec votre ordonnance par colonnes, même dans les endroits les plus difficiles, & les mieux fortifiés, pourquoi, lorſque vous avez l'ennemi rangé vis-à-vis de vous dans un ordre ſi faible, & qu'aucun obſtacle ne vous empêche de courir ſur lui, ne l'attaquez vous pas ainſi? Il ne ferait pas poſſible, qu'il pût réſiſter un ſeul moment à vos efforts.

L'OFFICIER.

Je vois bien que vous êtes partiſan de l'ordre épais, & que vous tenez encore à votre ancienne tactique des cohortes: mais je vais vous faire voir une machine inventée, environ quinze ſiecles après vous, dans votre Auſonie (*a*), contre laquelle on aſſûre, qu'il n'eſt plus poſſible de combattre ſur un ordre de profondeur. Jetez les yeux à dix pas de vous ſur votre droite, voyez-vous ce gros & long tube de bronze monté ſur deux roues? Nous appellons cette machine canon. C'eſt une arme, qui frappe de loin, & qui fait bien autrement

---

(a) Le premier canon a été inventé en Italie comme ce mot le prouve aſſez. Car canon vient de *Canna* ou *Canone*, mot dont on ſe ſert en Italie pour déſigner un tube de quelque matière qu'il ſoit. Les Venitiens furent les premiers à s'en ſervir en 1380. contre les Gênois.

Quelques uns ont prétendu que les Anglais avaient du canon à la bataille de Grecy en 1346., mais il me ſerait très-facile de prouver le contraire, je me contenterai de faire remarquer que Rapin Thoyras, qui dit, *on prétend que le gain de cette bataille eſt dû à quatre pièces de canon, dont les Anglais ſe ſervirent pour la premiere fois, & dont l'uſage était entiérement inconnu en France*, dans la liſte qu'il nous donne enſuite des perſonnages les plus diſtingués de l'armée Françaiſe qui furent tués à cette bataille, n'en nomme pas un ſeul qui ait été tué ou bleſſé du canon. *Voyez Rapin Thoyras abrégé de l'hiſtoire d'Angleterre Liv. x.*

de bruit que le fusil. La foudre de votre jupiter ne fut jamais plus prompte, ni plus terrible. On charge cette arme, proportion gardée, à peu près comme le fusil, tantôt avec un gros boulet, tantôt avec une quantité de petites balles de plomb ou de fer que nous appellons mitraille. Or dans une armée il y en a ordinairement au moins trois à quatre cent pièces de tout calibre. Il est même des Généraux, qui ont une si grande foi à ces canons, que, s'il dependait d'eux, ils videraient les arsenaux d'un état pour les entraîner après eux; car s'ils se trouvent avoir à faire à un ennemi, qui en ait une vingtaine de pièces de plus qu'eux, la tête leur tourne; ils n'osent plus rien entreprendre qu'on ne les ait mis de pair. Il est vrai qu'il se trouve aussi parmi nos Généraux certains esprits forts, qui vous attaquent bel & bien un ennemi du double plus fort en canon, & comme la fortune est souvent pour les audacieux, il arrive quelque fois qu'ils le battent à platte couture au grand étonnement de bien des personnes.

Jugez maintenant à quelle boucherie affreuse on s'exposerait en chargeant l'ennemi sur un ordre de profondeur! Si je

vous fesais un calcul seulement des coups, qu'on peut tirer, par exemple, avec cinquante pièces de canon dans un quart d'heure, votre étonnement serait au-dessus de toute expression. Imaginez-vous que la grêle, qui tombe dans le plus fort des orages d'été, n'est qu'une faible image de la multitude innombrable de boulets, que vomissent ces machines, & cela avec un fracas à faire tomber les étoiles du firmament.

MARIUS.

Mon ami, ce n'est pas le bruit, ni les coups, qu'on tire, c'est le mal qu'on fait à l'ennemi qu'il faut calculer. Les Barbares, au dire de nos auteurs, nous jetaient à la fois tant de fléches que le jour en était obscurci: cependant cela ne nous empêchait pas de marcher à eux, de les bien battre, & presque toujours avec une perte des plus médiocres. Je conviens pourtant que vos canons, dirigés par des Officiers intelligens, peuvent vous être d'un grand secours, & en certaines occasions décider même la victoire en votre faveur: mais à votre place je m'appliquerais bien plus à

me procurer d'habiles Officiers pour diriger mes batteries, que je ne m'occuperais à multiplier mes canons. Archimède dans Syracuſe était plus utile pour la défenſe de cette Ville, que tous les machiniſtes de la Sicile réunis : mais revenons à notre propos. Vous m'avez dit que, quand il s'agit de forcer des retranchemens, vous abandonnez l'ordre mince, & que vous marchez en colonnes afin de mieux bruſquer l'attaque, apparemment dans les retranchemens vous n'avez point de canons.

L'OFFICIER.

Assurement oui, nous avons du canon, & le plus que nous pouvons encore.

MARIUS.

Mais vous êtes un peu inconſéquent : tantôt c'était le canon, m'avez-vous dit, qui vous empêchait de marcher à l'ennemi ſur un ordre épais, maintenant vous me dites que les retranchemens ſont farcis de canons, & cependant c'eſt en colonne que vous les attaquez.

L'OFFICIER.

Eh ! Comment voudriez-vous donc qu'on les attaquât ?

MARIUS.

Si le canon eſt ſi meurtrier dans une raſe campagne, où il eſt également partagé ſur tout un front de huit ou dix mille pas, & où rien ne vous empêche de l'aborder au plus vîte ; cette arme ne devrait pas vous laiſſer un ſeul homme de bout lorſque vous allez l'affronter quand il eſt à couvert par un bon retranchement, & protégé par un infinité de feux ménagés avec tout l'art poſſible.

L'OFFICIER.

Cependant il n'eſt pas moyen de réuſſir autrement, tous les militaires ſont d'accord ſur ce point que, lorſque l'ennemi eſt retranché, il faut l'attaquer en colonne : mais on prend alors pluſieurs précautions, on maſque ces attaques, on en fait pluſieurs de fauſſes, afin de partager l'attention de l'ennemi également ſur toutes. On oppoſe canons à ca-

nons, en attendant on ſe porte tout-à coup avec des forces ſi ſupérieures dans un endroit du retranchement, que l'ennemi ne pouvant jamais juger, où ſe fera le plus grand effort, ne peut que ſuccomber. Auſſi vous ai-je dit, qu'il eſt fort rare que des retranchemens ne ſoient forcés.

MARIUS.

Mais tous ces avantages, on peut également ſe les donner en attaquant un ennemi en raſe campagne. Qui eſt-ce, qui m'empêchera de raſſembler mon canon, de maſquer mon attaque principale, & de tomber tout-à-coup ſur tel point de votre ligne, qu'il me plaira?

L'OFFICIER.

Le canon, vous dis-je, qui vous tuera beaucoup de monde dans l'approche, ſi vous êtes ſur un ordre épais.

MARIUS.

Mais le mien vous fera bien autant de mal. Mes Canoniers tout en marchant dans

les intervalles de mes cohortes tireront, & même avec plus d'aſſûrance que les votres. D'ailleurs ſi je perds beaucoup de monde dans l'approche, vous, que deviendrez-vous, quand je vous aurai atteint?

L'OFFICIER.

Je n'en ſais rien. Vous êtes un de ces vieux Romains entêtés de leur ordre d'épaiſſeur. Je vois bien que je ne viendrai jamais à bout de vous perſuader, à moins que je ne vous donne un calcul très-exact, & très-net des coups, que l'on peut tirer avec quatre cent pièces de canons, ſeulement dans un quart d'heure à raiſon de douze coups par minute pour chaque pièce.

MARIUS.

Allez faire votre calcul, en attendant moi je vais exercer mes cohortes à la courſe, afin qu'elles ne vous faſſent pas languir quand vous ſerez à l'affût avec votre canon.

P A S.

IL-Y-A quelques années, qu'un de nos grands hommes de guerre choqué de voir presque toutes les troupes de l'Europe occupées à faire des-à-droite, des-à-gauche, à jeter avec adresse le fusil en l'air de cent façons différentes, à peu près comme nos joueurs de gobelets jettent dans leurs tours de gibeciére des jettons qu'ils escamotent, à faire toute leur étude de charger, & de tirer avec la plus grande hâte, comme si les batailles se gagnaient à force de faire du bruit, choqué, dis-je, de l'importance, que l'on donnait à ces minuties militaires, s'écria " vous êtes des enfans, " qui vous amusez à des bagatelles: le " principal de l'exercice sont les jambes " & non pas les bras; c'est dans les jambes qu'est tout le secret des manœuvres, " des combats, & c'est aux jambes, qu'il " faut s'appliquer. Quiconque fait autrement est un ignorant, & n'est pas seulement aux élémens de ce qu'on appelle " le métier de la guerre (*a*). "

(a) *Mémoires sur l'art de la guerre du Maréchal de Saxe Art. V. Edit. de Manheim en 4. 1757.*

CET avertiſſement ſalutaire donné par un Général, qui avait remporté autant de victoires, qu'il avait livré de batailles, aurait dû ouvrir les yeux de tous les militaires; mais point du tout, on n'y fit pas ſeulement attention, on continua à s'occuper à de jolis maniemens d'armes, & à une tiraillerie très-harmonique, & on ne penſa pas plus aux jambes que ſi les ſoldats n'en avaient point eu. La guerre ſurvint. Un Prince auſſi éclairé que ſage fit voir à l'Europe étonnée la vérité de l'oracle rendu par le grand homme. On vit ce Prince manier des armées très-nombreuſes avec autant de facilité qu'un ſimple bataillon. Ses troupes firent des marches auſſi rapides, & auſſi étonnantes que celles des anciens Romains, & n'eurent pas des ſuccès moins heureux. On vit ſous ſa conduite des armées de ſoixante, de quatre vingt mille hommes arriver toutes morcelées ſur un champ de bataille, menacer à la fois pluſieurs points d'une ligne ennemie, ſe déployer, & attaquer avec des forces infiniment ſupérieures l'endroit de la ligne, où l'ennemi s'y attendait le moins. Et tout cela était l'affaire de peu de minutes, tant ſes ſoldats avaient des jambes bien exercées.

Alors on s'apperçut, mais un peu trop tard, quel désavantage c'était que de n'avoir des troupes qu'à moitié dressées. On se promit bien d'y remédier ; mais en attendant il fallut finir la guerre comme on l'avait commencée, c'est-à-dire, avec un très-grand désavantage.

A peine l'Europe fut-elle tranquille que voilà de tous côtés qu'on ne parle plus que de pas militaire, de marches, d'évolutions, de déployemens. Par tout on établit des écoles pour apprendre, dit-on, à marcher aux soldats; on invente cent pas plus baroques les uns que les autres ; de jeunes gens fraîchement sortis du Collège, la tête pleine de leur maître à danser sont préposés pour enseigner le pas aux troupes. Il pensent fermement qu'il n'est pas de meilleurs moyens pour dresser les soldats, que ceux, dont leur maître à danser s'est servi pour leur apprendre à danser le menuet avec grace. Delà on voit des soldats par ci, par là, dans tous les coins, les uns les pieds entre des chevilles pour les leur tourner en déhors, d'autres appliqués contre la muraille pour leur applatir les épaules, ici on fait faire aux soldats des à plombs, là des pirouettes, des tours de jambes,

des pas de courante. C'est de cette façon que l'on prétend apprendre à marcher aux soldats, & que l'on veut dresser de jeunes paysans de recrue forts, vigoureux, bien bâtis & ingambes. Eux, qui étant aux champs, n'étaient nullement embarrassés de faire d'un pas léger, & un peu allongé jusqu'à cinq lieues de chemin dans quatre heures de tems sans se fatiguer, maintenant qu'on les a si bien instruits à marcher de bonne grace, & avec élégance, ils ne sauraient parcourir une carrière seulement de douze cent pas sans être excédés. C'est ainsi que l'on prend le change, & que croyant former des soldats pour la guerre, on ne fait que des baladins propres à pirouetter sur un pré très-ras, ou sur une place d'exercice bien unie.

Les anciens, & surtout les Romains dressaient leurs soldats à marcher d'un pas uni, à marcher long-tems, & à marcher dans toutes sortes de terrein. Ils avaient trois sortes de pas, nous dit Végéce (*a*). Le pas

(a) Militari ergo gradu, viginti millia passuum horis quinque duntaxat æstivis conficienda sunt. Pleno autem gradu, qui citatior est, totidem horis, viginti quatuor millia peragenda sunt. Quidquid addideris, jam cursus est, cujus spatium non potest definiri. Sed ad cursum præcipue assuefaciendi sunt juniores, ut majore impetu in hostes procurrant: ut loca opportuna celeriter, cum usus advenerit, occupent, vel adversariis idem facere volentibus præoccupent. *In Veg. Lib. 1. Cap. IX.*

ordinaire, avec lequel ils parcouraient vingt mille pas, ou vingt milles d'Italie dans cinq heures d'été (*a*). Un autre

(b) Sans prétendre mettre ici beaucoup d'érudition, je dirai pour l'instruction de quelques militaires, qui pourraient l'ignorer, que la différence des heures d'été, & des heures d'hyver était dans certains tems de l'année très-considérable, puisque cela pouvait aller jusqu'à vingt minutes par heure au tems des solstices. Le jour chez les anciens Romains était compté depuis le point du lever du soleil jusqu'à celui de son coucher, & cet espace de tems, que le soleil restait sur notre horison, était divisé en douze parties égales ou heures, de façon qu'en été, comm'on le sent assez, les heures étaient beaucoup plus longues qu'en hyver. La nuit était également partagée en 12. heures aussi; mais outre cela on la divisait encore en quatre veilles; & c'était principalement pour le service militaire que cette division avait lieu. La première veille commençait au coucher du soleil, & la dernière finissait à son lever. Comme on relevait les sentinelles à la fin de chaque veille pour ne point se tromper, dit Végéce, on se servait d'horloges d'eau pour mésurer la durée des veilles: " & « quia impossibile videbatur in speculis per totam no« ctem vigilantes singulos permanere, ideo in quatuor « partes ad clepsydra sunt divisæ vigiliæ, ut non am« plius quam tribus horis nocturnis necesse sit vigilare. « *Lib. III. Cap. VIII., quemadmodum castra debeant or« dinari* ».

Quant au pas je remarquerai que les Romains en avaient deux, qu'il ne faut pas confondre. Un appellé *gradus*, & l'autre *passus*. Le *gradus* était le pas ordinaire; le *passus* mesure itinéraire était le pas géométrique. Le premier appellé *gradus militaris*, l'ordinaire était de deux pieds & demi; le plus grand *pleno gradu* était de trois pieds. Le second appellé *passus* avait cinq pieds Romains. Le pied Romain était de treize lignes environ, plus court que le pied de Paris, & environ

pas un peu plus accéléré, avec lequel ils parcouraient vingt quatre milles dans un même espace de tems, ensuite venait la course, qu'on ne pouvait gueres évaluer, & de laquelle ils se servaient, quand il fallait marcher avec célérité, soit pour s'emparer d'un poste avantageux, où ils voulaient prévenir l'ennemi, soit, lorsque rangés en bataille, ils chargeaient avec impétuosité, pour augmenter la force de leur attaque. Ainsi ce n'est point un pas artificiel, qu'il faut enseigner aux soldats, il faut au contraire séconder la nature, qui a donné à chaqu'animal une allure propre

sept lignes plus court que le pied de Rhin. Enfin le pied Romain était à celui de Paris comme 1311. à 1440., & à celui du Rhin comme 1311. à 1391. Il faut encore savoir qu'outre leur façon ordinaire de compter par mille pas ou par mille, les Romains mesuraient encore les distances par stades. Cette mesure était particulière aux Grecs, & passa de Grèce à Rome. . . . Une stade contenait cent vingt cinq pas géométriques. *Stadium centum vigintiquinque nostros efficit passus*, dit Pline. A la vérité la stade Romaine, quoiqu'elle contint le même nombre de pas & de pieds que la Grecque, était cependant plus courte, car le pied Romain était environ six lignes plus court que le pied Grec. Il était comme 1311. à 1363. Or on peut compter huit stades pour un mille d'Italie, & 24. stades pour une lieue commune de France. Par cet éclaircissement il me paraît que l'on peut facilement calculer les promenades militaires des Romains, & même éclaircir plusieurs points historiques touchant leurs expéditions militaires.

& proportionnée à ses forces, & à la construction mécanique de son corps. Le Cerf & le Lièvre courent avec la plus grande légéreté, tandisque l'Élephant, & le Bœuf marchent d'un pas lent & tardif. Donc le pas le plus propre pour la troupe sera toujours le pas le plus naturel, celui, que tous les hommes bien bâtis ont toujours fait depuis Adam jusqu'à nos jours. Qu'ils ayent un fusil ou un panier sur l'épaule cela est ègal. Il ne s'agit que d'accoûtumer les soldats à faire ce pas ensemble, à le retarder, ou à l'accélérer plus ou moins, chose très-facile, & qu'ils apprendront d'eux-mêmes, si on les réunit souvent pour les faire marcher ensemble. Il faut les accoûtumer à marcher long-tems pour les tenir en haleine, & les rendre propres aux expéditions, qui demandent de la célérité. Il faut encore les accoûtumer à marcher dans toutes sortes de terreins car à la guerre le terrein variant à tout moment, il ne faut pas que le soldat se trouve neuf en rien.

Mais il est bon de remarquer ici que, quant aux derniers points de l'école du pas, ils regardent bien plus l'Officier que le soldat; car les soldats, ceux surtout,

que l'on tire de la campagne, ſont aſſez accoûtumés à faire de longues traites à pied, ainſi qu'à marcher dans toutes ſortes de terrein : il ne faut donc que les tenir en haleine ; mais c'eſt les Officiers, qu'il faut accoûtumer à ſupporter la fatigue des longues marches, & les déſagrémens des terreins raboteux, marécageux & montueux, ſi non les moindres fatigues de la guerre les excèdent, leur cauſent des maladies, qui en enlèvent bien plus que n'en moiſſonne le fer de l'ennemi.



POSTE.

POSTE, ce mot vient apparemment du latin *positus*, qui veut dire posté, situé, placé. Dans l'art militaire il signifie un endroit quelconque gardé par un corps de troupes, quelque fois fortifié, quelque fois non. Quand ces postes sont fixés sur les devants, sur les flancs, ou même sur les derrières d'une armée, on les appelle avant-postes, ou postes avancés. Ces postes ne durent ordinairemenr qu'autant de tems, que l'armée campe dans le même endroit, & lorsqu'elle décampe, on les relève & les soldats vont joindre leurs corps. Il est d'autres postes plus permanens, qu'on établit, soit pour couvrir un pays, soit pour s'emparer d'un défilé, qui assûre la marche des convois, soit pour garder des magasins &c. Comment on doit établir ces postes, les garder, les défendre, les attaquer, les détruire, ou les enlever, tout cela a été traité dans plusieurs excellens ouvrages. Entre autres Santacruz, Folard, Feuquières ont donné de très-bons préceptes là-dessus; ainsi ceux, qui peuvent ignorer ces choses, n'ont qu'à récourir à ces auteurs.

Quant à moi, je me bornerai à quelques remarques. La première regarde la quantité d'avant-postes, ou postes avancés, dont nos armées modernes sont entourées. Il est des Généraux si inquiets, & si craintifs qu'ils n'ont jamais assez placés de postes au tour de leurs armées, & par là ils fatiguent horriblement les troupes, ce qui les consume beaucoup.

Les anciens, & surtout les Romains étaient plus sages que nous, aussi soignaient ils davantage leurs soldats. Leurs camps toujours bien retranchés les mettaient dans le cas de se passer de toutes ces gardes, grand-gardes, camp-volans, patrouilles, gardes des Généraux &c., par lesquels nous accablons nos soldats de fatigue. Eux retirés dans leur camp dormaient en paix sous la garde de leurs sentinelles *(a)*.

On dit que nos armées d'aujourd'hui étant très-nombreuses, & par conséquent occupant un très-grand emplacement, il

(a) Il est vrai que les armées des Puissances, qui ont beaucoup de troupes légères, telles que l'Autriche, dorment assez tranquillement dans leurs camps: mais c'est précisément quand on n'est pas dans le cas d'en opposer un si grand nombre, qu'il ferait très-sage de se retrancher pour ne point trop fatiguer les troupes.



faudrait trop de tems, & trop de fatigue pour les retrancher: on repond à cela, quant au nombre, que les Romains ont eu des armées aussi nombreuses que les notres, sans que pour cela ils se crussent dispensés de se retrancher dans leur camp. Celle de Pompée avant la bataille de Pharsâle montait au moins à quatre vingt mille hommes (*a*), & cependant il n'occupa jamais aucun camp, qu'il ne se retrancha. Pour ce qui regarde le tems & la fatigue, plus on a de monde, & moins de tems il faut pour accomplir un ouvrage; & quant à la fatigue, étant partagée sur une plus grande quantité de bras, elle diminue pour chaque individu en raison du nombre des bras employés. Une autre difficulté (peut-être plus réelle) c'est que nos armées occupant par leur front une si grande étendue de terrein, il serait aussi difficile de les retrancher à la Romaine, qu'il serait mal aisé de les faire sortir de leurs retranchemens pour les mettre en bataille. Ajoutez à cette difficulté une autre encore, le grand nombre d'Officiers Généraux, qui suivent les armées, & la quantité immense d'équipages, dont nos armées modernes

(a) *Voyez Appien.*

ſont ſurchargées. Pour les autres difficultés qu'on oppoſe, comme ſerait le canon, que les anciens n'avaient pas, ou le danger d'attendre les ennemis dans un camp retranché, les Officiers, qui ont de l'intelligence, verront aſſez qu'elles ne ſont pas de nature à empêcher un jour ou l'autre quelqu'habile Officier, bon tacticien à reprendre la coûtume Romaine de retrancher ſon armée (*a*).

QUANT aux autres poſtes, dont nous avons fait mention ci-deſſus, les Romains en établiſſaient tout comme nous; mais toute troupe, qui occupait un de ces poſtes, ſe retranchait avec le plus grand ſoin, comme on peut le voir dans les Commentaires de Ceſar. D'ailleurs une loi Romaine condamnait à mort tout Commandant d'un poſte, qui ſe laiſſait ſurprendre, ou qui ſe rendait lâchement les armes à la main.

IL eſt très-bon quelque fois de remettre en uſage les vieilles recettes.

(a) Les Romains ne retranchaient pas leur camp pour y recevoir la bataille; mais afin que l'armée fut tranquille, & sûre dans ſon camp. Si l'ennemi venait les attaquer, ils ſe défendaient bravement. Il eſt très-peu d'exemples qu'ils ayent été forcés, ſi ce n'eſt après la perte d'une bataille.

RETRAITE.

ON dit en commun adage, qu'une belle retraite vaut une bataille gagnée. Il eſt ſûr que s'il n'y a pas autant de profit que dans une victoire, il y reſte toujours beaucoup de gloire à acquérir pour le Général qui l'exécute.

IL n'eſt peut-être aucune des opérations de la guerre auſſi ſcabreuſe, ni qui décéle mieux le génie d'un Général qu'une retraite bien conduite après une bataille perdue, ſurtout ſi l'on ſe trouve avoir à faire à un ennemi habile & entreprenant, mais il faut beaucoup de rares qualités dans un Général pour bien diriger une retraite: les principales ſont. Premiérement une ſage prévoyance, c'eſt-à-dire, qu'un Général qui marche aux ennemis pour les combattre, doit avoir dans ſa tête le plan déjà tout formé pour ſa retraite, en cas d'événement malheureux. Secondement il lui faut une ame à toute épreuve pour ne point ſe laiſſer abattre après une défaite, & pour ne point perdre la tête dans une circonſtance, où il la lui faut toute entière pour ſe bien conduire. Troiſiémement il doit avoir une parfaite connaiſſance des plus habiles Offi-

ciers de ſon armée, c'eſt-à-dire du petit nombre de ceux qui réuniſſent l'intelligence à la valeur, car dans des occaſions ſi délicates, & où il s'agit du ſalut de l'armée, il ſerait ridicule de s'en tenir à l'ordre du Tableau. Les Officiers les plus capables doivent être préferés, ainſi que les troupes les plus aguerries, s'il eſt poſſible, ou bien celles qui ſont les premières ſous la main. Tous ces droits d'ancienneté, toutes ces prérogatives des différens corps, doivent être réſervées pour quand on a du tems à perdre. Dans ces occaſions il faut que les troupes obéiſſent, & non qu'elles diſputent ſur la prééminence.

L'HISTOIRE ancienne nous a conſervé les exemples de pluſieurs belles retraites. Entre les plus fameuſes il y a celle de Xenophon, appellée des dix milles, parceque ce furent dix mille Grecs à peu près, ſous la conduite de Xenophon, qui firent cette étonnante retraite durant l'eſpace de ſix à ſept-cent lieues, ayant à ſe défendre non ſeulement contre les forces d'Artaxerſes, mais auſſi contre pluſieurs nations barbares, dans le pays deſquelles ils furent obligés de paſſer pendant cette longue traite, manquant ſouvent de vivres

pour les soldats, de fourrage pour les chevaux de la Cavalerie (*a*), & pour les bêtes de charge, & de ponts pour passer les rivières, mais leur courage, & la bonne conduite de leur Général supplèerent à tout. *Voyez Xenophon.*

CELLE que César fit en Afrique, quand, allant au fourrage avec 30. cohortes seulement, quatre cent chevaux, & quelques archers, il fut attaqué par Labienus, qui était au moins cinq ou six fois plus fort que lui. Cette retraite pour avoir été courte (car elle ne fut que de trois milles) n'en est pas moins admirable, puisqu'il fut obligé de combattre en retraite dans une plaine contre une Cavalerie immense soutenue par une

(a) Je dis les chevaux de la Cavalerie, parceque Xenophon s'appercevant, dès la première marche, qu'étant tout-à-fait sans Cavalerie, il n'aurait jamais pu remporter un grand avantage sur les ennemis, qui le harcelaient continuellement, parceque dès qu'il leur tournait face ils se sauvaient pour revenir aussitôt à la charge, ce qui l'incommodait beaucoup, & retardait considérablement sa marche, que d'ailleurs, pour me servir de ses propres expressions, *étant tout-à-fait sans cavalerie, il ne pouvait rien gagner dans la victoire, & perdait tout dans une défaite.* Pour remédier à cet inconvénient il choisit 50. chevaux entre ceux des Officiers, & parmi ceux qui portaient les équipages en forma une troupe à cheval à qui il donna Lycie Fils de Polystrate Athénien pour la commander. *Voyez Xenophon retraite des dix mille.*

Infanterie beaucoup ſupérieure en nombre à la ſienne, auſſi fut-il plus d'une fois entiérement environné par la Cavalerie de Labienus, & ce ne fut que par une conduite, & un courage au-deſſus de l'humain, qu'il ſe tira d'affaire (*a*).

DANS l'hiſtoire moderne nous avons celle que le Général de Schoulembourg fit dans les plaines de la Pologne, qui eſt un chef d'œuvre d'habileté, lorſqu'attaqué par l'intrépide Charles XII. qui le chargea à diverſes repriſes à la tête de ſa Cavalerie, il paſſa l'Oder en ſa préſence (*b*).

CELLE de Prague du Maréchal de Bellisle en 1741., qui dura dix jours pendant la ſaiſon la plus rigoureuſe de l'année, & qui ſe termina à Egra le 26. Decembre, n'eſt pas moins étonnante, ni moins digne d'être conſervée à la poſtérité (*c*).

DANS la dernière guerre nous en avons une, que le Roi de Pruſſe fit après ſa malheureuſe affaire du 18. Juin 1757., cette retraite dut être ſans doute de la plus grande difficulté, puiſque ſes troupes ne

(a) *Voyez de Bello Africano Lib. unus.*
(b) *Voyez hiſtoire de Charle XII. par Volt.*
Et obſerv. hiſt. & critiq. ſur les comment. de Folard & ſur la Caval.
(c) *Voyez hiſt. de la guerre du 1741. par Volt. Amſt. 1756*

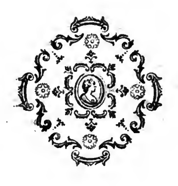
pouvaient à moins que d'être haraſſées de fatigue, ayant combattu depuis les deux heures de l'après-midi juſqu'à huit heures du ſoir, ajoutez à cela la quantité immenſe de troupes légères dont les armées Autrichiennes ſont ordinairement fournies, troupes excellentes pour pourſuivre à outrance un ennemi qui ſe retire, & ſouvent commandées par de très-habiles Officiers. Il eſt ſûr que le Roi dut avoir beſoin de tout ſon génie, & de cette fermeté d'ame qui le caractériſe ſi bien pour ſe tirer, ſans beaucoup de perte, d'une ſituation auſſi critique, que celle où il ſe trouva dans cette journée. Peut-être n'a-t-il jamais été ſi grand que dans cette occaſion, & ce qui me porte à le croire, c'eſt les deux victoires par leſquelles il couronna cette campagne.

Mais arrêtons-nous ici, & invitons tous les Officiers, de quelque grade qu'ils puiſſent être, à méditer ſur ces chefs d'œuvre de l'art militaire que je viens d'indiquer.

Ils ne ſauraient ſe les rendre trop familiers, par une étude des plus conſtantes, & une méditation des plus ſerieuſes; car je le répète encore, l'article des retraites

est une partie des plus essentielles de l'art militaire.

Un Officier dépourvu de connaissances, quelque brave qu'il soit, ne pourra jamais s'en tirer avec honneur, d'autant plus que dans ces occasions, à peine a-t-on le tems d'agir, bien loin d'avoir celui de méditer & de consulter. Ainsi il vaut toujours mieux s'y préparer d'avance.



RUSES DE GUERRE, STRATAGÈME.

LES anciens confondaient ſouvent les ruſes, ou ſtratagèmes de guerre avec les trahiſons & les perfidies les plus atroces. Ils furent preſque toujours peu ſcrupuleux ſur le choix des moyens pour parvenir au but, qu'ils ſe propoſaient, & toutes les nations penſaient à peu près ainſi : celles mêmes, qui ſe piquaient le plus de vertu & de juſtice ont ſouvent commis les actions les plus barbares (*a*). Car qu'un ſcélérat, tel qu'un Agathocles, prétexte un ſacrifice pour une victoire remportée, & donne un grand feſtin afin d'attirer chez lui cinq-cent des principaux citoyens de Syracuſe pour les faire égorger au milieu du repas, cela ne me ſurprend pas ! Que les Carthaginois faſſent périr Xantippe, leur libérateur, c'eſt à quoi on devait s'attendre de cette nation vénale & lâche, qui abandonna ſon Annibal même, lorſqu'il était ſur le point de la rendre la plus puiſſante nation de la terre, auſſi reçut-elle le prix de ſes perfidies, & de ſes lâches cabales.

(a) *Voyez Polien & Frontin.*

MAIS qu'un Cyrus, qu'on nous donne pour le modèle d'un Prince accompli, fasse une tréve avec Crésus, qu'il retire ses troupes pour mieux le tromper, & que la nuit d'après il vienne éscalader Sardes (*a*), cela n'est pas trop loyal. Qu'un Alexandre, dont on vante si fort les actions généreuses, après avoir fait une capitulation avec une garnison, par laquelle il lui permet de s'en aller sauve avec ses armes, & que, dès qu'elle est sortie, il l'investisse sous prétexte qu'il lui a bien permis de s'en aller, mais non pas promis de ne point la poursuivre, ce n'est pas là non plus un exemple de trop grande probité. Que les Romains cités à tous momens pour un peuple plein de justice & d'équité, & dont on fait sonner si haut les vertus, ayent été aussi fourbes, & ayent manqué de probité tout comme les autres, toutes les fois qu'ils y ont trouvé leur compte, si cela n'a pas droit de nous surprendre, vu que de tout tems l'intérêt personnel a toujours dirigé les actions des hommes, du moins il nous met en droit de rabattre un peu des éloges outrés que quelques auteurs enthousiastes ne cessent de faire de cette

(*a*) *Voyez Polyen ruses de guerre.*

nation; car pour citer quelques exemples en paſſant, comment juſtifier leur conduite vis-à-vis de Jugurtha, duquel ils n'ont jamais pu venir à bout que par une trahiſon (*a*)? L'uſurpation de la Sardaigne (*b*), la deſtruction de la Ville de Carthage, comment les juſtifier? Diſons donc hardiment que ce ſiecle, qu'il plait à quelques uns d'appeller un ſiecle corrompu, eſt cependant le ſiecle, où les actions militaires ſe ſont le plus alliées avec la politeſſe, l'humanité, & même la franchiſe, tout autant cependant que cela eſt compatible avec le métier de la guerre; car il eſt probable que les hommes ne parviendront de long-tems encore à être bien nets ladeſſus. Mais pour revenir aux ruſes de guerre; ſi la plupart de celles de nos jours ſont calquées ſur les anciens, du moins les grands hommes, qui les ont miſes en uſage s'en ſont-ils tenus à celles, dont ils n'avaient point à rougir. Si Monſieur de Turenne à l'exemple d'Eumènes en 1674. raſſemble ſes troupes par des marches ſavantes, ſi bien combinées, & ſi couvertes, qu'il tombe tout-à-coup ſur

(a) *Voyez Salluſt. de Bello Jugurt.*
(b) *Voyez Polybe.*

les ennemis, & fans leur donner le tems de fe reconnaître, les rejette au delà du Rhin & reprend un pays, qu'il n'avait fait que leur céder, c'eft là un coup de maître, qui vaut bien fon modèle, & qui mérite les plus grands éloges. Si Monfieur de Luxembourg vint à bout de battre à Fleurus le Prince de Valdek par un mouvement pareil à celui, que fit le Conful Claudius Néron à la bataille du Métaure contre Afdrubal frère d'Annibal, c'eft une action digne d'un Général plein de génie & d'activité, qui ne peut à moins qu'attirer notre admiration; auffi cette même rufe fut elle encore renouvellée dans cette dernière guerre en Allemagne par un des plus grands Généraux, dont l'Europe puiffe fe vanter, c'eft de la bataille de Freiberg, que j'entens parler, où le Prince Henri à l'exemple de ces deux premiers porta tout-à-coup fa droite la fefant couler derriere fon armée, fur le flanc droit de l'armée de l'Empire, qui dès lors n'eut plus d'autres reffources que de lui céder le champ de bataille & la victoire en fe retirant au plus vîte.

Le paffage du Rhin du Prince Charles de Lorraine en 1744. fera à jamais célèbre

dans l'hiſtoire militaire; ce Prince ainſi qu'Alexandre au paſſage de l'Hydaſpe contre Porus, amuſa quelque tems l'ennemi par de feintes démonſtrations, & finit par paſſer ce fleuve, malgré ſon oppoſition.

FREDERIC, ce Prince doué de toutes les qualités ſublimes, qui font le grand homme, n'a pas laiſſé d'imiter quelque fois dans ſes actions les Capitaines anciens. Jamais Général n'a mieux imité Céſar dans la célérité de ſes expéditions militaires, que ce grand Roi. Dans pluſieurs de ſes batailles, & ſurtout à celle de Liſſa il a ſurpaſſé tous ſes modèles. Leuctres & Arbelles doivent céder la palme à Liſſa, comme ſes ennemis lui ont cédé le champ de bataille.

LE ſtratagème, dont ce Prince ſe ſervit pour attirer les Français, & les Impériaux à combattre à Rosbac en 1757., eſt un chef d'œuvre dans ce genre. Le Roi alla luimême reconnaître l'armée combinée, enſuite il fit ſemblant, que, bien loin d'avoir envie d'en venir aux mains, ſon deſſein était au contraire d'eſquiver toute affaire générale avec une armée ſi ſupérieure en force. Pour mieux donner le change aux ennemis, il fit une retraite ſimulée, la fit

même avec une apparence de précipitation, & alla ſe camper entre Machelen, & Franckleben, là il ſe couvrit d'une hauteur dans l'intention de cacher ſes mouvemens, & les diſpoſitions qu'il ſe propoſait de faire, au cas qu'ils vinſſent l'attaquer ; en même tems il trouva moyen de faire donner un faux avis au Prince de Saxe-Hildiburgauſen, par lequel on l'aſſûrait, que derrière cette hauteur il n'y avait abſolument perſonne. Sur cet avis le 3. Septembre l'armée combinée marcha juſqu'à Naumburg, & le 5. s'étant décidée d'attaquer le Roi environ le midi, elle fit battre la générale & s'avança vers l'armée Pruſſienne. Le Roi était à table quand on vint l'avertir que l'armée combinée marchait à lui. Il ſe leva de table, & dans peu de minutes l'armée fut en bataille ; ſon Infanterie eſſuya d'abord trois décharges ſans bouger, quand tout-à-coup on vit les eſcadrons du Roi, qui étaient cachés derrière la hauteur, charger au grand galop le flanc droit de l'ennemi, alors ſon infanterie chargea bruſquement la baionnette au bout du fuſil; par ſurcroit de malheur pour l'armée combinée elle alla donner encore dans une embuſcade de batteries, que ce Prince lui

avait dreſſé. Dès ce moment le déſordre fut général, une frayeur ſubite ſaiſit toutes les troupes de ſorte que pluſieurs ſoldats jetèrent leurs armes afin de fuir plus vîte, alors il n'y eut plus moyen de les contenir, le Roi qui les fit pourſuivre quelque tems fit un grand nombre de priſonniers, parmi leſquels il y avait beaucoup d'Officiers, de façon que ſa victoire fut des plus complettes (*a*).

Je crois qu'il ſerait fort difficile de trouver dans toute l'hiſtoire un trait dans ce genre, qui put lui être comparé, ni qui ſoit plus dans les règles exactes d'une bonne guerre. Il ſuivit dans cette occaſion exactement ſa maxime, qui eſt, qu'à la guerre il faut ſe couvrir tantôt de la peau du Lion, tantôt de celle du Renard (*b*).

Disons donc à la gloire des grands hommes, qui ont commandé les armées dans ce dernier ſiecle, que les ruſes, dont ils ſe ſont ſervis, ſoit qu'ils les ayent copiées des anciens, ſoit qu'ils en ayent été les inventeurs, bien loin de leur faire le moindre tort, décèlent en eux ce génie

(a) *Voyez Storia dell' Anno* 1757. *Lib. IV.*
(b) *Inſtruct. mil. Articl. XI.*

pénétrant, & cet esprit fin si nécessaire à ceux, qui sont à la tête des armées: mais aucun d'eux ne s'est permis de violer par de vains sophismes les traités conclus, ni même de manquer à leur simple parole une fois donnée. Il n'en est aucun encore, qui se soit fait un plaisir barbare d'insulter aux vaincus, ni qui se soit souillé de ces meurtres inutiles, que le fanatisme, ou le mauvais exemple fesaient commettre si souvent autre fois (*a*) contre des gens, qui ne pouvaient plus se défendre, ou qui s'étaient livrés à la bonne foi de leurs ennemis; & si quelque Officier particulier s'est encore permis dans ces derniers tems de ces dévastations inutiles, de ces meurtres, qui ressemblent beaucoup à des assassinats, tolérés à la verité, mais jamais permis, ce ne peuvent être que des gens, comme dit très-bien un grand homme de nos jours, plus dignes d'être les Lieutenans d'un Attila que les Officiers des Princes modérés & pleins d'humanité, qui gouvernent de nos jours l'Europe. Il est sûr que le droit de la guerre permet de faire le plus grand mal, qu'on peut à son ennemi, quand cela

(a) *Voyez Davila.*

eſt utile à nos affaires : mais la bienſéance, & l'humanité ne défendent pas moins toute action atroce, quand il n'en résulte aucun avantage réel.



SOLDE.

SE dit de la paye que l'on donne aux troupes. Il est évident que pour fixer avec équité au soldat cette solde, ou cette paye, on doit la régler sur le prix des denrées nécessaires à la vie, & qu'à mesure que le prix de ces denrées vient à hausser, il faut aussi lui augmenter la paye, sans cela il se trouverait bientôt dans l'impossibilité de pouvoir subsister. La cause principale de l'enchérissement des denrées est ordinairement l'augmentation de l'argent, parceque, plus il entre d'argent dans un pays, plus toutes les choses augmentent de prix: mais comme, à mesure qu'un pays s'enrichit, les revenus de l'état doivent aussi augmenter à peu près en même proportion, on pourrait donc augmenter la paye du soldat sans que cette augmentation fut à charge; & cela serait exactement vrai, si le nombre des troupes dans un état était toujours le même; mais si à mesure que l'état s'enrichit, ou pour mieux dire augmente ses espèces, on veut augmenter le nombre des troupes, alors on se trouve dans l'impossibilité de le faire, car on est obligé de régler la paye du soldat, non

ſur le prix des denrées, mais ſur le nombre des ſoldats entretenus; alors n'y ayant plus aucune proportion entre la paye du ſoldat & la dépenſe journalière, qu'il eſt obligé de faire pour ſubſiſter, le militaire tombe dans la misère, les troupes ſe rempliſſent de gueux, de vagabonds, qui n'épient que l'occaſion de pouvoir s'évader, parceque leur ſort eſt ſi miſérable, qu'ils penſent bien qu'ils ne peuvent jamais rencontrer pire.

Ces réflexions nous mènent à deux vérités bien ſenſibles. La première eſt qu'il n'eſt pas poſſible que la paye du ſoldat ſoit toujours la même; car quoique le ſoldat ne doive avoir abſolument que le pur néceſſaire phyſique, il faut cependant qu'il puiſſe ſubſiſter ſans languir.

Or la paye, qu'il recevait, il y a, par exemple, cent ans, lui ſuffiſait alors pour vivre largement, & lui feſait aimer ſon état, parcequ'étant bien nourri il n'avait autre choſe à penſer qu'à faire gaiement & exactement ſon ſervice, & à ſe battre quand l'occaſion s'en préſentait.

Aujourd'hui que toutes les denrées ont conſidérablement augmenté de prix, cette paye, qui ſuffirait à peine à le tenir de-

bout, rendrait ſon ſort trop déplorable pour qu'il pût long-tems le ſupporter.

La ſeconde vérité auſſi palpable que la première eſt, que l'augmentation des eſpèces dans un état n'eſt pas toujours une marque bien certaine, que l'état ſe ſoit enrichi. On peut très-bien avoir plus d'argent à dépenſer ſans pour cela être plus riche.

Philippe II. Roi d'Eſpagne, & poſſeſſeur de tout l'or du Pérou a donné une preuve aſſez éclatante de cette vérité à toute l'Europe. Un état ſe tromperait donc bien grandement, s'il croyait que, parceque ſes revenus ont doublé en eſpèces depuis un ſiècle, il peut auſſi doubler le nombre de ſes troupes. Cela ne va pas ainſi; il faudrait pour agir avec prudence que ſa population, l'étendue de ſon pays ainſi que la culture de ſes terres euſſent auſſi doublé pour ſupporter cette augmentation, ſans cela l'état ayant doublé ſa milice, il arriverait qu'au lieu d'être plus puiſſant il marcherait infailliblement à ſa ruine.

Outre la paye, que l'on donne aux ſoldats pour les faire ſubſiſter, ne ſerait-il pas à propos, afin de les attacher avec paſſion à leur métier, de leur faire concevoir

l'espérance d'être un jour à leur aise? On pourrait facilement arranger les choses de façon qu'il n'en couterait pas beaucoup à l'état; que dis-je ? il y gagnerait infiniment; car il est indubitable qu'il formerait des soldats affectionnés, intrépides & sûrs.

Je voudrais par exemple que les quatre premiers vétérans de chaque compagnie, après trente ans de service, reçussent une paye, par exemple, de vingt quatre sols par jour. Cette paye immense pour des soldats accoûtumés à vivre avec quatre sols, serait un appas, qui leur ferait tourner la tête à tous. Je suis persuadé que quelque peu d'espérance qu'il y eut en général d'atteindre à cette paye, cependant chacun en particulier, se flatterait qu'il ne dépend que de lui d'y arriver en servant avec honneur le tems prescrit, il faudrait bien peu connaître le cœur de l'homme si porté à se nourrir d'espérances pour en douter un moment (*a*).

(a) Si je donne aux Vétérans après trente ans de service une si forte paye, c'est qu'il faut de toute nécessité laisser aux soldats l'espérance d'être une fois bien à leur aise; c'est la seule bonne façon de les attacher au service, & cela sans qu'il en coute beaucoup aux finances, parceque le nombre de ceux, qui parviendront à cet âge & à cette paye sera très-petit. En général l'homme, de quelque condition qu'il soit, est

D'AILLEURS ne ſerait-il pas équitable de traiter auſſi avec un peu plus de bonté des hommes, qui ont paſſé leur vie au ſervice de l'état? Et n'eſt-il pas cruel & affreux de voir de vieux ſoldats languir, & preſque mourir de faim ſur le même ſol, qu'ils ont défendu dans leur jeuneſſe au prix de leur vie, & ſouvent arroſé de leur ſang? On eſt quelque fois étonné du peu d'attachement des ſoldats à leur métier & de la facilité avec laquelle ils abandonnent leurs drapeaux. On n'a que faire d'être ſi ſurpris vu le peu de ſoin que l'on a d'eux & la mal-adreſſe, avec laquelle on leur ôte toute eſpérance de ſe faire un ſort meilleur, même en ſervant avec la plus grande fidélité juſqu'aux derniers abois.

SI avec le moyen infaillible, que je viens de propoſer pour attacher les ſoldats à leur métier, & le leur faire aimer on avait encore l'adreſſe de leur remplir la tête de la nobleſſe de leur état, de leur faire ſentir qu'il eſt au-deſſus de la

plus heureux par ce qu'il eſpère, que par ce qu'il poſſede. Que l'on donne aux ſoldats telle ſorte paye que l'on voudra, on ne les rendra ni plus contens, ni plus heureux, ni on ne les attachera davantage au ſervice: mais laiſſez leur l'eſpérance d'être une fois très-bien, & alors vous les verrez tous occupés de cette eſpérance, & cette eſpérance fera leur bonheur.

condition commune (& l'on parvient plus aisément qu'on ne pense à le leur persuader, soit à force de le leur répéter, soit par quelques égards, qu'il faut savoir à propos leur témoigner (*a*), & surtout en les

(a) Je ne veux pas dire par là qu'il faille se relâcher le moins du monde sur la discipline militaire, au contraire plus la discipline sera sévère, plus on tiendra le soldat strictement attaché à son devoir, & plus il s'estimera, parcequ'un soldat sage, vigilant & brave, quand il est sûr d'être remarqué par ses Officiers, est persuadé que sa conduite lui vaudra quelque chose, ne fut ce que l'estime & les éloges de ses supérieurs: cela satisfait toujours le brave homme. Bien au contraire dans le rélachement de la discipline, quand par une faiblesse d'ame, qu'on appelle assez mal-à-propos du nom de bonté, un chef pardonne aux paresseux leur négligence, aux libertins leurs débauches, à chacun ses caprices; alors les braves gens se dégoutent, ils ne veulent plus d'un métier où il ne sert à rien de se distinguer.

Les égards qu'il faut avoir pour le soldat, consistent à le bien faire soigner quand il est malade, à lui faire donner exactement tout ce que le Souverain lui passe sans jamais permettre qu'aucun se fasse des revénans bons sur ce qui lui est dû: hors du service, le traiter amicalement, le distinguer en public, le faire respecter, ne point lui interdire l'entrée des promenades, ou autres lieux publics, d'où souvent l'on voit le soldat seul, exclu, tandisque le savetier, qui a raccommodé ses souliers, y entre de préférance au bas-officier même.

Étant à Berlin je fus touché d'admiration de voir au théatre de l'opéra le grand Frederic assis au milieu du parterre entouré de bas-officiers & de soldats; c'est ainsi que ce grand Roi permet aux compagnons de sa gloire, à ceux, qui lui ont aidé à cueillir les lauriers, dont il s'est couvert, l'honneur d'assister aux spectacles publics auprès de sa personne.

fesant vivre entr'eux d'une façon honnête, c'est-à-dire en ne souffrant jamais parmi eux ni des fripons, ni des voleurs,

---

Il faudrait encore ne jamais forcer personne à s'engager malgré lui, du moins tant que l'on n'est pas dans l'absolu besoin de le faire. Cela est trop contraire à la liberté, dont chaque individu doit jouir dans tout gouvernement modéré. Ainsi toutes ces fraudes, toutes ces astuces, que l'on emploit pour tromper un jeune homme, & le forcer à embrasser un métier, pour lequel il a de l'éloignement, ne devraient point être tolérées. Dans les États du Roi de Sardaigne il y a des loix admirables touchant les enrôlemens; non seulement toute violence est expressément défendue, mais on n'y tolère pas même la moindre supercherie. Un Commissaire de guerres n'oserait enrôler un jeune homme, qui se présenterait à lui tant soit peu chaud de vin, il est encore tenu de l'interroger pour connaître si c'est de son plein gré, qu'il veut s'engager. Le tems, qu'il doit servir est fixé par les ordonnances du Roi, de façon qu'il ne peut jamais être trompé. Tout ce qu'on lui promet, lui est exactement tenu. Si un jeune homme s'engage avant les dixhuit ans accomplis, il est en droit d'exiger son congé, pourvû qu'il le demande avant qu'il ait atteint cet âge, qui est celui, que les ordonnances prescrivent pour l'enrôlement des soldats. Le jour même que le soldat achève le tems de son engagement, on doit lui expédier son congé. Un Capitaine, qui sous quelque prétexte que ce fût, forcerait un soldat de servir plus long-tems, qu'il n'est porté par son engagement, serait sévérement puni, & s'attirerait l'indignation du Roi. Mais cela n'arrive jamais, tant les ordonnances sont précises sur cet article, & exactement observées.

A des ordonnances si sages on peut ajouter les nouveaux réglemens fait par Victor Amédée aujourd'hui régnant, par lesquels il vient non seulement d'augmenter en général, avec toute l'économie la plus éclairée, la

ni aucun ſujet, qui ait donné la moindre marque de poltronnerie) c'eſt alors qu'on verrait des armées compoſées de ſoldats vraiment affectionnés acquérir cette fermeté inébranlable, qui fait les bonnes troupes, & ſe remplir de cet enthouſiaſme extraordinaire, qui les porte à braver les plus grands périls, & les rend preſque invincibles.

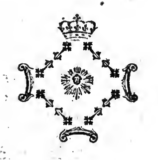
MAIS le préjugé, qui nous aveugle, nous fait croire fauſſement que c'eſt le nombre des ſoldats & non la qualité, qui rend les armées redoutables: & voilà pourquoi on ne ceſſe de faire de tous côtés des efforts extraordinaires pour en augmenter

---

paye de ſes troupes, mais il accorde encore à chaque ſoldat en particulier une augmentation de paye à proportion des années de ſon ſervice.

Par d'autres réglemens les draps pour la troupe ont auſſi été perfectionnés, ainſi que la façon des habits, tellement, que proportion gardée de l'abondance du pays en denrées neceſſaires à la vie, le ſoldat Piémontais eſt peut-être le ſoldat le mieux payé, & le mieux habillé de toute l'Europe. Ajoutons encore à tous ces avantages celui, que tout ſoldat abſolument, ſujet ou étranger, qui a ſervi vingt ans, eſt ſûr de jouir du bénéfice des invalides, quand il eſt hors d'état de ſervice, ſur quoi l'on n'eſt pas même bien rigoureux, ainſi l'on peut juger par le peu que je viens de dire, combien cette partie du militaire, qui regarde les enrôlemens, & l'entretien économique des troupes, eſt proche de ſa perfection chez le Roi de Sardaigne.

le nombre, tandis qu'on gagnerait bien davantage, ſi l'on s'appliquait à choiſir les ſoldats avec plus de ſoin, & que l'on eut en même tems l'adreſſe de les attacher au ſervice par l'eſpérance d'un ſort plus heureux dans leur vieilleſſe.



TROUPES LÉGÈRES.

LES troupes légères sont assûrément de la plus grande utilité dans les armées, si on sait les employer à propos; mais il faut se garder surtout de deux inconvéniens. 1. De n'en pas trop augmenter le nombre, car souvent ce qui est bon & utile par sa nature, devient nuisible, ou est à charge par son excès. 2. Il ne faut point les dénaturer, c'est-à-dire, ne pas prétendre d'en faire tantôt des troupes de ligne, tantôt des escarmoucheurs; car alors elles risqueraient d'être toujours médiocres dans l'un & l'autre métier. Il en arriverait, ce qui est arrivé aux dragons, qui lors de leur institution n'étaient qu'une Infanterie à cheval montée sur de très-petits chevaux de peu de prix, & destinée aux opérations, qui demandaient de la célérité & répondaient très-bien à leur institution. Insensiblement on a monté ces fantassins sur des chevaux plus grands, & d'un plus grand prix, on a raccourci leurs fusils & leurs baionnettes, on leur a donné des bottes, & ils sont enfin devenus des cavaliers. Ce n'est pas à dire qu'ils ne soient très-utiles, & ne combattent très-vaillament à cheval,

& même encore quelquefois à pied; mais ils ne font plus dans le véritable efprit de leur inftitution. Leurs chevaux, ainfi que leurs équipages coutent beaucoup. On n'ofe prefque plus avanturer ces troupes, qui dans leur inftitution primitive étaient deftinées pour les coups de main. Une pareille circonfpection ne pouvait avoir lieu lorfque les dragons n'étaient montés que fur des chevaux communs, qu'on trouvait par tout, qui coutaient peu, & qu'ils portaient eux-mêmes leur havrefac fur leurs épaules, de façon que, s'ils perdaient leurs chevaux, ils ne perdaient pas grand chofe, & étaient bientôt remontés.

En Pruffe les Houffards, par exemple, font de très-bonnes troupes, qui combattent très-bien par efcadrons ferrés, mais comme troupes légères; & pour l'efcarmouche ils font bien loin des Houffards Hongrais des Autrichiens. Ainfi fi l'on veut avoir de bonnes troupes légères, il ne faut les employer qu'au genre de guerre, auquel elles font propres, & l'on doit apporter foit dans leur formation, foit dans leur inftruction plus de précaution peut-être qu'on ne penfe: il ne faut d'abord choifir que des gens fûrs, tous enfans du pays, & s'il

N 3

est possible, tous possesseurs de quelque bien. Sans cette précaution on risquerait de ne faire qu'une troupe de gueux, qui ne serait jamais ni bonne, ni sûre, qualités très-essentielles dans ces sortes de troupes, que l'on doit beaucoup avanturer en tems de guerre. On doit préférer les montagnards, & ceux, qui habitent près des fleuves aux habitans des villes, & même des campagnes rases & fertiles; car les premiers sont toujours plus endurcis à la fatigue, & les seconds sont presque tous d'excellens nageurs: deux qualités très-essentielles aussi, & presque indispensables pour cette espèce de troupe. Il faut encore les choisir légers de corps, & d'un tempérament hardi. Ces troupes doivent être commandées par des Officiers de tête, laborieux, actifs, pétulans même.

Il faut composer chaque corps de façon que tant les Officiers que les soldats soient moitié à pied, moitié à cheval, indifféremment tantôt les uns, tantôt les autres, & qu'ils soient si bien unis qu'un cheval & deux hommes ne fassent pour ainsi dire qu'un seul individu, combattant toujours ensemble, & alternativement à pied & à cheval. Il faut les habiller légérement, &

d'une façon qui ne ſoit point embarraſſante, à peu près comme les muletiers des alpes, qui couchent preſque toujours habillés. Une veſte à la matelotte, qui deſcende un peu au-deſſous des hanches, & dont les bouts ſe fourrent dans d'aſſez amples culottes, qui montent juſques près du nombril, de façon que les ſoldats ayent les reins, & le ventre bien ſoutenus par la ceinture de leurs hauts de chauſſes, qui doit être ſuffiſamment large, & ſur laquelle ils placeront le ceinturon: avec cela une eſpèce de redingotte très-courte pour mettre ſur eux quand il pleut, lorsqu'ils ſont en ſentinelle, ou qu'il commence à faire froid (*a*). Pour chauſſure il leur faut des demi bottines ou des guêtres de cuir, ou même des bottes bien légères. Au lieu de chapeau, un caſque fait de façon à éviter tous les inconvéniens, qu'ont ceux, qu'on a donnés aux troupes juſqu'à préſent, choſe à laquelle il eſt aiſé de rémedier, ſi l'on y penſe bien. Leurs armes doivent être une bonne carabine, un piſtolet à la ceinture, un ſabre aſſez court, mais large & bien tranchant, point de baionnette, mais

(a) En hyver il leur faut un bon gilet pour mettre ſous leur veſte, afin de les garantir du froid.

un ſtilet, ou petit coutelas placé comme ceux des Turcs, arme très-utile pour égorger vîte, & ſans bruit une garde que l'on ſurprend endormie, & la meilleure encore, dont on puiſſe ſe ſervir dans la mêlée d'une nuit obſcure, & dans un poſte emporté par ſurpriſe.

Un régiment de troupes légères ne doit pas être fort nombreux; huit compagnies de 48. hommes chacune, les bas Officiers compris, ſuffiſent, dont alternativement quatre compagnies à cheval, & quatre à pied. Cela formera à cheval quatre petits eſcadrons de quarantehuit hommes à vingtquatre de front ſur deux rangs; la même choſe pour ceux qui ſont à pied, & c'eſt aſſez pour eux; car la légéreté des manœuvres eſt de leur eſſence. Il leur faut encore une école toute particulière: on doit leur enſeigner à ſe rompre, & à ſe doubler de toutes les façons, à s'éparpiller, & à ſe raſſembler dans un clin d'œil, à fouiller les bois, les défilés, les villages ſur les devans, ſur les derrières & ſur les flancs &c. Il faut que ces troupes ſachent ſe battre en retraite, paſſer les défilés ſoit en avant, ſoit en arrière ſans confuſion, & avec la plus grande célérité.

ELLES doivent ſavoir faire leur coup de fuſil tant à pied qu'à cheval. On doit leur enſeigner à prendre leurs camarades en croupe, & à courir ainſi à toute bride; car ils ne doivent jamais ſe ſéparer. Elles doivent ſurtout ſavoir nager avec leurs chevaux, ainſi que ſans chevaux, grimper ſur les montagnes les plus eſcarpées, & courir dans les deſcentes les plus rudes. On doit encore leur apprendre à attacher un pétard, & à monter avec célérité aux échelles les plus hautes pour s'en ſervir aux coups de main.

DANS un pays montagneux & coupé rien de plus utile que ces troupes légères. C'eſt elles, qui doivent faire toutes les expéditions, qui demandent de la célérité, par exemple, s'emparer d'un poſte avantageux, & y prévenir l'ennemi s'il le faut, courir à la défenſe d'un paſſage de rivière, inveſtir une place eloignée, ſurprendre une Ville, couper un convoi, enlever un Général.

ENFIN elles doivent être employées pour arrêter, ou ſurprendre l'ennemi, afin de donner par là le tems à l'armée d'avancer. Les jours de bataille on peut s'en ſervir en avant de la ligne pour les lancer har-

diment s'il eſt néceſſaire ſur une batterie ennemie, qui incommoderait trop, ou pour couvrir une manœuvre, qu'on veut cacher à l'ennemi, ou bien on peut les placer derrière l'Infanterie pour tomber ſur les bataillons ennemis, s'ils viennent à tourbillonner, & à ſe mettre en déſordre. On doit encore les employer à ſe porter ſur les flancs, ou ſur les derrières des armées ennemies, ſurtout quand elles ſont appuyées à des bois, à des ravins, ou à des rivières, & qu'elles ſe croyent bien ſûres. Enfin les ſervices que l'on peut tirer de ces troupes ſont infinis : mais il faut qu'elles ſoient bien choiſies, bien commandées, dreſſées de longue main, & tenues en haleine.



TURIN.

DE L'IMPRIMERIE D'IGNACE SOFFIETTI.
AVEC PERMISSION.

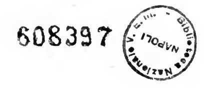


TABLE.

AIGLE.

ARMÉE.

ARMES.

ATTAQUE.

BAIONNETTE.

BATAILLE.

CAVALERIE.

DISCIPLINE MILITAIRE.

EMBUCHES, PIÉGES, SURPRISES.

FORTERESSES.

GÉNÉRAL D'ARMÉE. PAG.

GUERRE.

HABILLEMENT.

INFANTERIE.

LACHETÉ, POLTRONNERIE.

MANIEMENT DES ARMES.

ORDONNANCE, DISPOSITION, ARRANGEMENT.

PAG.

PAS.

POSTES.

RETRAITE.

RUSES DE GUERRE, STRATAGÈME.

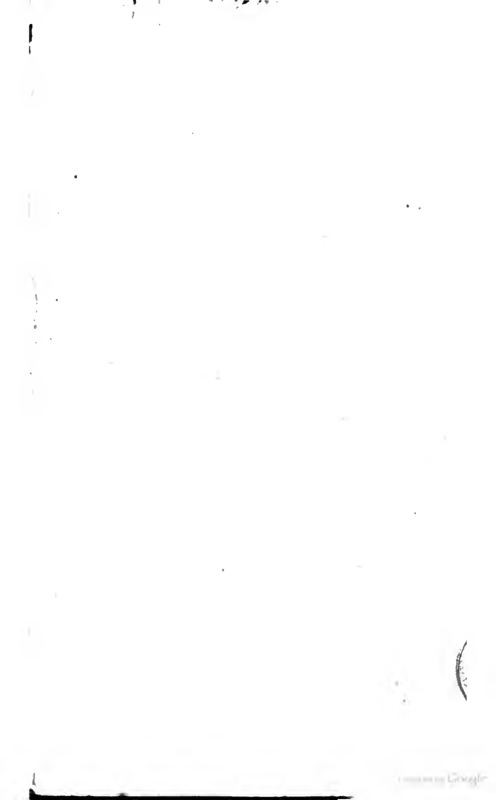
SOLDE, OU PAYE. PAG.

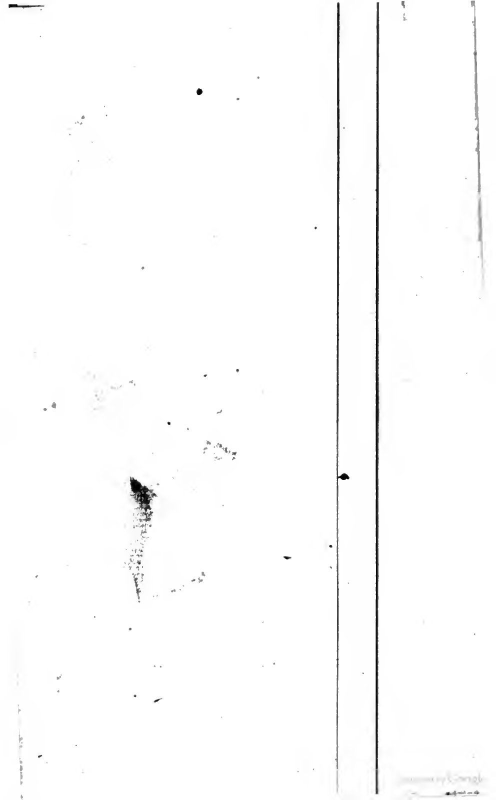
TROUPES LÉGÈRES.



AVIS AU RELIEUR.

On placera la planche 1. & 2. *à la page* 86.








BIBLIOTECA